BALLADES FRANÇAISES

DU MÊME AUTEUR

Ces vingt-cinq volumes forment la suite des « BALLADES FRANÇAISES », parues à ce jour :

BALLADES FRANÇAISES. *Première série.* Préface de PIERRE LOUYS. (*Mercure de France.*)

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER. (*Mercure de France.*)

LE ROMAN DE LOUIS XI. (*Mercure de France.*)

LES IDYLLES ANTIQUES. (*Mercure de France.*)

L'AMOUR MARIN. (*Mercure de France.*)

PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS. (*Mercure de France.*)

LES HYMNES DE FEU. (*Mercure de France.*)

COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS. (*Mercure de France.*)

ILE-DE-FRANCE. (*Figuière.*)

MORTCERF. Avec une Étude sur les BALLADES FRANÇAISES par LOUIS MANDIN. (*Figuière.*)

LA TRISTESSE DE L'HOMME. (*Figuière.*)

L'AVENTURE ÉTERNELLE. (*Figuière.*)

MONTLHÉRY-LA-BATAILLE. (*Figuière.*)

VIVRE EN DIEU. (*Figuière*)

CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX. (*Figuière.*)

LES NOCTURNES. (*Figuière.*)

SI PEAU D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ... Préface de MAURICE MAETERLINCK. (*Émile-Paul frères.*)

DEUX CHAUMIÈRES AU PAYS DE L'YVELINE. (*Librairie Monnier.*)

POÈMES DE FRANCE. *Bulletin lyrique de la guerre.* Préface d'ANATOLE FRANCE. (*Payot.*)

QUE J'AI DE PLAISIR D'ÊTRE FRANÇAIS ! (*Eugène Fasquelle.*)

L'ALOUETTE. (*L'Edition.*)

LA LANTERNE DE PRIOLLET OU L'ÉPOPÉE DU LUXEMBOURG. (*Emile Paul frères.*)

LES ENCHANTEURS (MÉDÉE, MERLIN, BULBUL, LES ROIS MAGES). (*Mercure de France.*)

BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS. (*L'Édition.*)

CHANSONS A LA GAULOISE (*Eugène Fasquelle.*)

ANTHOLOGIE DES BALLADES FRANÇAISES. (*Mercure de France.*)

A Paraître :

HÉLÈNE EN FLEUR ET CHARLEMAGNE. (*Mercure de France.*)

COMME UNE SOLENNELLE MUSIQUE.

LOUIS XI, CURIEUX HOMME. Drame.

PAUL FORT

Ballades Françaises

Première série

AVEC UNE PRÉFACE NOUVELLE DE

PIERRE LOUŸS

Nouvelle édition revue et augmentée

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX



PRÉFACE

Les divinités qui président à la naissance des manuscrits ont en réserve trois dons, qu'elles dispensent aux plus heureux.

C'est d'abord le don de l'émotion sincère qui est aussi le don de vie et sans lequel les autres ne sont rien. La phrase qui en est touchée brûle et bat comme un cœur humain.

C'est ensuite le don du style, qui assure la durée de l'œuvre par une matière impérissable.

Enfin, c'est le don du charme : une main mystérieuse a mené quelques livres à notre chevet, comme des femmes.

Or, ce livre est né sous la triple étoile : il annonce un grand écrivain.



Il y a six ans déjà, M. Paul Fort avait fait connaître son nom par une œuvre dont la généra-

tion actuelle lui sera toujours reconnaissante et qui fut le *Théâtre d'Art*. Presque seul, sans ressources, sans appui, il eut, à dix-huit ans, l'ambition généreuse de contredire, par une rivalité active et pleine de foi, le *Théâtre Libre*, où s'efforçait la jeune école naturaliste. Il enrôla des acteurs sans gages, il fit brosser des toiles par des décorateurs révolutionnaires; il reçut des pièces absconses qu'il fit apprendre et des pièces injouables qu'il fit jouer. Il eut des auteurs et même un public qu'il attira tour à tour au Marais, à Montparnasse, à Montmartre, au Vaudeville. Le premier, il eut l'idée intelligente de mêler au plus nouveau théâtre le théâtre ancien oublié : le nom de Christopher Marlowe et celui de M. Pierre Quillard furent unis sur la même affiche. Grâce à lui, Mme Rachilde, Maurice Maeterlinck, Charles van Lerberghe, Paul Verlaine, Charles Morice, Jules Bois et d'autres encore qui, depuis, se sont échelonnés aux divers degrés de la célébrité, connurent la rampe. Il joua même des *Chansons de Geste*, même un Poème de M. Mallarmé. — Enfin il créa ce qui est devenu l'*Œuvre* et par là il contribua peut-être plus que personne (tant le théâtre est une puissante voix) à faire connaître et comprendre le remarquable mouvement littéraire d'une école qui aura goûté toutes

les émotions, depuis les huées du début jusqu'à la vogue d'aujourd'hui.

★

M. Paul Fort ne devait pas rester longtemps directeur du théâtre qu'il avait fondé. Après cette preuve d'action, il se donna au rêve, et, dans une solitude féconde, il écrivit ses *Ballades*, livre admirable.

Le lecteur sera frappé sans doute, dès les premières pages, par la forme stylique de l'ouvrage et il n'est peut-être pas inutile de lui soumettre ici quelques éclaircissements.

Les *Ballades françaises* sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers (1), mais qui se plient à la forme normale de la prose, et qui exigent (ceci n'est point négligeable) non pas la diction du vers, mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. Sans doute M. Péladan (*Queste du Graal*) et M. Mendès (*Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant, l'un avec une richesse de

(1) Proposons de désigner ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent quelques muettes élidées.

vocabulaire, l'autre avec une virtuosité de syntaxe, qui espacent aisément les rivaux. En remontant davantage encore dans notre littérature, on trouverait même déjà de curieux essais de strophes en prose. Buffon, qui ne fit rien que de parfait, excellait à cela aussi. Sa phrase la plus célèbre en peut servir de témoignage :

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite
Est celle de ce fier et fougueux animal
Qui partage avec lui les fatigues de la guerre
Et la gloire des combats.

Si l'on veut bien lire cette phrase *de prose* selon la diction de la prose, c'est-à-dire en élidant les *e* muets de *conquête*, *fatigues* et *gloire*, c'est la strophe classique de Malherbe. L'exemple est d'autant plus significatif que l'éloignement de son auteur à l'égard de la poésie est un fait assez connu; mais la prose des poètes en offrirait de plus fréquents. La longue déclaration de Fortunio à Jacqueline est écrite tout entière en vers de huit syllabes coupés de vers de dix.

L'assaut de Notre-Dame contient quelques-uns des plus beaux alexandrins d'Hugo. Renan, qui eût été poète, sans la contrainte de sa jeunesse religieuse, avait parfois la coquetterie de faire reposer un chapitre sur douze pierres inébranlables.

Toutefois, ce sont là des exceptions assez généralement condamnées. Si l'octosyllabe, en effet. peut être pris pour l'élément rhythmique de toute prose chantante et mesurée, par contre, l'alexandrin solitaire détonne; il arrête le mouvement de la phrase, il surprend comme une citation, presque comme une langue étrangère.

C'est pourquoi, si la tentative de M. Paul Fort a eu quelques précédents, elle n'en est que plus audacieuse. On trouve, d'ailleurs, des ancêtres aux méthodes les plus personnelles, et celle-ci serait mauvaise si elle était sans famille.

M. Paul Fort l'a faite sienne par la valeur théorique qu'il lui a donnée, par l'importance qu'elle affecte dans son œuvre et mieux encore par les développements infiniment variés dont il a démontré qu'elle était susceptible.

On verra, au cours de ces pages, quelle souplesse, quelle mesure et quel équilibre acquiert la phrase, en suivant, selon le tact de l'auteur, un rhythme toujours en métamorphose et cependant toujours rigoureux.

Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés.

Il dépend des jeunes écrivains de prouver si

l'un d'eux a fondé pour longtemps le style littéraire de l'avenir.

PIERRE LOUYS.

Fontaine-Bleue, janvier 1897.

POST-SCRIPTUM

Dix-huit ans ont passé, mon cher Paul Fort, depuis que ces lignes parurent en tête de vos *Ballades Françaises*. La préface qui saluait vos premières pages ne convient plus à la croissance magnifique de votre œuvre et vous faites trop d'honneur à cette brève étude en proposant de la réimprimer. J'avais hasardé une prédiction ; vous l'avez réalisée : c'est moi qui vous suis reconnaissant.

Nous pouvons le dire aujourd'hui, et même il ne faut pas le cacher : votre vie littéraire n'a pas toujours été « l'heureux voyage » que vos nouveaux lecteurs imaginent sans doute, s'ils ne considèrent que le point de départ et le sommet d'arrivée. Quel jeune poète ne voudrait être, ainsi que vous, connu à vingt-trois ans, illustre à quarante et pur

de tout contact avec le profane ? Disons-le : votre tâche fut rude et votre mérite fut grand. Si vous aviez écouté les conseils de la critique, si, au lieu de vous créer un public à votre image, vous vous étiez montré soumis au public de vos aînés, vous auriez renoncé dès votre second volume à presque tout ce qui composait votre personnalité. Car on voulait bien admettre votre talent, mais on vous refusait le droit d'écrire selon le génie de ce talent. Le style nouveau qui était le vôtre éveillait moins de curiosités. On vous laissait entendre que vous aviez tort d'insister. Bref il ne tenait qu'à vous de renier votre doctrine et bien des tentations vous entouraient, mais comme celle du Doute vous fut épargnée vous avez lutté jusqu'au bout.

Et un jour s'est éveillée une génération nouvelle qui n'avait pas eu de conseils à vous donner et qui venait au contraire en recevoir de vous. Celle-là ne discutait plus votre poétique. Où ses devanciers n'avaient voulu voir qu'une tentative, elle embrassait du premier coup d'œil une œuvre entièrement édifiée (1) ; et le mystère ajoute sa grandeur aux

(1) On sait que Paul Fort a publié, depuis l'année 1898, quinze nouvelles Séries de *Ballades Françaises*. En voici les titres qui montrent assez l'étonnante variété de son talent : *Montagne*, *Forêt*, *Plaine*, *Mer*, *Le Roman de Louis XI*, *Les Idylles Antiques*, *L'Amour Marin*, *Paris Sentimental ou le Roman de nos Vingt Ans*, *Les*

A MA CHERE SUZON,

pour lui dédier ce livre.

Ton regard est plus doux d'avoir été voilé quand tu souris d'avoir pleuré,

et plus doux ton sourire de s'être dévoile quand ma peine et ton âme ont dû se rencontrer.

Sur mon visage en larmes a passé ton sourire, chère âme, et j'ai chante

de toute la gaîté naïve de ton sourire, dans toute la douceur de ma simplicité.

LIVRE PREMIER

I. — BALLADES FRANÇAISES

BALLADES DE LA MER

A Madame Lucienne Boutet.

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien être' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

LE CIEL EST GAI, C'EST JOLI MAI

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Si doux que larme sur la joue, la mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

— « Un gars est tombé dans le port ! » — « Mort dans la mer, c'est jolie mort. » Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai, c'est joli Mai !

SUR LA FALAISE

Nous foulerons sur la falaise, à la musique du vent frais, les roses fleurettes de Mai jusqu'à nous en trouver bien aise.

Dansons la ronde sur la falaise !

Embrassons donc, les quinze gars, vite nos quinze pêcheronnettes, en tournant vite on ne voit pas d'en bas sous l'aile des cornettes.

Dansons la ronde sur la falaise !

La mer reflète la falaise et vos bonnets et nos rubans, nos rubans sont anguilles lestes et vos bonnets sont goélands.

Dansons la ronde sur la falaise !

A l'ombre douce des grands bras de la grand' croix, chantons, les belles, reine Anne qui ne fut si belle que pour mieux faire chanter les gars.

Dansons la ronde !...

Et quand ça rougira aux cieux nous prierons tout bas deux par deux : et quand ça brillera aux cieux, nous vivrons, belles, deux par deux !

LA REINE A LA MER

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Une reine aimait d'amour un biau mat'lot, alors il est parti aux Indes pour lui faire un trésor.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine avec ses noirs vaisseaux. La reine a tant de peine qu'elle s'a jetée dans l'iau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

« Une reine à la mer ! » — Un requin passait là. Sans lui faire aucun maux, il avala l'morceau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle n'était pas tranquille dedans le grand vent'lot, mais elle restait fidèle à son cher matelot.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Tout ému de sa peine le bon requin, sitôt, il l'a menée aux Indes ousqu'il y a des chameaux.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Sur une de ces belles bêtes, dedans un palanquin, elle reconnaît son âme qu'était roi du Tonkin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle lui dit : « Matelot, viens réjouir ta reine. » — « Bernique ! j'en ai des mille plus belles dans mes domaines. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Toi, tu sens le tombeau... » — « Un r'quin m'a dévorée, c'est pas l'tombeau que j'sens, mat'lot, c'est la marée. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Moi, toutes mes houris sentent la poudre

d'riz, comme la reine au roi qu'on dit qu'est dans Paris. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Alors, tout en pleurant, dans le ventre du r'quin, elle s'en est rev'nue pleurer dans s[illegible] patelin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine avec ses noirs vaisseaux. La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

LE « HOLLANDAIS »

Pourquoi pleures-tu, fillette ? — J'ai vu le « Hollandais » tout de flamme habillé, qui sortait du soleil,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. a-t-y d'quoi pleurer?

tout de flamme habillé, qui sortait du soleil, et puis une barque noire et rose s'en détacher,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer ?

et puis une barque noire et rose s'en détacher. Jésus-Marie, voici la barque sur les galets !

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer ?

Jésus-Marie, voici la barque sur les galets ! — Quand j'ai voulu courir *ils* m'ont tous rattrapée,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, ya-t-y d'quoi pleurer ?

quand j'ai voulu courir ils m'ont tous rattrapée : mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose,

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise, garde tes moutons,

mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose... Ils m'ont pris le bélier qui portait la clochette.

— Rentre tes moutons, fillette, de la falaise, et pleure à jamais !

COLOSSE-LE-PIRATE

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Colosse-le-Pirate ulule dans l'ouragan. La foudre a décousu ses blessures formidables. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Foudre ! sur le roc rouge Colosse-le-Pirate rassemble autour de lui ses galères brisées. Qui

entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Son cœur troué, son cœur palpite comme un phare. Oh ! va-t-il s'effondrer sous le poids de l'écume ? Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Sur le roc déchiré, foudre ! ou quel géant rouge fait aux chocs du tonnerre reclouer ses galères ? Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

Le vent déchire l'herbe des dunes, la mer nos cheveux mêlés ! Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Il a haussé les mâts de ses hauts vaisseaux noirs. Colosse-le-Pirate navigue sur les dunes. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui !

Lions nos mains, nouons nos doigts, fuyons !
Le vent, la mer déchirent nos cheveux mêlés, quelqu'un, ses mains, déchirent nos cheveux mêlés !...

LES BALEINES

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est con-

tent !... y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la république et y a l'président, et y a plus d'baleines !

BALLADES DES CLOCHES

A Madame Emile Bernard.

LA VIE

Au premier son des cloches : « C'est Jésus dans sa crèche... »

Les cloches ont redoublé : « O gué, mon fiancé ! »

Et puis c'est tout de suite la cloche des trépassés.

LA NOCE

Ah ! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir quand, dans l'église en fête, cloche et clochettes les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cor-

nettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

La cloche enfin tient nos langues muettes. Ah ! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait ? bientôt la cloche sera pour vous ?

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vive le gars et la fille et la fête ! Ah ! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah ! que de joie au son des instruments !

LA PETITE CLOCHE FOLLE

Toute la nuit la petite cloche folle a fait le tour du clocher, toute la nuit, à saute-mouton, par-dessus les clochetons ; toute la nuit ce fut matines avec sa petite voix rouillée, et des voix chantaient matines dans l'église abandonnée.

« Pour comprendre la voix des cloches, il faut être bien âgé... Ecoutez tous, mes enfants, ce que dit la petite cloche folle. Ce n'est plus Jésus qu'elle sonne lorsqu'elle chante de son clocher : Autant d'églises qu'on abandonne, autant de diables logés ! »

UN BEAU RÉGIMENT

Un beau régiment s'en allait à la guerre, — y aura des cloches bientôt.

Y en avait un devant tout couvert d'or brillant, qui ne reviendra pas.

C'était le fils du roi qui aimait la bergère, qui voulait l'épouser.

Son cœur n'est pas pour lui, il en est désolé, il est pour son ami.

Il est pour son tambour tout habillé de gris, qu'est si beau au milieu.

— « Reviens-t'en, mon ami, tout habillé d'argent, y aura des cloches bientôt ! »

Un beau régiment s'en revint de la guerre, s'en revint des combats.

Y en avait un derrière couché sur un grand cheval, tout couvert de sang.

Et y avait un tambour qui allait lentement, tout couvert d'argent.

— « Ah ! c'est toi, mon tambour !... Est-il mort aux combats ? » — « Il est mort, je l'espère... »

— « Avec tout ton argent on s'mariera gaiement, y aura des cloches bientôt ! »

— « J'en suis bien désolé, ce n'est pas mon argent, c'est des chaînes de fer.

« J'ai tué le fils du roi, bientôt on me tuera, — y aura des cloches, bergère. »

LA MULE

Sur ma mule, je dissimule la belle dont j'étais en quête, mais par file les alguazils suivent le son de nos clochettes.

— Caramba ! on nous fusille. Vite, en bas, fille inutile. — J'en mourrai ! — File en ton lit ! j'en trouverai de plus jolies.

LE CHANT DES CLOCHES

« Marlb'rough s'en va-t-en guerre » et « la Mère Michel », doux sonnés aux cloches, ont rajeuni le ciel. Bientôt le chant des cloches dissipera l'orage, et le diable unira ses filles aux nuages.

Dût ton âme à jamais cuire sur les grils de Belzébuth, si le diable marie ses filles, sonneur, tu seras pendu !

Mais sur la page bleue du ciel « Page, beau Page » et « Quatre-z-Officiers » s'affirment les témoins, et « Monsieur Lustucru », sur un coin de l'orage, dans sa casserole de cuivre fait sauter le festin !

Comme les cloches, cloches, cloches, sonneur, te voilà pendu ! Que les broches, broches, broches de Belzébuth te décrochent !

L'ÉGLISE ENVOLÉE

Cloches s'envolent, — les plaisirs sont au ciel — clochetons volent avec les doux sons, avec l'église et tous nos cœurs dedans.

Cœurs des bons, comme aussi des méchants, cœurs s'envolent avec les doux sons, les plaisirs sont au ciel et tous les cœurs dedans.

Cœurs entonnent, léger, légèrement : Dieu très doux, Jésus, nous voici donc ! Cloches sonnent, et Jésus leur répond :

Les plaisirs sont au ciel, car voici de doux sons.

BALLADES AUX CHAMPS

A Madame Rachel Kahn.

LE RETOUR DU GARS

— Allons, le gars, voyons, le gars, un peu plus vite ! La route est longue. Qui te retient ? La route est encore bien longue, jusqu'à chez toi.

— Vrai, je ne sais qui me retient... Peut-être bien c'est mon cœur fol, qui ne bat plus, sur ma parole, quand je pense à ceux de chez moi.

— Allons, le gars, voyons, le gars, t'as pas laissé ta fiancée ? Sur le chemin, près de la croix, t'a-t-elle pas donné sa croix !

— Ma fiancée ?... Je viens de loin. Elle m'a donné sa croix, c'est bien. Mais on en rachète au village. Et je viens de si loin, de si loin.

— Ah ! tu sais bien, mon pauvre gars, l'amour ça n'a guère de durée, c'est un feu de paille doux et léger... Ta fiancée s'est mariée.

— On comprend tout lorsqu'on est loin, je savais ça bien avant toi, et je sais qu'ils ne sont plus là ceux qui ont pleuré pour moi.

— Alors, le gars, puisque tu sais que l'on ne t'aimera plus là-bas, que l'on ne t'attend plus là-bas, pourquoi reviens-tu quand même ?

— Il faut revenir un jour chez soi. Il y faut revenir, malgré soi. On y revient toujours, mais pourquoi ?... Comme il faudra mourir un jour.

PASTOURELLE

Autour du mont, les gars, cueillez vos pastourelles ; les cris, les voici, n'y faites pas attention. Autour du mont, les gars, poursuivez les plus belles ! Le soleil est rose à tous les jupons.

Le sommet du mont cache le soleil; les bergères s'envolent au sommet du mont. Les pleurs, les voici, n'y faites pas attention ! Le soleil est rouge à tous les jupons.

Poussez les moutons, foulez les bruyères, poursuivez vos belles au sommet du mont. Au soleil du soir cueillez vos bergères. Le soleil est chaud sous tous les jupons.

Les moutons sont noirs, et noirs, dans la plaine les gars, les bergères à l'entour du mont. Le soleil est mort, on a peur des morts, le soleil est mort sous tous les jupons.

MA JOIE EST TOMBÉE DANS L'HERBE

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aïdez-moi-z-à la r'trouver.

Mon amie s'en est allée avec un grand chevalier blanc. Je l'ai suivie loin dans la plaine, ma flèche ne l'a pas manquée. Et mon amie est tombée du grand coursier dans la plaine, et quand le soir est tombé, le chevalier s'en est allé.

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z-à la r'trouver.

— « C'était pas elle qu'il fallait tuer, c'était le grand chevalier blanc. T'aurais r'trouvé ta joie toute vive, on se serait p't-être pardonnés. » — « J'ai pas osé tirer sur lui, c'était un trop grand chevalier, il avait l'air trop menaçant, avec sa faux au côté. »

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez-moi-z-à la r'trouver.

— « Si c'est bien celui-là qu' t'as vu, ta joie tu peux faire une croix d'sus, tu peux chercher pendant cent ans, tu trouv'ras de la terre, de l'herbe, de la neige suivant les temps, tu trouv' ras même des vers luisants, nenni la belle que tu cherches. »

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z-à la r'trouver !

LE PAGE ET LA REINE

Un gentil page vint à passer, une reine gentille vint à chanter. — Roi ! hou — tu les feras pendre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un gentil page vint à chanter, une reine gentille vint à descendre. — Roi ! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Le grand gibet dans l'herbe tendre, la meule dorée dans le grand pré. — Roi ! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras pendre.

Un moine blanc vint à passer, un moine rouge vint à chanter : — Roi ! hou — tu les feras tondre, hou, hou, pour le moutier.

L'ORAGE

Bleu de plomb, le ciel plombe, bleu de plomb naturellement. — « Va-t-on soutenir longtemps le ciel ? Jésus-Dieu, c'est fatigant ! »

Bleu céleste, il se relève, bleu céleste naturellement. — « Toucherons-nous jamais au ciel ? Mon doux Jésus, comme c'est long ! »

Nul n'aime Dieu sans être heureux et n'invoque en vain son saint nom. Voici le ciel qui redescend, bleu de plomb, bleu de plomb.

LA MORT VAINCUE

L'hiver est vert, le moulin boit, tiquetinton la tiquetintette, l'hiver est mort, la mort s'en va, tiquetinton la tiquetinta.

La mort s'en va, les gens vivront, tiquetinta la tiquetinton, c'est le printemps et des sourires, la tiquetintette, et des enfants.

Les gens qui meurent ne mourront pas, tiquetinton la tiquetinta, tout ce qui vient quand il fait beau, la tiquetintette, on s'en souvient.

LA RONDE DES TABLIERS

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marion, marions-nous ! embrasse Nicolas. Petite ingénieuse à pauvre cervelle. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça ?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marion, marions-nous ! choisit Nicolas. Sans écu les gueux n'ont jamais eu d'prêtres. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça ?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Que la ronde s'arrête, s'arrête tout sec ! Le père de Marion qu'est mort dans la ronde... Aux gueux amoureux reviendra la cassette ! Espérons, la ronde, que l'on t'invitera.

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Mais le jour des noces, y n'est v'nu personne, y n'est v'nu qu'Mariette et son Nicolas. Mais la nuit des noces, on vit sur la route une ronde de squelettes autour de la croix.

Que tous les squelettes cliquettent, cliquettent, Jean, Jeanne, Marguerite, Yvon, Paul, tertous...

Que ton tablier gonfle, Mariette, puisque c'est toujours l'amour qui triomphe !

BALLADES AU HAMEAU

A Rachilde.

LA FILLE MORTE DANS SES AMOURS

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du 'our.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ilsont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

» Cette fille, elle est morte, est morte dans ses *amours.* »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

FERMONS LA PORTE

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient nos ch'misettes pour faire des toiles à voile aux grands arbres qu'elles volent tout le long du chemin.

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient nos couchettes pour faire des coques fines aux grands arbres qu'elles coupent tout le long du chemin.

Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Elles prendraient l'a-

mourette au lit pour faire la houle aux grands vaisseaux du vent qui volent sur le chemin.

— Fermons la porte, fermons-la bien, le vent passe avec ses cent mains. Ah ! nous aurions si froid, ma mie, tout nus comme ver, s'il ne nous mettait pas sur le même navire...

LE MOURANT

— N'pleure plus, mon gars, tu vas guérir de ce mal-là.—Je vas guérir, je vas mourir, je vas-t-aller en paradis.

—Nous irons faire un beau voyage où tu voudras. — C'est dans le ciel que je m'en vas. Si tu es sage, tu m'y suivras.

— Et que ferai-je donc pour t'y suivre, mon pauvre gars ? — Ma mie, mon âme, i n'faut plus vivre. Si tu es sage, tu m'y suivras.

— J'aime bien mon gars... J'aime bien ma vie, chanter et rire. — Si tu es sage, viens-t'en, ma mie, rire et chanter au paradis.

Nous serons deux, nous serons mille, pendant mille ans, pendant cent mille, et pendant tout le temps des temps, bien à l'aise et le cœur content.

— N'pleure plus, mon gars, tu vas guérir de ce mal-là.—Je vas guérir, je vas mourir, je vas-t-aller en paradis.

— Nous irons faire un beau voyage où tu voudras, au ciel, au diable, où tu voudras, où tu voudras, où tu voudras.

LA FEMME COQUETTE

A la course, sur la montagne, qui m'aura m'embrassera, à la course, sur la montagne, qui m'embrassera partagera ma tartine fouettée d'ail et mes lèvres de corail, qui m'aura m'épousera.

A la course, sur la montagne, la coquette a couru tant, à la course, sur la montagne, qu'elle perdit tous ses galants ; a mangé sous les étoiles sa tartine fouettée d'ail, en s'moquant bien du moment.

A la course, sur la montagne, un ange y est descendu, a pris au dernier morceau la tartine

fouettée d'ail, mais elle tenait tant au bec qu'il a pris la fille avec, a jeté l'tout au torrent.

A la course, sur la montagne, elle a tout redescendu, à la course, sur la montagne, en montrant tout aux passants, — sa tartine fouettée d'ail : un morceau entre les dents, — avec les pierres du torrent.

Ainsi meurent tout' les coquettes qui font courir leurs amants, à la course, sur la montagne, la tartine entre les dents.

L'INFIDÈLE

Toujours mes yeux verront ce paysage, ô l'infidèle, où tes yeux m'ont ravi, j'ai dans mes yeux tes yeux, ce paysage et ce beau ciel souriant sur nos vies.

Triste, pleurant, le cœur tout affligé, tout bas me dis et en baissant la tête : Que faire au monde en la peine que j'ai ? Finir ma vie et me laisser aux bêtes ?

Fermer mes yeux et dans le paysage, aux pas des bœufs laisser avec ma vie finir mes yeux qui contenaient l'herbage, les bœufs, le ciel et les yeux de ma mie ?

Non, j'ai pleuré. Le cœur tout accablé, j'ai tant pleuré que les yeux de ma mie avec mes larmes un jour s'en sont allés — et le ciel bleu souriait sur ma vie.

C'est dans mes yeux ce même paysage, ô l'infidèle, où tes yeux m'ont ravi... Les hirondelles sont oiseaux de passage. Ma mie est morte, allons, vive ma vie !

LE SOLEIL ET L'AMOUR

Le soleil rit sur la chênaie (o gué, l'amour et ses douleurs !), le soleil chante sur les chênes, et l'amour sourit à nos cœurs.

Le soleil se mire aux nuages et peu à peu meurt de se voir ; l'ombre gémit avec l'orage, et nous voyons tout mourir.

Mais le soleil mort sait revivre, il a brisé tous ses miroirs ! Et nous voyons tout revenir, mais il est trop tard pour nous.

L'amour sourit une fois encore, il a brisé tous ses miroirs ! L'amour se sourit dans nos pleurs, aux miroirs brisés de nos cœurs.

Mais le soleil, lui, sait revivre et se sourire dans la pluie, et l'amour meurt de se sourire aux pleurs que nous versons sur lui.

Que le jour chante sur les chênes (adieu l'amour et ses douleurs !) nous ne sommes pas de l'arc-en-ciel, et l'orage est loin sur la plaine.

Nous ne pleurons plus de souvenirs, nous ne sommes plus d'aucunes joies. L'amour est mort de se sourire, et l'amour ne meurt qu'une fois.

COMPLAINTE DES ANNIVERSAIRES

Elle est morte hier, je me souviens bien, elle est morte hier, remourra demain. Aujourd'hui la peine et le souvenir, demain l'oubliance avec l'avenir.

Chaque anniversaire, reviendra ma peine, chaque anniversaire, je me souviendrai. Ainsi vont et viennent les morts, les amours, vous revient en peine la joie des vieux jours.

Et puis j'oublierai les anniversaires pour ne plus penser qu'à moi-même un jour. Je laisserai dormir les morts sous la terre et leur souvenir au fond des vieux jours.

On a peur des morts, on est vieux et las ; on veut vivre encore, on ne sait pourquoi ; on vivrait d'amour, hélas! ils sont morts ceux qui vous aimeraient ; on a peur des morts.

Pourtant, des gens pleurent... Est-ce la souvenance des gens qui sont morts, que j'ai oubliés? Ou pleurent-ils pour moi, pleurent-ils par avance, devinant mon jour au calendrier ?

Je mourrai demain, aujourd'hui peut-être. S'en souviendront-ils plus d'un jour ? Peut-être une nuit avec, peut-être deux jours. Non, demain l'Oubli, — peut-être aujourd'hui.

Aujourd'hui la peine et le souvenir?.. Demain l'oubliance avec l'avenir !

LES BOULES DE NEIGE

A ma mère.

Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Parce que je vais à l'aveuglette, au petit bonheur des chemins, plusieurs ont dit que j'étais bête, que j'étais fou quelques-uns.

Et cependant, pas moins que d'autres, j'use de me frotter les côtes lorsque je tombe dans un trou.

Et pourtant, tout comme les autres, pendant l'été je sais chanter, je sais me taire dans la tempête et pendant l'hiver grelotter.

Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Et que me manque-t-il, en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais?

Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres et d'autres fou.

Ils m'ont jeté des boules de neige...

LIVRE DEUXIEME

II. — BALLADES FRANÇAISES

A GEORGES RODENBACH

MA SIMPLICITÉ

L'homme a fait Dieu à son image et c'est si beau de l'avoir fait!

Chaque homme a dans son cœur un héros qui sommeille et qui s'éveille un jour et qui effraie son cœur. Il regarde en lui-même alors et sait son deuil, il voit un Christ souffrant de se comprendre seul.

Et c'est si beau quand l'homme, grave, souffre de ce qu'il comprend!

Mais d'unir nos souffrances en un seul limon pur et d'en ériger Dieu dans sa seule figure,

hommes, nous nous montrons alors si beaux, si graves, que rien ne nous paraît plus beau qu'à notre image.

Et c'est si grand de l'avoir fait, le Dieu des hommes, à notre image!

Et s'il me vient de croire à l'Éternel Printemps, c'est que je pense ainsi dans un jour de beau temps. Mais chaque jour plus clair et dernier de la ronde semble, né de mon cœur, le premier jour du monde!

Et cela m'est si bon de croire qu'on m'aime pour cette simplicité.

BALLADES DES SAISONS

A Madame Rachel Kahn.

J'ai surpris le secret de la forêt mouvante
Et de la plaine riche aux sables de micas
Du fleuve qui retient les îles dans ses bras,
Jusqu'à la mer éblouissante et solennelle.
J'ai compris la leçon de la voix éternelle
Que les souffles du ciel imprégnés de soleil
Font entendre en passant sur la terre en travail !

CHARLES-HENRY HIRSCH

HYMNE A LA NAISSANCE DU MATIN

L'aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

La rosée de l'aurore vient s'étoiler sur l'herbe et courir dans les sillons oomme un jeune sang ! Ardente, elle se mêle aux roses du Levant, se répand des coteaux, bruine et s'élève en gerbes.

L'air tremble frais et pur : le vent passe si doux, quand ses bras de velours leur entourent le cou, que les arbres charmés de l'emprise légère s'abandonnent, feuillage et frissons de lumière.

Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour ! — Un de ces matins clairs j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les drapeaux de l'Aurore flottaient sur mes épaules et les fleurs de la terre embaumaient mon effort.

Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs formes, dans le jour, me suivaient; les oiseaux précédaient mon amour.

Quels essaims d'angélus volaient sur les portiques, les dômes étagés d'une forêt antique, tournaient, s'évanouissaient, me revenaient encore, s'échappant de la ruche immense de l'Aurore?

La lumière tombait en arpèges dorés des mystiques rayons que berçait l'air sonore. Aux pics dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts la lumière chantait !

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul n'aime la Beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front rose de fièvre et, détournant son cours, vint rafraîchir mon sang, et je

croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant ce jour était pur, sa lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts !

LE SOLEIL QUI RESPIRE

Le vent d'été n'est plus le vent, mais le soleil qui respire. Qu'il brise des vitres, c'est possible. Le soleil est un fort garçon.

Le soleil joue à plus de vent, et dans le ciel il fait le vide. Le ciel aspire les jupons. C'est le soleil qui respire.

Le soleil est un fort garçon. Il boit l'orage à même l'outre, et boire coupe la respiration. Le vent d'été n'est plus le vent.

HARMONIE LUNAIRE

La mer, de vague en vague, descend de l'horizon, et tandis que le vent descend de dune en dune, tantôt sur la mer, tantôt sur les dunes, Phébé glisse sa traîne et monte et redescend.

Ecoute sans causer la musique si frêle qu'égrène sur les dunes la lune avec sa traîne, et comprends sans causer la musique des dunes, dont se berce la mer et se berce la lune.

Si dans cette harmonie ta voix trouble en nos âmes un silence plus cher que l'âme, et si tu penses n'entendre dans le soir qu'un inutile bruit, sens la haine pour toi de nos mélancolies !

RONDE

AU JARDIN DES SYLPHES ET DES FÉES

Au bruit de nos sabots et au bruit de nos mains, oserons-nous franchir la porte du jardin où, dans la nuit profonde, les sylphes et les fées ne semblent que du clair de l'âme s'éclairer, après avoir foulé dans nos rondes superbes, aux rayons de la lune, les étoiles de l'herbe ?

Plus jeune encor de naître où meurent nos chemins, d'un couchant qui ceignait l'horizon de carmin, la lune s'est levée, ce soir, joyeuse et rose ! Et nous avons levé vers elle nos yeux pâles. Avant la nuit profonde la lune s'est déclose à ne laisser, d'or pur, que son cœur aux étoiles, pour verser à nos yeux étoilant nos

visages la jeunesse et l'éclat de ses rayons de rose...

Et nos yeux enflammant nos âmes de leur feu, — au bruit de nos sabots et au bruit de nos mains nous avons pu franchir la porte du jardin où, dans la nuit profonde, les sylphes et les fées ne savent que du clair de l'âme s'éclairer, et nous avons foulé d'une ronde superbe, aux rayons de nos âmes, les étoiles de l'herbe !

LE CRÉPUSCULE

A Henri Van de Putte.

Plus tragique est mon pas de traîner ma grande ombre, quand le jour, rouge encore où la terre est plus sombre, consume de reflets lointains sous le ciel bas le plissement des herbes à l'infini des pas.

La nuit se fait profonde et le jour s'y prolonge. Autour de moi la vie se grandit de son ombre, et le temps se fait double, haletant au combat du jour et de la nuit où le jour ne meurt pas.

Rapide sous mes yeux la nuit rejoint mon ombre, et je ne sens plus vivre en moi que le silence... Faut-il voir, sous mes yeux, tout un jour disparaître comme une armée vaincue et contente de l'être ?

LES DEUX AMES

Sous le soleil rouge, au vent doré du soir, peureuse des nuits, mon âme tremblante...

Sous la lune bleue, au vent doré du soir, heureuse des nuits, ton âme chantante...

Mais, chez nous dans l'ombre, au feu de mon regard, peureuse du jour, ton âme a tremblé.

Mais, chez nous dans l'ombre, au clair de ton regard, heureuse du jour, mon âme a chanté.

RÊVERIE DEVANT LA MER

La mer est brune et verte et la mer est d'argent, et comme une forêt bruissante au pied d'un mont. — Le ciel de velours gris se plisse dans le vent de plis d'azur léger et de plis bleu profond. — Un phare de sa blancheur virginise un nuage de barques en partance vers tous les horizons, et l'orage embusqué dans leurs voilures noires de ses arcs de fer tire des flèches d'argent.

Mais lorsque le soleil se coiffe de l'orage et plus près de la plage vient ricaner dans l'eau,et lorsque la falaise, où l'automne se penche, rit avec le soleil et pleure avec le vent, c'est alors,

ô pêcheur-amateur, ô poète! que tu rentres au foyer tes mailles de ficelle, en attendant, rêveur, que le nuage en chef de sa gaîne de velours tire son arc-en-ciel.

LA PROCESSION

A Tristan Klingsor.

La route au loin « s'émoustille » d'un orchestre d'or sous un arc en fleurs, de pas en cadence, de marches, de quadrilles militaires pour fêter la Mère du Sauveur, de hampes titubant sous le poids des bannières et la ronde en folie, envolée de leurs plis, de saints, de bienfaiteurs et de croix d'or dans l'air, de l'encens qui fume de l'écume des surplis, et d'une petite Vierge dorée en roulis sur la houle gonflée de blouses bleues et vertes où passent des courants de robes bleu céleste.

Des talus, des fossés monte le chœur des gueux. — « Dressons-nous tous, messieurs, l'orchestre est en cadence, la procession s'avance. Surtout

pas de folies, messieurs, tenons-nous bien. » — « Pas de folies, joli ! Moi je suis fou. » — « Mon buste ! de l'énergie, sois guttural à point. Moi je n'ai que deux jambes en moins pour tous moyens. » — « Ma lèpre, éblouissez ! » — « Mes yeux, ayez pourtant un éclair de tendresse, et quand ils passeront faites les bons vivants. Des yeux morts, ça blesse. » — « Ivrogne je suis, je reste. C'est pas grave, mais ça touche. » — « Ma lèpre, éblouissez au point que l'on vous touche ! » — « Fièvre, donne à mes doigts le ton doux des foins verts... fais qu'on les caresse, mes pauvres doigts noués comme des tresses. »

— « Sébiles au soleil ! messieurs, soyons discrets. » — L'orchestre sur la foule brille comme un soleil, l'orchestre est en cadence, la procesion s'avance. L'or de la Vierge rit aux pauvres assemblés. L'instant est solennel, voici la Charité ! — « *Tour d'ivoire, maison d'or, arche d'alliance, porte du ciel.* » — « Il pleut des pleurs, ô gué ! c'est la fête aux gueux. » — « Ne vous sentez-vous pas d'eau bénite aspergé ? » — « *Salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affliges.* » — « Généreuse eau bénite ! Goupillons orageux ! » — « Tendez-leur vos sébiles,

messieurs, soyons discrets. La procession passe, elle passe, attendez... »

Voici la Charité, voici l'Humanité, voici que d'un trombone tombe en une sébile (tout ce qui brille est d'or, est d'or en vérité) un sou vert-de-grisé de la République Française. — La procession était passée. — « Chouette, dit le fou, pour trépasser ! Trempé dans l'eau bénite, un sou de république forme avec la sus-dite un poison fort discret. » Il expire de rire en vidant sa sébile, et la procession file, cadencée. Et la route au loin, la route « s'émoustille » d'un orchestre d'or sous un arc en fleurs, de pas en cadence, d'un « Père la Victoire », sur place, en cadence, au dernier reposoir.

LE POT AU LAIT D'ARGENT FIN

Déjà les ailes des moulins rouent d'argent vif dans le matin. — Est-ce l'hiver ? — Déjà les sylphes de l'hiver, sur les mottes, sur les pierres, décalquent leurs pieds argentins. — C'est l'automne et c'est le matin.

Route et sentiers sont argentés. Et sur les sacs des écoliers, et dans la barbe du roulier, est-ce janvier ? — « Est-ce l'hiver avant la lettre? » dit le facteur qui a des lettres. — C'est l'automne et c'est le matin.

Et sur la tête de Perrette, est-ce un pot au lait d'argent fin ? — Oui-dà, l'automne et le matin.

L'AUTOMNE ET L'HIVER

A André Ruyters.

Quant l'Hiver montre patte blanche sur les cimes de la forêt et caresse à la dérobée les mottes brunes des guérets, dans son dernier filet d'éclairs, l'Automne soupçonneux emporte l'or à foison de ses feuilles mortes.

Ah, l'Automne! quel alchimiste... Il est plus fort que Paracelse, et l'émeraude se change en or aux gestes de ses vents magiques. — Le jeune Hiver présomptueux, le jeune Hiver veut partager ; « Ton or! que je le diamante! » Le jeune Hiver n'est pas peureux.

Le vieil Automne est un savant qui ne croit pas aux jeunes gens. Il emportera dans la tombe

et son trésor et son secret. Mais c'est si loin son mausolée, et l'or est si lourd à traîner, sa main défaillante au filet semble traîner tout l'or du monde.

Le jeune Hiver est devant lui. Patte-Blanche l'a rattrapé. « Ton or ! que je le diamante ! » Puis il déchire le filet. Le vieil Automne s'enfuit peureux. L'entendez-vous geindre en sa tombe?... « Trop jeune Hiver, présomptueux petit écolier sans talent, qui changeras l'or en argent. »

— Je vois l'Hiver malicieux sourire dans sa neige qui tombe.

— Je vois un Hiver ironique, d'un tourbillon faire la nique.

— J'entends un Hiver vigoureux répondre alors superbement : « Pour te chanter, neige, en diamants, moi aussi j'ai des vents magiques ! »

CHARMEUSE DE PEINES

— Charmeuse de peines, bohémienne, toi qui sais agiter les sorts, sais-tu bien si les joies reviennent, petit cerveau d'or ?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'hiver est mort.

— Et que faut-il faire pour hâter l'hiver, dis-le, toi qui sais agiter les sorts? Petit cerveau d'or, je le ferais bien...

— Oh ! cela n'est rien, il faut tuer la Mort.

— Charmeuse de peines, magicienne, toi qui sais agiter les sorts, cherche encor si des joies reviennent, petit cerveau d'or ?

— *Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'amour est mort.*

— Et que faut-il faire pour tuer l'amour, dis-le, toi qui sais agiter les sorts ? Petit cerveau d'or, je le ferais bien.

— Oh ! cela n'est rien, va, cela n'est rien.

— Dis-le-moi plus haut, petit cerveau d'or !

— Mords au front l'amour. Embrasse la Mort. Dans mon cœur de fer plonge un poignard d'or.

VISION

Il court trois chevaux blancs sur la crête des vagues.

Trois clowns, hors de l'écume, bondissent sur les croupes.

Trois clowns jettent leurs collerettes sur le sable de la plage.

A mon cou les parures grotesques, à mon cou !

Deux chevaux rouges galopent à travers les nuages.

Deux bras de feu se penchent des croupes et tournoient.

Deux lassos d'éclair quadrillent sur mon visage.

A mon cou les colliers de foudre, à mon cou !

Un coursier noir bondit de l'ombre, et raie l'hiver.
Une faux géante pend sous son poitrail et traîne.
Une faux ravage les terres, les mers et mon visage.
A mon cou la faux de l'hiver, à mon cou !

LE RAPT

A André Lebey.

— « Sors de l'enclos. Viens rire entre les saules clairs. Et qu'aux branches d'argent tes cheveux roux se mêlent. Viens rire, mes coursiers reviennent de l'été. Sois folle, fais la gaie. Et que tes fins genoux fassent plier la haie.

» Vienne, éclate l'hiver, je sais des joues plus blanches, et que tentent ses nuits d'émouvoir ta beauté, les astres de tes yeux rayonneront dans l'ombre et la neige sera plus claire à leurs clartés.

» Que des cieux pleins d'étoiles attirent d'autres yeux ! — Je te disais : caresse mes coursiers, viens rire. — Que des soleils croulants aveuglent

d'autres cieux! — Je te disais : viens rire. Alors j'ai vu tes yeux, les flammes de ton cœur s'essorer de tes yeux.

» Viens ! Nos galops au vent feront flamber tes joues dans l'air des chevauchées que les crinières brûlent. Nos fronts échevelés et renversés dans l'air, notre passion rayant l'hiver sera ce feu

» jusqu'au jour éclatant de blancheur et de cloches, tout reluisant d'air bleu, d'hirondelles et de fleurs, où, laissant nos coursiers paître le printemps clair, deux âmes confondues raviveront l'enfer. »

LA FÉE DES SAISONS

ET SON CHEVALIER

Elle a si vieilli, ma fée rose, ma fée blonde, — « tiens, tiens, du fard ! des coups d'épée sous tes cheveux blancs ! » — elle a si vieilli, ma fée blonde, ma fée d'or, elle si blonde et rose et or au printemps.

Tout le printemps fané dans sa brouette, elle trotte, vigoureuse et rampante, elle pousse encore. Assez! à la renverse, — « des coups d'épée sous tes cheveux blancs ! » — le dos dans sa brouette, où sa hotte renverse tout un été fané qui croule dans son sang.

— « Hiver, un tombeau blanc, t'en prie, pour

ma charmante. Fard des morts, ô ta neige, hiver, sur ma fée blonde! Cimente en mausolée sa brouette et sa hotte, et sa bosse — ô sa bosse en os sous ses cheveux rouges!.. »

COMPLAINTE DES AIEULS

A Pierre Louys.

Lorsqu'un jeune soleil invite les aïeuls à bénir le printemps et les joies du chemin, c'est pour eux un voyage de la terre aux étoiles de mener jusqu'au seuil le frisson de leurs mains.

Et s'ils voient le printemps s'enguirlander de rondes et poser sur son front de fragiles lauriers, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encor de l'hiver dont cette joie est née ?

L'hiver n'a pas laissé de regrets. Tout est jeune. Et la première fleur ne parle que d'été. Peuvent-ils rajeunir ? n'être plus des aïeuls ? Ils sont seuls au printemps à ne pas le fêter.

Mais qu'ils troublent des vies de leur pâleur mortelle ou demeurent dans l'ombre à dormir leurs années, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encor des printemps dont leur pâleur est née ?

LE CHEMINEAU

Que le printemps embaume ma tartine ou que la neige égalise mon pain, que le soleil à mon front s'acoquine ou qu'une étoile m'indique le chemin, je reste un libre raboteur de routes, du cuir épais de mes vieilles semelles naturelles.

Si je mendie la goutte aux hommes, à Dieu je réclame le ciel, l'envers du ciel, celui qui ne dégoutte sur mes épaules et en raison inverse (je fus savant, hélas ! en ma jeunesse) des gouttes que l'on me refuse aux tavernes.

Qu'il faut donc marcher ainsi, coûte que coûte, recevoir ainsi, plutôt gouttes que goutte, suivre son étoile, courir sans bretelles, et penser toujours à la vie éternelle pour rester un libre raboteur de routes, du cuir épais de ses vieilles semelles — naturelles !



BALLADES DE LA NUIT

A André Gide.

LE SENTIER

Les filles à la taille courte, les filles aux mains brunes — les faucilles aux bras, comme des lunes — au grand bol étoilé de la nuit boivent l'air, en revenant des bois, le soir, vers les chaumières.

C'est l'une qui fredonne, c'est l'autre qui répond, qui fredonne, et c'est d'autres et d'autres qui fredonnent... Est-ce la mort tremblée ici d'un ancien chant? la naissance hésitante et claire d'un nouveau chant ?

Comme une trame épaisse et molle de mousse, l'ombre déborde avec senteur dans le sentier profond, des champs de terre blonde ou des

buissons luisants. L'ombre ouate les pas et décage les âmes, et de leur délivrance monte ce bruit qu'elle aime, ce fredonnement fin des âmes qui se cherchent, butinantes aux fleurs des sens et de l'instinct. On n'entend plus les pas... on entend les fredons...

Il n'est presque plus d'ombre alors, il n'est plus d'ombre! — Les joues bleues de la lune caressent les joues brunes, les dents s'argentent, d'où s'envolent les fredons, et les faucilles aux bras illuminées de lune, mais tout cela qui brille et tinte doucement — et fredonne — ferait presque songer au doux ruissellement, au frémissement fin d'un fleuve bleu d'étoiles, égaré de l'éther dans ce sentier profond.

LA BARQUE (1)

Ce soir, entre les saules, que ce fleuve est tentant ! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul. Les rames dormiront le long de mon sommeil. Le fleuve dans la nuit me conduira pourtant.

Le fleuve ne suit pas d'autre voie que la sienne. Je trouverai la mer avec la nuit prochaine. Alors, vers mon étoile, ramant nerveusement, je m'en irait tout droit vers la belle, vers elle,

afin qu'un droit sillage raie l'ombre comme au

(1) Ce poème: *La Barque*, et le poème suivant: *Le Verger*, réimprimés ici dans leur forme définitive, font aussi partie, mais sans titres, de VIVRE EN DIEU (XIVe Série des « Ballades Françaises »).

ciel, de sa trace rigide, partage un flot ardent mon astre familier, mon étoile fidèle; et chantera mon âme, alors, en m'enchantant :

« Va simplement ta course et ris de la tempête, à travers vague et vent partage la tempête, va droit jusqu'à ta mort, dont l'îlot, loin des brumes, l'îlot plein de rosée brille comme une lune

où tout le ciel se mire, tout le ciel se dévoile. Accoste enfin et cueille en l'herbe ton étoile. » Ce soir, entre les saules, que ce fleuve est tentant ! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul.

LE VERGER

Sous l'entrelac des branches, au fond de ce verger, le corps se mêle à l'ombre et l'âme se délivre... N'est-elle plus que le parfum de l'oranger ? Lorsqu'on est ce parfum, c'est un bonheur de vivre.

A travers le verger touffu, noir et penché, n'importe, mais dans l'ombre, mais aux lueurs de l'ombre, connaître à l'âme un sens si subtil et léger, une divination si claire en la nuit sombre,

qui sachent découvrir, dans la chair des beaux fruits, les millions d'étoiles qui vivent là sans bruit... Le corps se mêle à l'ombre et l'âme se

délivre. Ce parfum des pêchers, quel bonheur de le vivre !

Comme le ver doré, qui se dore à leur chair, se glisse du nadir au zénith des beaux fruits, dans la chair du beau fruit qu'est tout notre univers, sentir gravir son âme — couler en gravissant —

de la pulpe de l'air au noyau du levant. Le corps se mêle à l'ombre et l'âme se délivre. Mais le soleil paru se mêle aux fruits fondants. Hauts parfums des poiriers, quel bonheur de vous suivre !...

HYMNE DANS LA NUIT

A Stuart Merrill.

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous — scels d'or des vies futures — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

LES NOCES DE LA TERRE ET DU CIEL

A Maurice Le Blond.

Belles vierges forêts illuminées de neige, couvrez d'un grand frisson, de lumineux arpèges, les monts dont les sommets sont déjà des étoiles, pour qu'il soit merveilleux d'entendre de la plaine, ce grondement pieux dans la trame des chênes rythmer si largement les fêtes nuptiales des sommets de la terre et des proches étoiles.

Ici !... écoute. Lève tes yeux pour mieux entendre. Attends!... oh, ce n'est point la voix de Dieu qui va descendre. Ne souris plus, écoute. La forêt chante. Un sommet luit. Une étoile prononce un rayon. C'est fini ! — Voici le grand

anneau d'une étoile filante qui couvre de reflets le mont enorgueilli.

Mais écoute !... Écoute qu'on prononce un mot si grand là-haut. Est-ce possible ? un mot, écoute, un mot si beau : *Amour !* Et c'est deux voix... écoute... ô causerie !

COMPLAINTE DU ROI ET DE LA REINE

Tout vêtus de noir, la reine et le roi s'en vont dans le soir, s'en vont par les bois.

Elle a le collier et lui, l'agneau d'or. — « Reprends le collier, notre amour est mort. »

— « Tu m'as aimé, reine, puis-je l'oublier ? Prends cet agneau d'or, garde le collier.

» Taisons, taisons-nous sous la lune blanche. Adieu pour adieu sous les voix des branches. »

Une ombre au château, seule, repassa. Une ombre, un peu d'or fuyaient sous les bois. —

Que dirais-je encore qui n'ait été dit sur les amours morts dans les belles nuits

Dire que jamais le ciel ne s'accorde avec notre vie et ses fantaisies ?

Aimez, c'est l'orage qui vient en décor. Souffrez, sur nos rages la lune sourit.

Sur nos amours morts, c'est le ciel en or : bel exemple, oh oui, d'amours infinis.

La complainte, ici, se meurt de tristesse. — « Une reine, un roi s'aimaient de tendresse. »

La complainte, ici, se meurt de paresse. — « Mais qu'ils sont petits, nos amours terrestres... »

LES RÉPONS DE L'AUBE ET DE LA NUIT

A Gabriel Fabre.

— Entends-tu trembler les étoiles ?
— Entends-tu pâlir mon cœur ?
— Entends-tu l'aube à pleines voiles ?
— Ecoute une âme se voiler.
— Le soleil monte comme un trophée.
— Mon cœur se meurt d'être vainqueur.
— Entends-tu pleurer les fontaines ?
— Entends-tu leurs fées me pleurer ?
— J'entends sangloter les fontaines...
— Le cor d'ivoire de la Mort.

UN LIVRE D'AMOUR

A Catulle Mendès.

I

Un soir...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Je ne sais, mon amour, ce que je dois vous dire. Mais écoutez la voix qui parle en vous aimant. Je suis pauvre et n'ai ni encens, ni or, ni myrrhe, je vous offre mes pleurs de joie et mon serment. Je vous offre les trois lumières de mon âme, mon entendement, ma mémoire, ma volonté, je vous offre les trois puissances de mon âme, afin qu'elles ne soient occupées que de vous.

ELLE

Regardons-nous afin que nous pleurions ensemble... regardons-nous afin que nous soyons heureux. Je me sens pénétrée de la vue bienfaisante du clair torrent d'eau vive qui passe dans vos yeux. Mais vos pleurs viennent arroser mes mains fidèles, et mes mains sont vers nous comme deux serviteurs, et moi, votre servante, je baigne de mes pleurs vos mains jointes pour le plus grave des serments.

LUI

Vous êtes et resterez ma compagne de larmes, vous êtes et resterez ma sainte vocation. Sentez-vous, ma chère âme, comme le vent est calme et flatte doucement notre inclination ?... Hélas! comment croirais-je que vous puissiez mourir et qu'un regard si beau soit composé de boue ? comment croirais-je, hélas ! que nous puissions finir de vivre un tel amour, un jour, séparément? — Mais pleurez dans la nuit, pleurez toutes vos larmes, elles me sont nécessaires pour vous retrouver.

ELLE

Le vent sèche mes larmes et notre joie demeure!

Vous ne souriez pas, mais je vous sens heureux. Mes pleurs sont des malices pour vous offenser, et je sens que le temps des larmes est passé. Mes doigts sèchent vos pleurs et notre joie demeure...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Oh ! ne condamnez pas nos larmes, elles furent bonnes pour mieux nous retrouver, ce soir, autour de nous... Ineffable bonheur qui m'a conduit vers vous ! O bonté infinie, ô bonté patiente, ô somme de bonté qui vous menait vers moi ! — Que la loi de mes membres se révolte en moi, que je sois dans ce monde un amant abhorré, si je ne vous demeure esclave, ô mon amante !

ELLE

Plus humble devant vous, plus je me sens aimante.

LUI

Puissé-je me haïr pour vous mieux adorer ! — Mais pleurez dans la nuit, pleurez toutes vos

larmes, elles me sont nécessaires pour vous retrouver.

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

II

LUI

Que mon âme — sans que cela me soit bien connu — a dû employer d'artifices pour convaincre votre âme!

ELLE

Que votre âme — sans que cela vous soit bien connu — a su se montrer douce et simple à mon âme pour la convaincre !

III

LUI

Non, le temps est trop court, ce monde est trop étroit, et ce que je vous veux, vous ne l'aurez jamais. Et pauvre avec le pauvre et plus faible avec moi, vous n'aurez, de ma vie, que

ma tremblante foi. Je m'abandonne en vous jusqu'à mon dernier souffle, où je ne croirai plus respirer que par vous. Je veux mourir ainsi... abandonné en vous.

ELLE

Et je puis vouloir, moi, qu'un amour si cruel qui vous a tant pressé de souffrir sous ma loi, me fasse, autant que vous, souffrir de votre choix. Mais je pourrais vouloir, ainsi, que vous viviez. — Vous brûliez, feu léger dans un monde léger. Ce sont vos jeux fragiles qui ne purent cacher, à mon âme inquiète, le fond de vos pensées. J'ai surpris votre pensée vive dans votre âme !... et deviné ce vœu qu'un amour simple et doux...

LUI

Vous avez deviné que ce que j'aime est vous.

ELLE

Soyez fort de moi-même et de notre rencontre ! Si notre amour est grand, vous serez riche et fort. Vous ferez déplorer la fuite des années sur notre grand amour et vous direz au monde que rien, même la mort, ne peut nous séparer.

LUI

O divine lumière, si tu ne m'éclairais !

ELLE

Renaissez à l'amour, et sans désespérer d'en trouver, à la mort, la suite et la durée.

IV

LUI

Avant de vous parler...

ELLE

Avant de me connaître...

LUI

Mon âme vous songeait...

ELLE

Et vous étiez mon maître. Oui, déjà votre amour faisait partie de moi, marchait avec mes pas, m'accompagnait partout, entrait dans les choses mêmes qui regardent mon service. Mais il voulut un jour tenir la première place... Et je vous ai connu.

LUI

Et vous m'avez parlé.

V

ELLE

Voici ma bonne volonté.

LUI

O cher amour, toujours agissant, ô vos mains, vos yeux, chacun de vos sens ! votre corps adorable en sa chair innocente — un corps si délicat ne vient-il pas d'être formé ? — ô trop agissant amour, trop agissant ! pourquoi tant de duretés pour un corps si innocent ?

ELLE

Je vous aime de tout mon cœur et de tout ce que je suis, de tous mes sens avec mon peu d'esprit, et de toute mon âme, de toute ma puissance, et de tout enfin ce que vous possédez.

LUI

Contentez-vous de ces premières souffrances, ange, ange, ô retournez au ciel !...

ELLE

N'ai-je pas accepté cette si belle peine ? et ne m'en suis-je pas montrée impatiente ?

LUI

Mon Dieu, qu'un seul moment de ces douceurs divines me fait ouvrir de portes sur vos félicités !

VI

Un soir...

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

LUI

Vous me fûtes chère... c'est vrai... jusqu'aux larmes, vous me fûtes chère... c'est vrai... jusqu'en l'âme, et puis la chair a tout brusqué.. et puis c'est tout, puisque c'est tout.

ELLE

Est-ce tout ?

LUI

O ne découvrez plus votre visage.

ELLE

Est-il moins pur ?

LUI

Restez voilée.

ELLE

Il fut un soir !... un soir où se disait :

« Vous êtes et resterez ma compagne de larmes, vous êtes et resterez ma sainte vocation. Sentez-vous, ma chère âme, comme le vent est calme et flatte doucement notre inclination ? »

LUI

Vous m'avez été chère, et chère jusqu'aux larmes.

ELLE

Un soir où se disait... :

« Hélas ! comment croirais-je que vous puissiez mourir et qu'un regard si beau soit composé de boue ? comment croirais-je, hélas ! que nous puissions finir de vivre un tel amour, un jour, séparément ? »

LUI

Vous m'avez été chère, et chère jusqu'en l'âme... Adieu.

ELLE

Est-ce *tout* ?

LUI

Restez voilée.

LES SYLPHES

Tout est pur, tout est tranquille, tout est aimable et tout est doux, ce soir, en vous, en moi ce soir, ce soir encore autour de nous.

BALLADES AUX CHAMPS,

SUR LA ROUTE ET DEVANT L'ATRE

A Jean Lorrain.

LE PLUS DOUX CHANT

Je ne veux plus chanter plus haut que ma musette, ni plus chanter plus haut qu'à mon berceau d'osier. Je ne veux plus chanter plus fort que l'alouette et qu'au seuil du matin le millet des clochers. — Ne plus chanter plus fort que la pluie sur les feuilles...

Il me sied plus doux chant que murmure de feuilles, air plus fin qu'au ruisseau qui susurre en l'osier, plus lointain qu'au ciel bleu mouette ou alouette, ou, tintinant et frêle, un matin de clochettes, ou que le plus doux son que cèle ma musette.

Mais, oh ! le chant que j'aime... Il me faut l'air câlin plus nonchalant et triste dont Marie

enchanta l'ouïe au petit Christ, et que siffla si doux Joseph le menuisier qu'il fit naître à ce chant le Rêve de l'Enfant.

O les plus frêles sons ! le suprême chant, que le vent chante encore au ciel de Bethléem, et que les Syriennes éveillant les cithares murmuraient — s'y penchant — aux ciels de leurs fontaines !

ET YOU, YOU, YOU

Et you, you, you, c'est le pêcheur qui meurt, et you, you, yu, et toute la mer dessus.

Et you, you, you, c'est la bergère qui pleure, et you, you, ya, c'est l'amour qui s'en va.

Et you, you, you, c'est-y la mer qui bêle, et you, you, yon, ou c'est-y les moutons ?

Et you, you, you, les plaisirs sont au ciel, et you, you, you, les nuages par dessous.

L'AMOUR

Nous ferons un ermitage, tous les deux j'irons dedans. Je nous y baiserons cent ans pour te charmer vivement.

L'y a z-un collier de fraises tout à l'entour de nos dents, et je nous mangerons les lèvres pour te charmer vivement.

L'y a deux bleuets bien bleus tout vivants sous nos cheveux, et je nous mêlerons nos yeux pour nous charmer tous les deux.

L'AMOUREUSE

Beaux yeux, mes beaux yeux, en prison sous mes cheveux. Le vent entr'ouvre et ferme et secoue la prison. Il fait jour, il fait nuit. Je cours à travers champs.

Mes seins, mes seins blancs, en prison sous mes mains. Le vent passe entre les grilles, le vent glisse entre les doigts. Il fait chaud, il fait froid. Je cours à travers bois.

Mais ton cœur, ô ton cœur en prison dans mon cœur ! Le vent chante et rit et pleure dans la prison. — Entends des portes s'ouvrir et se fermer dans le vent. — Cours à travers champs, cours à travers bois, cours délivrer ton cœur, cours après moi !

LES PAROLES QUE TU M'AS DITES

Les paroles que tu m'as dites, c'est le vent qui les a prises, les paroles que tu m'as dites, le vent les rapportera.

Elles étaient tout en épines, c'est le vent qui les a prises, il les passera sur la mer, elles seront douces comme l'huile.

Elles étaient trop noires, trop grises, c'est le vent qui les a prises, il les mêlera au soleil, rose et or les rapportera !

Et bouche d'or je t'appellerai, et bouche rose on t'appellera, — et bouche rose je t'appellerai, et bouche d'or on t'appellera !

LA FEMME ERMITE

Là-bas dans nos herbes l'y a une ermite.
— Là-bas dans nos herbes une ermite il y a.

Tous les jours elle dit qu'elle deviendra riche.
— Tous les jours elle dit qu'elle s'enrichira.

Elle s'enfuit au bois cueillir la noisille
— Et s'enfuit au bois pour gauler la noix.

Elle mit dans son doigt une tant verte épine !
— Elle mit dans son doigt une tant verte épine !

L'épine a tant crû qu'elle ombre la ville.
— L'épine a tant crû qu'elle ombre les toits.

De la plus p'tite branche on fit deux navires,
— De la plus p'tite branche on en fit bien trois.

L'un est pour le roi, — le gardera-t-il ?
— L'un est pour la reine, l'autre est pour le roi.

Le troisième pour elle, — le gardera-t-elle ?
— Le troisième pour elle et le fils du roi.

LE DIABLE DANS LA NUIT

Le diable court dans la nuit avec des yeux d'ambis, avec sa p'tite fourchette fait la chasse aux souris,

il en tue trois cent mille, les jette à l'abreuvoir, allume sa p'tite fourchette et fait cuire le potage,

il le fera manger aux amants malappris qui ne pensent qu'à rire et tout l'jour se pourlichent,

et quand auront vomi leurs cœurs à l'abreuvoir, avec sa p'tite fourchette, il en fera des écuelles

qu'il attachera, toutes, à sa queue verdoyante pour faire du bruit, du bruit pendant les nuits d'orage.

LE VENT A FAIT LE TOUR DU MONDE

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les fleurs de Chine, des roses, des mauves, des blondes, des grises. Le jour, la nuit, — voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les feuilles en France, des brunes, des vertes, des jaunes, des blanches. La nuit, le jour, — voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli tous les fruits d'ici, des rouges, des or, des noirs aussi. Ni jour, ni nuit, — et c'est l'orage pour ceux d'ici.

LE DIT DU BERGEROT

Quand je passe le soir avec mon troupeau, je m'agenouille au seuil, je glisse sous l'huis un œil plein d'amour, puis d'une voix douce, un rien, un chuchot : Marion, c'est-y toi qui écumes le pot ?

— Prends garde à ma mère, mauvais gars, sur la route !

— Laisse au feu sa soupe ! As-tu peur d'une barbe ?

— Je n'ai peur d'une barbe, si la barbe est douce.

Paissent mes agneaux, j'embrasse ma brune, — et la soupe fume au toit vers la lune.

J'AI DES P'TITES FLEURS BLEUES

J'ai des p'tites fleurs bleues, j'ai des p'tites fleurs bleues plus claires que tes yeux. — Donne ! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Tout en haut du mont, ma mie, tout en haut du mont.

J'ai des escarboucles, j'ai des escarboucles plus vives que ta bouche. — Donne ! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Chez moi sous la cendre, ma mie, chez moi sous la cendre.

J'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé deux cœurs, j'en ai trouvé mille. — Montre ! — J'ai trouvé l'amour, il est à tout le monde. Partout sur la route, ma mie, partout sur la route.

LES AMANTS TROP FIDÈLES

Quand ma douce amie vint vers moi, il n'y avait qu'elle sur la route, — rien que son ombre devant elle. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus. »

Et quand je suis venu fidèle, il n'y avait que nous sur la route, — rien que nos ombres devant nous. Une aurore sanglante annonçait le jour.

Et quand j'ai quitté mon amie, une aurore sanglante annonçait le jour. Il n'y avait que moi sur la route, — deux ombres marchaient devant moi.

Je revins donc vers mon amie. Mon amie revenait vers moi. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus ! » Et sur la route, au plein soleil, rien que son ombre derrière elle, — rien que mon ombre devant moi.

Mais sur la route, au plein soleil, j'ai tué l'amie trop fidèle. « Doux ami, va ! que je ne te quitte plus. » Et quand je m'enfuis, seul cette fois, à travers champs, à travers bois, deux ombres fuyaient devant moi.

COMPLAINTE DES SOLDATS

Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux,

avaient le cœur entre les dents, et les rigoles avaient leur sang ;

quand ils sont revenus chez eux, les rouges, les bleus, les combateux,

ont cherché leurs tabatières, leurs bahuts et leurs draps blancs,

ont cherché vaches laitières, porcs grognons, femmes cousant,

enfants coiffés comme espiègles de chaudrons tout reluisants,

ont même cherché leurs maisons... n'ont trouvé que vers et taupes,

ont humé l'air et sont morts. — Ont craché leur cœur avant !

LA MORT DU ROI

Le roi est las, sa fatigue est si grande !

Il se couche tout au long du sentier fleuri, et malgré lui son ardeur est si grande ! son épée le côtoie frémissante comme un fleuve, son armure gémit au vent comme une prairie.

Le roi est las, sa fatigue est si grande !

Dans son rêve il combat des monstres qui s'y meuvent, et contre l'enfer même il s'évertue, il tue le diable, arrache au dragon sa denture, — dans son rêve il refiert les preux qu'il a férus.

Le roi est las, sa fatigue est si grande !

Mais le but est si haut de son cœur sous l'armure, et si fort sourd en lui sa vaillance que, déjà, du vent de son épée, du haut de sa stature, dans son haut rêve il fiert les faux dieux qu'il ferra !

Le roi est mort couché dans son armure.

LE CHEVALIER FÉLON

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon frère !
— Dieu te soit en aide, frappe au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma sœur.
— Dieu te soit en aide et t'ouvre son cœur.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon père.
— Dieu te soit en aide, entre au paradis

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma mère.
— Frappe du noir de l'ongle... L'enfer est ouvert.

LE DIT POUR LA FOLLE

Il est mort celui qui aima la folle et ne l'aima plus à cause d'un secret, c'était un trésor caché dans son cœur, l'avare la tua pour voir si c'était vrai.

Il est mort celui qui entendit la folle, et ce n'est plus qu'un conte ancien, qui dit qu'elle lisait d'admirables paroles, dans un inconnu paroissien.

Il est mort celui qui tua la folle... et c'était un fou ce conteur ancien qui dit qu'elle *voyait* d'admirables paroles dans les yeux des bœufs, des fous et des chiens.

COMPLAINTE DES ARCHES DE NOÉ

(pour bercer l'enfançon)

« Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, en beau bois blanc faites le pont, en beau bois jaune le grand vaisseau, en beau bois noir toutes les bêtes, et toute la mer en beau bois vert.

« De la forêt, pour cent bébés, faites cent arches de Noé, un tout p'tit trou pour les grosses bêtes, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour les gros éléphants menus, pour les petits lapins très gros, pour la colombe et pour Noé.

« Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour toi, pour moi, et pour Noé. »

LE DIT AUX ENFANTS

Gais rouets qui filez les rides des fronts, gais enfants aux baisers candides, puisque vous souffrez les affronts timides que sont à vos lèvres les rides de nos fronts, de vos mains douces vous relèverez nos têtes penchées si tristes vers nos cœurs si faibles, — en attendant, les gais rouets, à votre tour, de filer à vos roues dorées des fils d'argent... à cause d'amour.

COMPLAINTE DES BONNES VIEILLES

Bonnes vieilles, vieux enfants, cœurs endoloris, qui souffrez de voir, au soleil béni, si jeune et clair encor le clocher de village où sonnèrent vos épousailles, à bel âge, — je vous supplie, ô pauvres veuves vieilles (cœurs ornés de souvenirs comme saints reposoirs), de n'aller pas aux bords des routes vous asseoir, comme font ces vieilles qui ne se souviennent.

Éloignez-vous des compagnes qui plus ne pleurent. Allez aux champs faire mourir des fleurs. Allez, si vous pouvez, cueillir les fleurs d'extase ou pleurer au plain-chant de l'ombre sous l'ombrage... Car il court sur les routes de jeunes

idées, — éphémère prestige au soleil éternel ! — ce sont des cavaliers aux gestes de soleil, mais dont l'âme est noire sous l'armure fardée.

Tenez, ils font baisser les pauvres grands yeux cois des bonnes vieilles qui ne se rappellent... Même elles ont pleuré sans trop savoir pourquoi ! Vous qui sûtes garder vos souvenirs, fuyez ceux qui brillent comme le soleil ! Si par malheur vous les aperceviez, — ne seriez plus, vous, de bonnes vieilles.

LE DIT DE LA PAUVRE VIEILLE

Quand j'entendais les cloches — beau temps il y a, mon Dieu ! — ça m'coulait comme eau fraîche tout le long de mon dos, et j'sautais, j'frétillais, et j'riais, j'étais gaie... Et maintenant que je suis une vieille petite mère sourde, quand je vois brimbaler la cloche neuve au clocher, je m'alourde, j'suis à terre, et j'frissonne, et j'sanglote: j'craî qu'j'entends en mon cœur sonner la vieille cloche.

LE VENT NOUS POUSSE

A Albert Mockel.

Mort ! le vent pleure autour du monde. Vie ! autour du monde le vent rit. — Aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Or, si ta traîne est le vent, Mort ! et que ses franges te balaient, Vie ! — aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Vie ! tu nous pousses vers la Mort. Mort ! tu nous pousses vers la Vie. — Aimons-nous donc, aimons-nous tous, s'il faut toujours qu'on se retrouve.

LE DIT AUX MARINS

Marins dévots à la Vierge Marie, vous savez que sur vous sa main reste penchée, et si la vague vous lave de la vie, que la vague vous lave aussi de vos péchés.

Marins, quand vous priez autour du capitaine, sous le ciel étoilé que partagent les voiles, vous savez que sur vous elle n'est pas lointaine cette main qui scintille, *sa main*, la bonne étoile.

Marins dévots à la Vierge Marie, vous savez que sur vous sa main reste penchée, et si la vague vous lave de la vie, que la vague vous lave aussi de vos péchés.

Marins, quand vous verrez pleurer le capitaine et la mer arracher la foudre à la misaine, de la nue regardez se déchirer les voiles, et vos âmes suivront au ciel la bonne étoile !

LE PREMIER HOMME ET LE DERNIER

« Il était une fois... » — « Il y aura un jour... » — « le meilleur des hommes... » — « un homme tout amour... »

— « qui n'aimait qu'un homme et c'était lui-même... » — « qui n'aimera qu'un homme et ce sera lui ».

— « C'est le premier homme : Adam qu'on le nomme. » — « Et c'est le dernier, moi si Dieu voulait ! »

LE MARCHAND DE SABLE

Le marchand de sable a passé, c'est le bon Dieu qui r'mue ses ailes.

Il les a tant et tant r'muées, qu'il pleut des petits poux dorés.

Poussière redevient poussière, les petits poux sont morts dans l'air.

Il en a chu, il en a chu, tout l'long du ciel, sur la terre.

Il en a chu dans mes oreilles et dans mes yeux il en a chu.

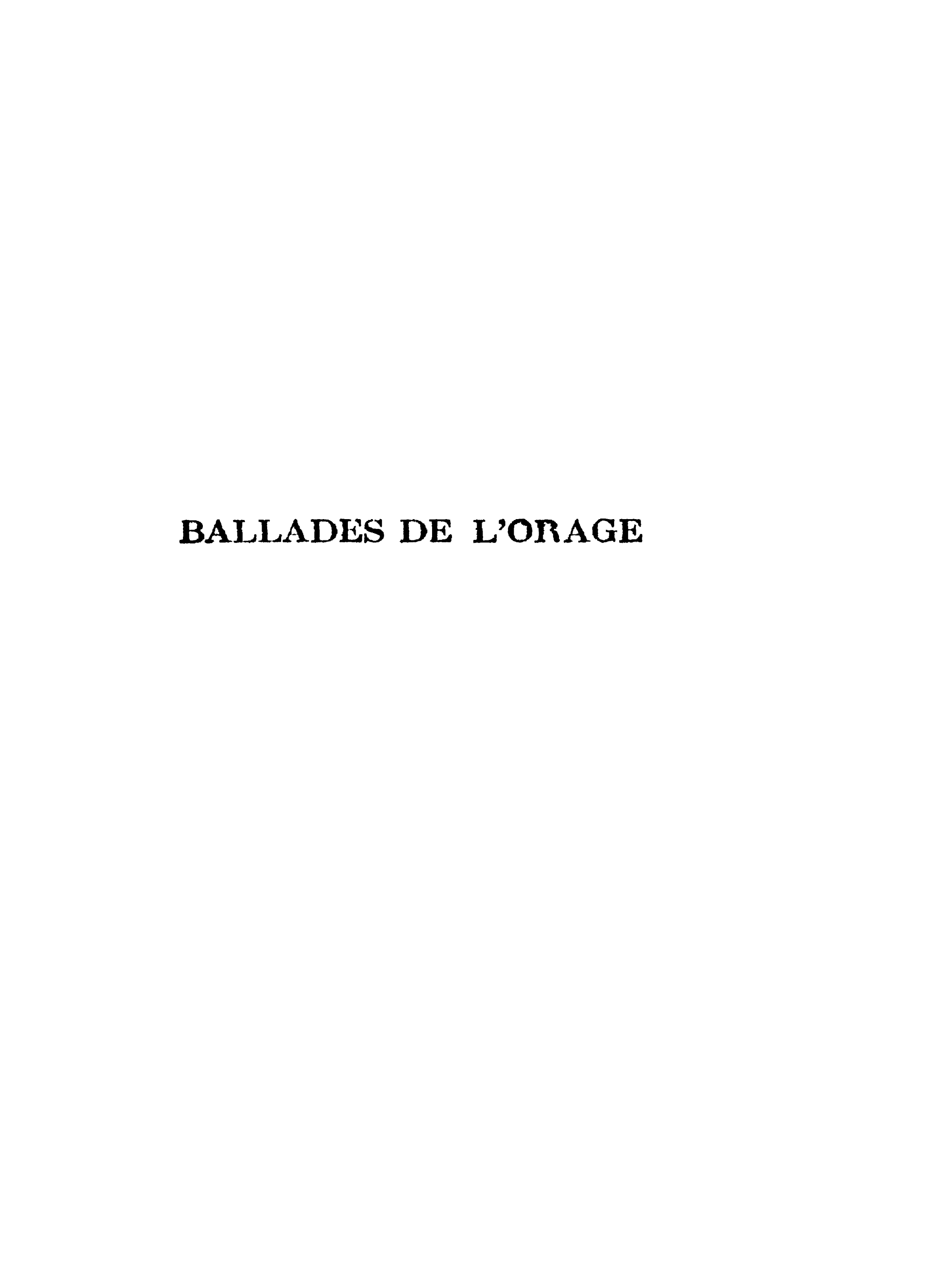
Demain je laverai mes oreilles... Je dors comme un petit Jésus.

LE CŒUR ENFANT

J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur !
Qui donc le saurait ? je ne le sais moi-même.
Ce que je sais seul, j'aime celui qui m'aime.
J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur !

Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur ?
Qui donc le saurait ? je ne le sais moi-même.
Ce que je sais seul, j'aime celui qui m'aime.
Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur ?

— Mais de ceux qui l'aiment, quel est le plus
cher à ton cœur enfant? — Je le sais par cœur.
Parmi ceux qui l'aiment, celui le plus cher
à mon cœur enfant, c'est encore mon cœur.



BALLADES DE L'ORAGE

CROQUEMITAINE OU LE BON DIEU

L'orage gronde de sa grosse voix. C'est Croquemitaine, je n'ai pas peur. Mais ma petite âme supplie en moi. Ma petite âme a peur et pleure. L'orage sourit d'une lueur, c'est un bleuet qu'il lui jette. Or ma petite âme est vainqueur. Et c'est sur terre une grande fête.

L'orage gronde autour de moi. Il gronde avec tout son tonnerre. C'est Dieu, c'est tout ce qu'on voudra ! Sa foudre hurle sur mon cœur. Ma petite âme se tait cette fois, ma petite âme, c'est qu'elle est prête. J'ai peur. Elle se tait, je meurs. Et c'est au ciel une grande fête.

HISTOIRE DE PETIT PIERROT

Petit Pierrot lia son bouquet devant l'orage qui s'approchait, voulut reprendre vers le village le plus court chemin sous l'orage, et voulut passer le ruisseau (comme déjà le ciel tombait) pour se glisser sur l'autre bord, au chaud d'une meule, toute chaude encore de soleil et qui luisait, comme s'il s'était glissé du soleil sous chaque paille.

Petit Pierrot, au pont qui tremble, Petit Pierrot voulut passer. Au bout du pont, v'là qu'un grand gars lui fit le signe de rebrousser : —« Petit Pierrot ne passera pas, car notre Jeannon est sans bas et sans corset, attend not'cœur, là, dans les blés. » — Petit Pierrot voulut passer. —

« Petit Pierrot ne passera pas... Il attendra ! » — Sous le tonnerre, voulut passer ! — Sous le tonnerre, le gars chanta pour se moquer :

« Tu sauras pas core c'te bonté, vilain petit Pierrot, ça n'est point d'ton âge : sa bonne tête à poux qui pue bon la châtaigne, comme ça sous la meule, comme ça sous l'orage ; avec les rainettes, avec les chenilles vertes, sa bonne tête à poux et tout son corps itou et toute la bonne fête, comme ça sous l'orage ; vilain petit Pierrot, ça n'est point d'ton âge... »

Sous le tonnerre le pont tremblait, le pont tremblait comme on tremble. Petit-Pierrot s'en retourna au loin du pont sans comprendre. Autour de lui l'herbe tremblait, l'herbe tremblait comme on tremble. Petit-Pierrot marcha longtemps, marcha longtemps sans comprendre. Il ne vit pas flamber la meule, il ne vit pas le ciel tomber ! Mais il cueillait des épines blanches pour le tonnerre qui grondait. Mais quand l'éclair brûlait la route, il retournait les scarabées avec les queues de son bouquet. »

LES BILLES DE VERRE

L'orage couve. Un Dieu joue. Des sacs de billes de verre se choquent dans la nue. — Ma poule a mis sa tête sous ses plumes et sommeille, une petite armée de pattes entre ses pattes, les ailes éployées en dôme sur ses demoiselles et ses gars, bien tranquilles sous cet édredon chaud qui flatte leurs petits os.

L'orage gronde ! Un dieu joue. Des sacs de billes de verre se vident sur le monde ! « Hé, là-haut ! » Un Dieu joue. — La vie se fait petite en moi, et *cet orgueil* vient se blottir au chaud d'un petit cœur humain, lorsque, pour des raisons que je ne comprends pas bien, Dieu flagelle le monde de ses puissantes mains.

Des sacs de billes de verre se choquent dans la nue; tandis que fines parures flottant de leurs ceintures, les fils rouges qui les nouent quadrillent l'air obscur, moi je penche mon front vers mon cœur, je sommeille. Bel exemple qu'un Dieu ne comprendra pas bien...

Mais c'est un Dieu si jeune pour l'homme, si ancien!

LE PAYSAN ET SON ANE

— Moi, l'orage ne me fait pas peur. J'ai de la corde de pendu que m'a vendu ce grand seigneur, casque et cuirasse, à la Chandeleur.

De la corde de pendu en poudre! Voici l'orage, je n'ai pas peur. Dia! hue! Martin, viens sous la foudre, que je la foudroie de ma poudre!

Hé, non, Martin, face à la foudre, pourquoi rompre dans les guérets? De la foudre j'en veux découdre avec ma poudre, mille tonnerres!

... Pardonne-moi, Seigneur Jésus, j'ai vu ta foudre, je suis en poudre. Si éclopé me prendras-tu parmi ton joli chœur d'élus?

— Certes, mon fils, je te prendrai. Toutes vos fautes sont si légères, hommes, et qui ne prendrais-je ! Êtes-vous tous si bêtes exprès?

Certes, mon fils, je te prendrai. Je prendrais même ton baudet, s'il n'avait si bien reculé qu'il court encore à reculons...

— Si j'avais su, j'eusse fait comme lui !

— Allez en enfer, mon ami !

LES QUATRE ARCS-EN-CIEL

Plusieurs étaient venus frapper. La mère me dit : tiens, c'est l'orage. J'avais mon broc, moi, j'attendais. — « Entrez toujours, gens qui frappez. On verra bien si c'est l'orage. »

Tout en squelette, avec l'orage, avec la pluie en tourbillons, tout en squelette sous la rafale, avec le vent comme en tempête, c'étaient les clowns du village qui tournoyaient comme à la fête, avec le vent, avec l'orage, avec la pluie comme en tempête !

Y avait un vieux qui souriait, un plus vieux encore qui riait, y en avait un entre deux âges avec du plâtre sur son visage, y en avait un jeune qui pleurait. — J'avais mon broc, moi, j'attendais.

Ils firent bien quarante pirouettes, de l'âtre rouge aux croisées vertes, en se jouant de leur squelette. Avec leurs maillots colorés, ça prenait des airs d'arc-en-ciel. Tout cela sans doute pour me charmer.

Puis ils vinrent flairer mon gobelet. Mais comme je ne suis pas très offrant et que je fis semblant de ne rien voir, ils se couchèrent à leur manière, en Z, en trèfle, en escargot devant ma flambée de fagots.

Les plus vieux étaient toujours gais. Ils se racontaient des histoires que je ne saurais vous raconter. Je ne les ai pas trouvées risibles. Ils parlaient d'une mort prochaine... Et le plus jeune sanglotait. — Mais celui-là entre deux âges, avec du plâtre sur son visage, il attisait et se taisait. — J'avais mon broc, moi, j'attendais.

A la fin ce n'était pas très gai ; et je n'arrivais pas à comprendre ce qui pouvait bien les faire rire, sourire, se taire ou sangloter, pourquoi les plus jeunes étaient tristes, lorsque les plus vieux étaient gais, — et sur mon broc j'allais dormir...

La mère me dit : « Tiens, plus d'orage. Voici

du bleu dans le lointain. Voici les nuages plus sages et l'horizon plus certain. » — « Bien, ça veut dire que c'est fini. Allons, tous les clowns, hors d'ici ! — Et moi, mon broc. »

— « Mais, mon cher fils, ils sont partis... Ils sont partis en riant tous les quatre. Tu ne les as pas vus, toi, tu dormais. Les trois plus vieux riaient comme trois fous, et le plus jeune riait comme quatre. » — « J'avais mon broc, moi, j'attendais. »

— « Ont bu ton broc... » — « Ont bu mon broc !... » — « Ah, mon cher fils, c'était plus sage. Tu n'as rien vu, toi, tu dormais. Ça m'a saisi plus que l'orage, plus que la foudre en ma maison. C'étaient quatre arcs-en-ciel vivants, depuis la nuque jusqu'aux talons ! Ont bu ton broc — et l'arc-en-ciel a bu l'orage. »

LE FOL-A-LIER

Front vers la terre ou penché vers son cœur, le pas traînant sa lourde volonté, le pas traînant son doute ou son erreur, vers l'horizon qui gronde, il va, le Fol-à-lier.

Le pas pesant sous le poing de l'orage, le pas traînant son doute surmonté, vers un printemps éternel dont son âme lui a parlé toujours, il va, le Fol-à-lier.

— « La terre est ronde, sais-tu, le Fol-à-lier. Crains autour d'elle la ronde des nuages. — L'orage est mort ! c'est bien, vive l'orage ! — Reste chez nous, abrège ton chemin, si dans ton cœur l'espoir a fait naufrage, si les orages se tiennent par la main. »

Il marche encore, il va, le Fol-à-lier, dressant la tête, humant un autre orage, — et ses grands yeux ouverts cachent un secret grave dont son sourire étrange, et si doux, a la clef.

LA DESTINÉE

A Edouard Ducoté.

Sait-on pour qui les nues se sont amoncelées et si leur deuil ne porte pas ta destinée? Sait-on pour qui la foudre est préparée, si tu n'as pas de mots secrets pour l'appeler? Ne cherche pas d'où vient l'orage, ni qui l'a conduit vers toi. Et s'il passe et meurt ne te réjouis pas lorsque le soleil a fondu sa rage, lorsqu'un astre veille encore sur tes pas. Et s'il passe et meurt au ciel ou loin de toi, ne te réjouis pas! Il est d'autres deuils et d'autres orages, aveugle en toi-même, où te mène ton âme, il est d'autres morts qui veillent sur toi, aveugle au soleil, où te mènent est pas.

BERCEUSE POUR LES AGONISANTS

Il ne faut pas croire à la mort. Voici le soleil radieux vers la terre et sur vos yeux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel est clair comme votre âme, elle éclaire l'ombre oublieuse — et voici la mort radieuse.

Il ne faut pas croire à la mort. Voici les oiseaux hors des cages du bois sombre et silencieux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel chante comme votre âme, elle n'est plus silencieuse — et voici la mort radieuse.

Et voici la mort lumineuse et chantante et voici la vie. Voici la perle de votre âme qu'un ange éperle dans le calme, et voici les voix musicales et radieuses des archanges.

Ils chantent inentendus de ce monde qui méconnut son éclat envolé du ciel. Mais la mort est venue fidèle. Et le ciel chante dans le ciel vers cette étoile reconnue.

Mais voici la fin lumineuse. Le ciel est pur comme votre âme. — Il ne faut pas croire à la mort, voici calme votre visage, votre âme est jeune comme son calme... Le ciel est jeune comme votre âme...

Et voici la mort advenue, et voici la vie reconnue où tant d'âmes sont lumineuses, toujours et toutes radieuses. L'autre vie n'était qu'un orage. Mais voici pur votre visage — et voici la vie heureuse !

POUR FLÉTRIR MA PENSÉE

A Pierre Louys.

Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Pour flétrir ma pensée et rire à ce plaisir, ils ont mêlé mon Rêve au deuil de leurs sourires, leur frileuse ironie aux clartés de mon Dire.

Ma pensee fut surprise... Ils l'ont menée cueillir la fleur où reluisaient, rosée, mes souvenirs, — je l'ai jetée au vent, à l'éclat de leurs rires !

Mais quand j'ai retrouvé sa corolle séchée, le livre de bonté de mon cœur s'est cherché, pour s'ouvrir à la fleur au loin de leur péche.

LIVRE TROISIÈME

MES LÉGENDES

I

A SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

ORPHÉE CHARMANT LES ANIMAUX

A Alfred Vallette.

L'aube vint caresser un mont qui s'argenta.

Et ce fut, à l'entour, comme une mer sans houle dévoilant les splendeurs d'un trésor immergé, quand l'aube pénétrante hâla de sa pâleur le gazon des clairières dans la forêt dormante.

Sur le mont argenté, cette aube, Orphée chanta.

Et ce fut, à l'entour, sur la feuillée bruissante, la forêt éveillée, comme un concert de voix qui des sentes montaient rauques, et montaient claires des cimes et argentines des ruisseaux sous bois.

Vers la lyre d'Orphée la voix du lion monta.

Ce fut lui, lentement, qui vint avec l'aurore et parut ! Ce fut lui, grondant... Et le chanteur était debout, devant l'aurore et devant lui, et la lyre brillante aux doigts, bel et sans peur.

Et, rampant sur les pierres, le lion écoutait...

Les deux voies confondues de la lyre et de l'homme rythmaient l'heure montante en le ciel éclatant. — Le lion vint lécher les sandales de l'homme dont le chant qui montait semblait la voix du Temps.

Ils vinrent tous, et tous furent charmés.

Le tigre s'étirait, long comme une herbe longue, et savourait les sons comme une herbe le vent. L'orang-outang, pensif, le front sur sa massue, laissait couler des morves et des baves d'argent.

Ils vinrent en grand nombre, et tous furent charmés.

L'ours dansait, comme un roc s'éboule, rythmant la pente à petits bonds. Sur un rocher, rose d'aurore, — comme une lyre au poing d'un

homme, comme une lyre aux cordes noires un jeune zèbre se cabrait.

Ils vinrent en multitude, et tous furent charmés.

L'éléphant, tout oreilles, laissait de fraîches brises gonfler leurs larges voiles, il allait rêveusement, et si doux qu'un vaisseau sur un fleuve dormant... Le paon rouait, ou s'affinait, selon les sons.

Il en vint de superbes, il en vint de timides.

La gazelle, évanouie, semblait ne plus entendre : elle pleurait pourtant des larmes bien heureuses, en imaginant son rêve au gré de la musique, la belle et douce et tendre gazelle amoureuse.

Il en vint des forêts, des proches, des lointaines. Il en vint des déserts, comme il en vint des plaines.

L'aurochs et le bélier, le buffle et la licorne usaient, comme enivrés, leurs cornes à leurs cornes. Un ouistiti doré, qui suçait une orange, imprimait à ses hanches un doux balancement.

Il en vint de l'Orient, il en vint de l'Occident. Il en vint de partout! — même il en vint du ciel...

Guirlandes de colombes, pâmées au cou des aigles, sur horizon d'abeilles incrusté de frelons; tout l'alphabet des hirondelles, et « le rêve aux grands yeux » du hibou poursuivant un colibri artificiel.

Et l'humus et le sable avaient leurs ambassades!

Le crabe et l'araignée, d'un petit air sagace, à petits yeux vivaces, comparaient leurs vertus. Deux boas accouplés se faisaient dans l'espace, d'un rayon du soleil, un géant caducée.

Il en vint de trapus, il en vint d'élancés.

Oh! la girafe, quel air de grâce, et quel grand air! Elle écoutait des yeux, tout là-haut sous ses cils, et le pingouin jurait, une patte levée, qu'il n'avait, de sa vie, vu de si haute grâce.

Une pluie rose de catherinettes moirait le vent.

La limace était belle en sa rouge fraîcheur et

le lézard frileux scintillait en tremblant, la grenouille auprès d'eux réfléchissait le jour, et de ces trois lumières un roc se diamantait.

Il en vint dans l'air bleu, il en sortit des pierres.

Des mouches occupaient une colonne d'air, une guêpe y faisait retentir sa trompette, et c'était, tout autour, un brouhaha léger, comme d'un minuscule jugement dernier.

Il en vint de partout, — il en vint de la mer.

La baleine est venue, la baleine elle-même ! elle vint par la mer méditerranéenne (un fleuve la charrie : c'est un banc de harengs que traîne, vers Orphée, l'armée des caïmans) — entendez son cœur battre à l'unisson des sons...

Il en ressuscita du fond de la Légende !

De l'œuf d'or du soleil, les ailes noires du Roc se tendirent lentement sur les profondeurs bleues ; on vit, dans une poussière d'onde verte et de feu, se hausser du Tartare l'ombre de Léviathan.

Il en vint des enfers, il en vint des étoiles,

Il en vint de partout, d'inconnus, même aux dieux.

Mais Orphée s'étant tu soudain, le lion gronda... On avait aperçu, dans l'ombre bleue d'un val, un pâtre, son troupeau, son cheval et son chien qui, malgré le Chant pur qui parlait à l'instinct, semblaient n'en avoir pas ouï les sons divins.

Orphée jeta sa lyre ! — et la lyre pleurait...

Mais, à cet instant même, on vit la flore entière, plus lente à s'émouvoir aux accents du chanteur, s'ébranler de la plaine et gravir les sommets, et couvrir — sous le ciel — leurs neiges éternelles.

Et les arbres glacés se pavoisaient de fleurs.

Orphée chanta sans lyre les beautés de la flore. Et les fleurs enchantées, captives de son chant, se détachaient des branches en papillons vibrants, pour se cristalliser, étoiles, sur son front.

Orphée reprit sa lyre ! et les rochers pleurèrent, aux accents de sa voix, des fontaines de joie.

Divin prodige enfin, lorsqu'on vit l'horizon qui flottait en cadence, déplaçant une brume, et décou-

vrant ses monts, tantôt selon les sons, et selon les silences tantôt les recouvrant.

Orphée chanta le jour, il chanta le soleil ! Et le ciel écoutait arrêtant ses nuages. Et la foudre charmée pendit sous un orage.

Mais la nuit, sur Orphée, s'étant violemment faite, arbres, bêtes et nues sur les rocs et dans l'air, oscillant et roulant, éprouvaient dans leur fuite que la Terre enivrée tournait, tournait plus vite !

ENDYMION

A Charles-Henry Hirsch.

Diane s'est voilée des pans bleus de la nue. Elle ne laisse entre eux palpiter qu'un sein nu. Mais on voit, dans la transparence de ses voiles, scintiller et tourner le beau corps de Diane.

Endymion sent la nue descendre vers ses lèvres et miroiter sur lui des formes qu'il adore. Le trouble et le bonheur propagent dans son rêve un son pareil à ceux des grandes pièces d'or.

— « Viens bercer avec moi les rêves de la nuit, Endymion. Lève-toi de ton rêve éternel. »

— « Viens partager mon lit de mousse et mon sommeil, ô Diane éternelle ! et ma suprême nuit. »

— « Entends et vois la nuit rêver tout haut d'étoiles, Endymion. Lève-toi d'un sommeil infini. »

— « J'entends, je vois, je songe et, dormeur éveillé, je jouis avec toi du songe de toi-même... »

— « Ferme les yeux dans ton rêve, Endymion! et berce-moi, sans voiles, en ton rêve suprême. »

... Endymion voit la nuit s'exiler de son rêve et perd, entre ses doigts, des formes qu'il adore : son long cri désolé ressemble, entre ses lèvres, à la plainte jalouse des mers aux nuées d'or.

Diane s'est parée de brouillard et de jour. L'aurore laisse à peine affleurer son sein pâle. Qui verrait, se mêlant aux voiles de l'aurore, flotter dans un adieu les voiles de Diane?

BACCHUS INDIEN

A Albert Mockel.

Accompagné du vieux Silène, dans la plus tendre nuit des bois et le parfum des fleurs qui naissent, de l'herbe fraîche, autour de toi, accompagné du troupeau grave et barbu de tes centaures, et du groupe odorant des nymphes demi-nues, qui t'ont nourri,

accompagné du vieux Silène ivrogne sur son âne gris, le mufle si brûlant de fièvre qu'il illumine, autour de lui, son cortège noir de pans, de satyres, harmonique et vif au son des cymbales, dont les plateaux clairs, vifs aux mains des faunes, peuplent l'ombre et l'air de lueurs sonores,

accompagné du vieux Silène et des plus amoureux sanglots des dryades et des naïades vers ton passage et ta beauté, environné des mots plaintifs, sous les bouleaux et sous les chênes, des hamadryades captives, éprises de ta liberté, ton char cinglé des bonds lascifs de ces mille autres déités, demi-bestiaux et déités, sur le passage de ta beauté,

accompagné du vieux Silène, énorme et nu sur l'âne gris, le ventre rayonnant d'ivresse comme un globe d'or dans la nuit, — et cerné par le cri que poussent les Ménades, quand la fièvre mûrit les grappes à leurs poings et fait, en mille éclairs dans leur course sauvage, jaillir le vin des pulpes et le lait de leurs seins,

entouré de la bacchanale, accompagné du vieux Silène, Bacchus, Bacchus aux cheveux d'or, tu te laisses traîner toi-même... sous les grandes herbes d'émeraude, par de doux longs tigres jaunes, doucement tu te laisses traîner, dans ta fête perpétuelle, les yeux mi-fermés, la bouche souriante, sur ton beau char amarante...

mais tu vas sans cesse ! tu ne t'arrêtes pas, tu

descends, tu vas, tu vas vers les sables, tu descends des bois, tu descends des nuits, tu descends des jours, tu descends les sables, sur le dos d'un tigre tu passes le Tigre, tu passes dans l'Inde et l'on t'y fait roi, tu passes, tu passes, tout autour du monde enseignant au monde les grâces du Vin, et chacun t'écoute et chacun te croit et chacun devient une partie de toi, accompagné du vieux Silène, ivrogne sur son âne gris, qui ploie jusqu'à frôler la terre, et presque à l'écraser sous lui !

GLAUCUS

OU LE PÊCHEUR ANTIQUE

A Ferdinand Herold.

Il n'est pas de pêcheur, à pêcher l'inconnu, qui d'un coup de filet n'espère une fortune. Vois : les mains vers la mer, Glaucus attend sa chance, il t'invoque, il t'implore, ô généreux Neptune.

Comme s'il pétrissait de l'argile très blanche, Glaucus attire à lui son filet écumeux. O fortune ! les mailles se hérissent et s'embranchent de poissons frémissants et de coraux nerveux.

Il secoue son filet, d'où la brillante écume se répand sur les algues et se mue en flots verts ou s'envole en rosée frôleuse sur la mer, — puis il traîne au soleil tous les dons de Neptune.

Que tu vas être riche en ouvrant ton filet, Glaucus ! et qu'il est lourd... qu'il est lourd... Sur le sable doré laisse crouler ta pêche, en montagnes d'argent fleuries de coraux rouges, de coraux blancs.

Glaucus !... le filet craque à son dos courbé. Cent bras, mille ventouses l'étreignent et l'entraînent. Et Neptune haussant ses lèvres sur la mer : « Sois donc riche, ô Glaucus, les flots sont argentés ! »

Mais lui, loin de souffrir dans l'onde aucune peine, flotte en un lit mousseux bercé par les sirènes, dont le chant, pour la joie de ce jour qui finit, s'élève, ondule et glisse et meurt en harmonie.

Tout se tait, les sirènes et la voix de la mer et celle des tritons sous le grand ciel nocturne, quand le Verbe infini, la voix de Jupiter fait pâlir sous les flots la face de Neptune :

« Les nymphes t'ont sauvé, que ta fortune soit, pêcheur, deviens leur dieu. Que leur chant, pour ta joie, jeune dieu qui commences en l'homme qui finit, attire, en ton filet, les astres de la nuit ! »

HERCULE ET OMPHALE

Omphale, Omphale, toute en pierreries, de ton front, de ta gorge, de tes bras qui scintillent, de ton corps miroitant qui tourne sous tes voiles, comme un mouvement d'étoiles tourne autour de la nuit,

Omphale, Omphale, tout rubis de tes lèvres, tout corail de tes joues, de tes genoux qui tremblent ; de ton front rougissant sous le faix de tes voiles, toute en marbre incendié de couchant sur un temple,

Omphale, Omphale, de tes seins tout albâtre, tout saphir de tes yeux, de tes mains tout opale,

tout caillou de ton cœur, tout or de tes cheveux,

Hercule t'aime, Omphale et de toute sa chair !... laisse toucher en toi ce qui n'est pas de pierre.

—

Hercule t'aime, Omphale, et se veut ton esclave. Ferme les yeux, *ne vois* en lui que ton esclave, le doux enfant qui frôle au bain la trace chaude où vit ton sexe rose, Omphale, où ta vie sonne.

Laisse tomber tes voiles, — et voici ton esclave !

Hercule, Hercule, tout en chair, tout en vie, et comme Atlas debout sous le poids de l'aurore, tout en saillantes lueurs, tout en muscles sonores.

Hercule, Hercule, tout nerfs et tout toison, comme une forêt haute, en ses gestes fougueux fait sourdre dans l'orage sa flore jusqu'aux cieux.

Hercule t'aime, Omphale, et de toute sa chair !... laisse-lui prendre en toi ce qui n'est pas de pierre.

—

— « Mon cœur est un galet, mon sexe est une agate. Entre tes doigts serrés file mes cheveux d'or ! Hercule, entre tes doigts, mes cheveux de lumière... C'est de la triste Omphale ce qui n'est pas de pierre. »

Ecroule-toi, grand temple et de chair et de vie, Hercule terrassé, ô laisse-toi gésir, laisse battre le sol ton grand cœur tout en chair, et gémir sous leurs ruines ton amour et ta vie !

Et toi, laisse-toi rire de toutes les pierreries de tes dents, de ta gorge, Omphale toute en pierre, et laissant rire au vent tes cheveux de lumière, laisse-toi rire encor de toutes tes pierreries !

TERME

A Maurice des Ombiaux.

Les blanches nuits d'hiver Terme compte les astres, et le froid ni la bise ne sauraient le troubler. La lune et l'ombre mêlent aux plis durs de sa face un sourire qu'il voue à la nue étoilée.

L'âpre hiver l'a vêtu d'un clair manteau de glace où tout le ciel miré luit doucement et glisse, et la Chevelure d'or trouble de Bérénice passe après Orion sur sont front argenté.

Pensif, au bord du camp, Terme compte les astres.

2

Dès l'aurore en corbeille au fond du ciel d'été, Terme compte les fleurs houlant jusqu'au soleil

et ne cesse, immobile et grave, de compter que lorsque tout l'été flambe dans la corbeille.

Vos dialogues d'amour ne sauraient le troubler, vos murmures d'églogue, pâtres, ni vos danses... Mais si vous lui tressez de pesantes guirlandes, un clair masque de fleurs, de feuilles et de rosée,

Terme sourit aux fleurs et s'endort sous leur nombre.

II

A CHARLES-HENRY HIRSCH

LOUIS XI, CURIEUX HOMME

(Esquisse pour un Louis XI, homme considérable) (1).

Si ce petit Louis XI obtient grâce dans le monde et bon succès d'argent (non pourtant qu'il m'en chaille !) Notre Seigneur le rende au dit roi en acquêt dans son beau firmament (non certain que j'y aille !) — Que son bras, de lueurs de toutes les couleurs, vienne éclairer mon cœur (et mon petit labeur) et me donne l'ardeur et la grâce à la fois d'achever pour ma gloire (et celle dudit roi) mon très considérable ouvrage en cent Ballades : un monument durable (et de bronze et de marbre) : Rex Francorum Ludovicus Undecimus, à paraître au Mercure de France dans quelques mois.

(1) Sauf le préambule en italique, les ballades de ce *Louis XI, curieux homme*, se retrouvent dans le premier et le deuxième chapitre du Roman de Louis XI (IIIe série des « Ballades Françaises »).

A Pierre Louys.

Louis XI, gagne-petit, je t'aime, curieux homme. Cher marchand de marrons, que tu sus bien tirer les marrons de Bourgogne ! Tu faisais le gentil, tu bordais ton chaperon de médailles de cuivre et d'images de plomb, — on te croyait bien occupé à patenôtres, — soudain tu te baissais, étendant tes longs bras, et tout doucettement, sans froisser tes mitaines, tu chipais un marron, puis un, puis un, puis un, sous les mitaines du cousin.

Mais si, par aventure, ses gros poings s'abattaient sur ton dos, ton dos maigre, tu pouffais de rire, et lui rendais son bien que tu lui avais pris. N'y avait plus que les coques, les marrons étaient vides. Ta gentille industrie te valut de grands biens !

Ainsi moi, bon trouvère, quoique penseur nabot, je grappille ciel et terre, provinces de mon cerveau, sous les mains du Seigneur, toute lumière. Je dérobe à ses doigts les roses de l'aurore, les bagues de l'orage et le lys des nuits

claires ; et j'ai de petites images fort idéales sous mon chapeau.

Chiper menu mais sûr, doux Louis XI, ô rare homme ! Que Dieu bon politique, ô rare entre les Louis, t'ait en sa bénie garde et que — comme jadis, ton lévrier chéri allongé sous tes grègues, tu jugeais de douceur, ayant bonne chaleur — tu sois, sur ses poulaines d'or au paradis, saint petit roi couchant, son plus chaud conseilleur.

Et, pour t'avoir loué contre mes professeurs, avoir suivi ta loi si toute de candeur, quand ce sera mon jour, que ce sera mon tour, tire sa robe à Dieu : qu'il me place d'amour.

Quand Jean Le Damoisel et Pierre Crolavoine, suivis à pas fourrés de tout le parlement, à la lumière de deux cents torches, eurent enrichi d'un nouveau corps royal la basilique de Saint-Denis, au bord de Charles VI fut placé Charles VII, et tout fut consommé de la cérémonie.

Puis, quand ce fut notoire et bien un point d'histoire, honnêtement crié par toutes les pro-

vinces, qu'au Royaume de France il était mort un prince, qu'il fut bien avéré qu'on l'avait enterré, tranquillement agile l'aimable dauphin Louis se glissa de l'exil, rêvant d'allier la gloire avec l'économie.

Argentant le pays de toute sa chevalerie, en superbe héritier de Bourgogne et des Flandres, Charles de Charolais, dit la Terreur du monde, précédait fougueusement son cousin vers Paris.

Plus délicatement, à petits pas dolents, juste le bercement pour sa réflexion, et faisant le grand tour dans un dessein charmant, Louis s'en vint de Bourgogne entre vingt Bourguignons, noir et brun de son vêt, jaune et noire sa jument, qu'il eut l'idée gracieuse, en apercevant Reims, d'alléger de son poids, juste le temps qu'il faut pour vous sacrer un prince, donnant lieu de ce fait à de coquettes fêtes, payées fort noblement par le vieux père de Charles, son oncle de Bourgogne qui le suivait ducal, — blanche barbe et violente au vent sous son pennon, — avec mille Bourguignons.

Ce fut trois jours d'été qu'on se jeta des fleurs

et que Bacchus rémois répandit ses douceurs. On en parla longtemps sous l'ogive et le chaume et longtemps la Champagne, chauve du poil des lièvres, la forêt des Ardennes, vierge de sangliers, ne donnèrent plus à vivre à aucun braconnier.

Cependant le roi Louis, non plus Louis comme devant, roi sans royaume, roi cependant, sans d'un poids plus royal échiner sa jument, reprit le bercement de ce petit pas lent, si justement idoine à sa réflexion.

— Roi sans royaume, roi cependant... La triste aventure! songeait-il gravement.

— Sembler en son pays un petit roi d'exil... La pénible aventure ! gravement songeait-il.

— Mon oncle par derrière, mon cousin par devant... L'ambulante prison...

— J'ai bien un peu l'air bête, Pâques-Dieu, dans ce pays, si mes benoits parents y ont l'air en conquête. Réfléchis, dauphin Louis... non, Louis XI ! Je m'y trompe. A qui ces blés-ci ? A qui ces melons-là ? — A leurs possesseurs. — Je les prends ! — C'est au roi. — Où poussent les blés,

cher oncle ? Beau neveu, dans la terre. — Et les melons, dans le ciel ? — Nenni, semblablement. — Roi sans royaume ! Qui le disait donc? Moi? Pas plus bête, messire, que feu père Charles VII (Dieu l'ait en bénie garde, le digne homme ! et pardonne à son fils qui le fit enrager, mais non plus qu'il ne fit lui-même à Charles VI) qui vous disait : Beau frère, que suis-je ? Vous êtes roi ! — mais, ce disant, mentait, ou ne le pensait pas.

Et soudain plus léger, lâchant la bride, en un pas allongé qui fit bien maugréer plus d'un gentil esprit, s'attardant au plaisir, en une marche lente, de se fraîchir la langue aux tranches bien jutantes de melons coupés vif sous un soleil ardent (1) : « Bah, consentons l'air bête et conquérons Paris, si l'oncle de Bourgogne veut bien payer la fête ! » puis flattant son palefroi — sa jument, dois-je dire — : « Le cousin peut briller aux tournois pour son roi. De cela peu me chaut... Mais bientôt à nous trois ! » songeait le dauphin Louis — non, je veux dire, le Roi.

(1) Qui courut la Champagne au plein cœur de l'été ne peut les condamner.

Un chemin creux au soleil. — Le roi tire la langue.
Derrière lui, son valet savoure un melon exquis.

— « Pâques-Dieu, qu'il fait chaud ! Philippe Pot, une tranche... Viens, mon gentil esprit, entretenir ton roi. Malgré ta basse extrace n'aie soucie des distances. Je t'aime, Philippe Pot, tu aimes causer bas. — Que dis-tu du vieux renard qui me suit ?

— Qu'il est vieux, et qu'un trop vieux renard n'en vaut pas un demi.

— Et du beau lion rouge qui me précède, que dis-tu ?

— De l'orgueil à revendre...

— C'est vendu !

— Et de la mauvaise foi.

— Cela, je lui en rachèterai sur sa mine, crois-moi. Paris n'aime guère les guerres, Philippe Pot. J'ai idée que mon cousin ne lui conviendrait pas.

— Paris ? Qui peut bien dire ce qu'il aimait hier, ce qu'il aime aujourd'hui...

— Bien dit ! J'aime pour lui ce qu'il aimera demain. Toi, je t'aime, Philippe Pot, c'est parce

que tu causes bien. Pâques-Dieu, qu'il fait chaud ! Une tranche, Philippe Pot... Ecoute et retiens. Viens près, c'est mystère... il s'agit du cousin. Sache que j'ai là ! — où regardes-tu ? — là ! ce qu'il faut pour changer Terrible en Téméraire !... » — et ce disant, il se frappa le front avec, il faut le dire, avec sa tranche de melon.

Et ce geste révélé, non sans gais commentaires, par ce bavard fieffé qu'était Philippe Pot, qui n'en avait pas l'air, — plus que me fit folie pour le bon Charles VI, que ne fit Jeanne d'Arc pour le suivant monarque, et si nous voulons bien piquer tête en l'Histoire, autant que firent plus tard, avec ou sans victoires, la blancheur d'un panache pour un roi de Navarre, l'éclat d'un cheval noir pour un stratège blond, — ce geste magnifique sut rendre populaire, fit plus que politique pour rendre populaire, et même, il faut le dire, parmi les Bourguignons, ce roi Louis, comme tant d'autres, — onzième de renom !

Rouge et or dans la nuit fut aperçu Paris.

— Voyez plus près, cher oncle. Si votre enfant terrible ne fait signe, c'est bon signe.

Or, ce rouge et cet or, c'étaient les fleurs, de fête, les drapeaux et les flammes, aux lueurs des feux de joie, c'étaient les torches d'or, les drapeaux et les fleurs que Paris, la bonne ville, agitait vers son roi !

— Goûtez-vous pas, mon oncle, une telle nuit d'été ?

Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus et c'étaient, les étoiles, comme un essaim d'abeilles, ailes bleues adorantes autour d'un lys doré.

— Ah ! les gentils présages des soirs d'été, cher oncle ! D'une hauteur de lune, cela sent son espoir...

— Hé là, beau neveu, que dites-vous d'esperer ? Êtes-vous dépité ? N'êtes-vous pas heureux ?

Très doux, le roi de France se mit à siffloter, — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté.

Le lendemain matin, au palais des Tournelles.
— Louis XI est dans son lit.

— « Voici, comme il convient, mon pays bien charmé... Tout le monde est content, même le Parlement. Grand merci, chers parents, pour tout l'argent prêté. Si vous le revoyez, ce sera dans un songe. Mais je vous en saurai mieux gré dans l'autre monde, car voici qu'en mon cœur, ce cœur plein de candeur (tant il est vrai, mon Dieu, que je me connais mieux que ne me connaîtront jamais les chroniqueurs), sourd le violent désir de ne jamais mourir (Pâques-Dieu, Dieu le veut ! s'il veut qu'un petit neveu, Philippe comme mon oncle, ou Louis comme son neveu, ou même Louis-Philippe, signe ce bel arrêt : Par la grâce de Dieu, Roi de tous les Français !), pour le vrai bien public, de ne jamais mourir avant de me ravir l'ouïe de ces mots divins : Bourgogne, notre bien.

« Mais prudence ! place aux fêtes. — Tout ceci sera long. Mais nous y arriverons, mais nous y arriverons. »

Et sur les tours en fête, l'argenterie des clochettes, parmi leurs ritournelles, comptaient Louis VI, Louis VII, Louis VIII, saint Louis, Louis X, tandis qu'y répondant, du beffroi des Tournelles, de l'ombre des couvents, le bronze des bourdons sonnait Louis XI, Louis XI, onze, onze, onze...

COUPS SOURDS DU HEURTOIR

A Francis Jammes.

La Fille
Qui est là ?
Une voix, *au dehors.*
Moi
La Fille
Qui, vous ?
La voix
Moi !
(*Les Flaireurs*, Ch. van Lerberghe.)

I

Nuit. Du ciel au ciel, la neige sur la plaine.
Une chaumine, un rais d'or sous l'huis.

Coups du heurtoir.

— Je suis là.
— Je suis là, petit père !
— Hé?
— Je suis là.
— Qui a dit petit père?

— Moi ! Ton œil à la serrure, petit père.

— Du diable... Hé ! je ne vous reconnais pas.

— Mais si, mais si, c'est la Noël, vous savez bien, on m'a envoyé.

— Oh, oh, vous dites ça. Je ne vous reconnais pas.

— Mais si. On m'a envoyé... du bourg, vous savez bien. Vous voulez rire, petit père. Allons, ouvrez, j'ai froid.

Coups du heurtoir.

— Je n'ai pas à ouvrir, je n'attends personne.

— Allez, vous savez bien mon nom, petit père, et moi je sais bien que vous m'attendez.

— Ton nom !

— Je... J'ai froid.

— Il faut ouvrir, Marc.

— Couchez-vous, femme.

— Hein? ton nom !

— J'ai froid.

— Ouvrez, petit père.

— A la couche, enfants. — Jean qui?

— Je n'ai pas dit Jean. J'ai froid.

— Ah çà !

— Ouvrez, vous verrez...

— Ma foi non, mon bonhomme, je crains les loups.

— Ouvrez, ils ne sont pas encore là, et je sais mieux que vous ce qu'il faut leur faire.

— Eh non, je crains le froid.

— Ah, ah, vous aimez rire. Le froid! Vous vous moquerez de moi, après, à cause de mes cheveux rouges tout brouillés de neige. Et puis, et puis c'est la Noël, ouvrez donc! j'ai de beaux livres.

— Marchand, glisses-en un sous la porte.

— Elle est trop grosse pour glisser sous la porte.

— Qui?

— Ma tête, petit père.

— Quel fou, ah quel fou! je ne veux pas rire à cause du froid. Va-t-en.

— Ouvrez!

— Va-t-en, ou je te jette une braise dans les yeux.

— Alors, ouvrez.

— Non! non! non!

— Eh bien, moi, petit père, je vais vous dire quelque chose, comme ça, en riant.

— Hein?

— Oui... une chose qu'on ne dit pas toujours.

— Hé?

— J'aurais voulu mourir demain seulement.

— Quel fou! pourquoi?

— Rien, rien, c'est mon idée. Mais j'avais un beau livre à vous lire...

— Non!

— ... Avant.

— Non! va-t-en, va-t-en!

Des pas semblent descendre. — Ils meurent... On entendrait tomber la neige sur la neige. L'or s'éteint sous l'huis.

Coups sourds du heurtoir.

— Je suis là.

— Je suis là, petit père...

— Je suis là.

— Je suis...

Coups sourds du heurtoir.

— ... Là, du côté du froid, oui, là, devant ta porte. Allons, père Marc, allons, ton œil à la

serrure. Tu vois bien... bien!.. un petit bonhomme de neige.

— Hé?

— C'est des simples, des simples qui m'ont fait ainsi, avec de la neige.

— Petit bonhomme de neige... ?

— Oui, j'ai l'air d'un joli petit mort, n'est-ce pas ? Mais je vais grandir.

— Grandir ?

— Je suis déjà bien plus grand... ha, ha, quand tes enfants...

— Quoi, mes enfants ?

— Hi, hi, tu n'as rien vu ! mais oui, tes enfants... alors, j'étais grand comme un pouce. Mais la neige, la neige... je suis grand maintenant comme ton plus petit enfant.

— Allons, tu n'as pas l'air de vivre ! pourquoi pousses-tu la porte ? comment parles-tu ?

— Je vis plus que toi, je suis très jeune.

— Bah ! Pourquoi es-tu là, vilain petit bonhomme ?

— Ah, voilà, je ne veux pas grandir. Je veux que tu me trouves joli et que tu me gardes.

— Joli, non, joli.

— Tu ne veux donc pas comprendre que ce sont des simples qui m'ont fait !

— Mes enfants ?

— Et puis d'autres, et puis d'autres. Là, de vrais petits anges. —Mets-moi dans ta cave pour que je ne meure pas... Regarde, toujours la neige, de la neige sur ma neige... Je grandis trop, vois-tu, je souffre. Mets-moi dans ta cave, petit père.

— Non, j'ai refusé à un pauvre tout à l'heure.

— Eh bien, un pauvre...

— Oh, un pauvre, il avait des livres, des livres de Noël.

— Je suis joli.

— Il savait la manière de chasser les loups. Toi, que sais-tu ?

— Rien. Mais je suis si joli. Ah ! père Marc, je souffre de tant grandir. Ouvre ! Ah, toujours la neige, de la neige sur ma neige, et cela tient. Ouvre ! tu m'aimeras... regarde vite ! je suis déjà presque aussi grand que toi. Je souffre bien, va, petit père. Ouvre ! si je grandis encore tu ne pourras plus m'aimer, tu ne verras plus que mes jambes. Allons, petit père Marc, ouvre-moi, je suis encore très joli, mets-moi dans ta cave.

— Non ! non ! tu salirais tout chez nous.

— Dans ta cave.

— Non ! la cave n'est pas faite pour l'eau.

— Je ne suis plus de l'eau, je souffre, père Marc.

— Ni pour la neige.

— Je ne suis presque plus de la neige, je souffre, père Marc.

— Ni pour la glace.

— Je suis quelque chose qui grandit. Je souffre, je souffre, père Marc ! Ouvre ! je ne pourrais plus passer sous ta porte.

— Non !

— Ah, je me sens si faible, petit père. Plus je deviens grand et plus je suis faible... Ouvre-moi !

— Puisses-tu devenir assez faible pour te casser sous la neige comme une branche...

— Oui, petit père, mais je serai forcé de m'appuyer sur quelque chose, sur quelque chose... sur ta maison...

— Bon ! Elle est assez solide pour soutenir un petit bonhomme de neige comme toi. Bonsoir.

— Reste, petit père. Ton œil à la serrure, petit père.

— Bonsoir.

— Regarde, je suis très grand !

— Hé, je ne t'aperçois même pas sur ce mur de glace, tellement tu es menu.

— Ce n'est pas un mur de glace que tu vois là, petit père Marc, c'est ma cuisse, ma cuisse. Et, n'est-ce pas, toujours la neige, petit père, de la neige sur ma neige : je suis trop faible, je suis trop grand, il faut enfin que je m'appuie sur ta maison.

— Va, va, bonsoir... Holà ! qui fait trembler mon toit ?

— Mais c'est mon petit doigt, petit père, mon petit doigt que j'ai posé sur la cheminée.

— Holà ! qui fait trembler mes murs ?

— C'est mon genou, petit père, je suis si faible, je m'appuie.

— Holà, holà ! qui fait craquer le chaume ?

— C'est mon genou, je m'appuie, oh je suis si faible !

— Ton genou ? Tout à l'heure...

— Oui, j'ai grandi. Je grandis toujours.

— Ma chaumine ! Holà, hé ! mais tu écrases tout mon bien.

— Je m'appuie. Écoute, ah, c'est fini, je suis trop faible.

— Arrête ! attends, arrête ! je vais ouvrir.

— Oh, petit père... Un géant dans le gosier d'une perdrix. Trop tard, trop tard ! Ah !

— Ma femme ! mes fils ! laisse-nous, laisse-moi sortir.

— Mon pied est trop lourd, petit père. C'est bien trop tard, bien trop tard. Mon pied est là, devant ta porte, comme un mur. Mon pied est plus haut que ta porte et plus large que ta chaumine. Pourquoi creuses-tu mon pied à travers la serrure ? Mon pied est maintenant plus grand que la montagne. Ah ! petit père, moi je grandis, je grandis toujours. Je suis si beau... je vais mourir. Ah ! je suis si beau que tu ne pourrais plus me comprendre.

— Ha, ha ! tout s'écrase sur eux, sur moi...

— Oui, c'est mon cœur, petit père, mon cœur énorme qui vient mourir sur ton toit. Ah ! je suis grand et faible comme le monde. Je suis plus haut que la nuit, et maintenant le soleil me touche tout entier. Oui ! c'est de mon cœur que roulent ces torrents... Mon cœur se fond ! Oh ta maison emportée, ta pauvre maison emportée... je vais mourir... adieu... petit père...

— Emportée ! Le torrent ! mon bien ! Femme, enfants, vite, au toit ! Où allons-nous ?

— Ailleurs... ailleurs...

— Mes pièces d'argent ! — Et Yolin, mon enfant, mon tout petit enfant ! Ha ! là-bas, en

plein torrent, sur cette poutre couverte de neige. Yolin ! Regarde-moi. Le torrent... entraîne tout, moi, tout... mon argent. Le gouffre ! Petit Yolin ! Il ne voit pas. Femme, crie ! Le gouffre, nous descendons ! non... nous passons, nous passons. Yolin ! sur la poutre, là-bas, vers le gouffre ! Yolin, me vois-tu ? C'est moi, moi, ton petit père Marc... Yolin, que fais-tu ? Regarde-nous, regarde-moi ! Mon Dieu ! il joue encore ? il joue avec de la neige... Ho ! il a fait un petit bonhomme...

— « Papa, un beau petit bonhomme de neige. »

— Dans le gouffre ! — deux petits enfants...

III

Le matin. Soleil blanc sur la plaine et dans la chaumine.

— Eh bien, Marc ?

— Femme, ce rêve... Le Seigneur me pardonne, je crois que quelqu'un de si bon a voulu nous aimer hier... Femme !

— Marc !

— Oh !... je n'ai pas voulu.

Coups du heurtoir.

— Qui frappe encore ?

— Ce sont les enfants, dehors, avec la neige.

— Déjà, les enfants ?

— C'est la Noël. Tiens, écoute-les.

— « Papa ! Viens voir notre joli petit bonhomme de neige, comme il a grandi ! Il est grand comme toi. »

— Femme, il nous était enfin envoyé quelqu'un, et j'ai cru... et je riais ! Maintenant, c'est fini, mes fils seront moi.

— « ... Et le petit Jésus lui a fait de beaux yeux tout bleus ! »

LA NAISSANCE DE COXCOMB

(RACONTÉE PAR LUI-MÊME) (1)

I

Dans la peur du Destin qui lui confia ce monde et le malin désir de ne point dépasser le nombre, pour la terre, des âmes à créer, ce nombre qui parmi les dieux le représente, dans l'horreur de violer un arrêt du Destin et, convaincu d'orgueil de se voir abîmer de lui-même au néant pour s'être dépassé, notre Dieu — un des plus chétifs entre tous ceux des sphères — celui de notre terre,

(1) Cette suite de ballades se retrouve en partie, avec de nombreuses variantes, dans les chapitres II et VII de COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS (VIIIe série des « Ballades Françaises »).

se sentant un peu vieux, de mémoire un peu lente, résolut, un beau soir, de dénombrer son monde et, pressentant l'approche du Recensement dernier, en fit une répétition dans sa Vallée.

Par ce minuit splendide tous les vivants dormaient, laissant leurs âmes en foule s'échapper de leurs songes et se mêler, obscures, au fleuve de la Mort, qui s'épanchait du ciel à flots multicolores et venait se pâmer sur terre et dérouler tout un arc-en-ciel d'âmes autour de la Vallée. Et c'était beau à voir! et nul ne regardait : — les archanges volaient sonnant de la trompette, plus vifs que des éclairs avec leur foudre d'or, et les anges, en guirlandes, soutenant les trompettes, miraient leurs yeux d'eau pure dans les pavillons d'or; les angelots faisaient refléter leurs menottes aux astres qui venaient reluire à ces clartés, et sur les dalles bleues où leurs petits pieds trottent, jouaient à la marelle avec la voie lactée; Dieu, sur une forêt, scintillait à son aise et, penché vers les feux suaves de ses mains, restait devant les âmes, sans un « ne vous déplaise », tout au charme éternel émanant de ses mains; sur un mont, Lucifer

se drapait dans son ombre et tentait de porter ce velours à ses yeux, en vain! son regard de rubis consumait l'ombre et, s'avivant aux lueurs, ses yeux s'entr'aveuglaient; comme je l'ai dit plus haut, tous les vivants dormaient, sans souci de leurs âmes, qui sait même ils ronflaient.... sauf moi, pourtant, Coxcomb, étant né ce soir-là d'un souffle qui passait.

II

Et le fleuve des âmes coula dans la Vallée, puis descendant par l'est à grands flots sur le monde, en larme monstrueuse roula autour du monde, et par l'ouest à grands flots rentra dans la Vallée. Et ce fut par trois fois le même tour suprême... Grâce à cette manœuvre habilement conduite — il est vrai, surveillée par la Mort elle-même, qui sur la lune avait dirigé ce mouvement, aux gages d'Astarté, voilà bien sept mille ans — les âmes par trois fois ayant été notées, il n'en put échapper une seule en sa fuite aux comptables archanges de Sa Divinité, et quand deux heures sonnèrent à Jérusalem, toutes (sans blasphème) étaient cataloguées.

Avant de renvoyer chacune dans ses foyers, avec un bon sourire Dieu fit tasser les âmes et leur fleuve, en un lac, au fond de la Vallée, et grimpant sur un tertre il dit à l'assemblée : « Tout pesé, tout compté, j'aurai bientôt mon Nombre et bientôt mon Repos. Voici, *pour me conclure*, chères parties de moi-même, voici que je n'ai plus qu'une âme à composer. Et quand vous serez « feues », les vivantes d'ici, et qu'elle aura passé, cette dernière aussi, il ne me restera plus enfin qu'à déposer (pour n'être plus qu'un astre occupé à briller, paillette sur la robe étoilée du Destin) au magasin des Forces, ma totalité. » — A cette confidence tout le lac resplendit.

Lors, après un long souffle sur sa main ouverte, dont la paume scintillait sous ses lèvres sacrées, Dieu dit : « Choisis toi-même, effleure ces clartés, compose-toi, des plus humbles ou des plus claires d'entre elles, ton âme suprême, souffle dernier... » — Ce souffle, ce fut moi, Coxcomb, ce fut moi-même ! Et, glissant de la main illustre vers les flots, mon souffle se fit à lui-même un diadème de sept âmes plus claires sur ces brillantes eaux. Dieu ne put s'empêcher de s'écrier :

« Quelle âme, oh ! quelle âme ce mortel vient de se composer ! Coxcomb, crête du monde, on t'appellera Coxcomb ! Va, tu seras sans âge... Cependant, n'oublie pas le Recensement dernier. » — Je laissai crier Dieu, pensant : « Nous verrons ça » et m'enfuis d'un bon pas, un corps bien rose et gras s'étant soudainement à mon âme attaché.

III

Et depuis ma naissance, je vais, de porte en porte, vendre des vérités pour arrondir ma panse. Sept petits grelots d'or tremblent à mon bonnet, sur lesquels j'ai gravé les effigies que j'aime. On y peut voir — voyez ! — mais avec de sérieuses besicles sur le nez (et par les nuits sans lune avec difficulté), les profils bien laurés et les fronts disparates de Messires Socrate, Hamlet et Triboulet, Galilée, Confucius, César et Mahomet. — Qui n'a pas sa vérité ?

IV

— Moi !

— Toi, petite fille ?... mais qui veux-tu entendre ?

— Triboulet.

— Le poète?

— Triboulet.

— Ecoute. C'est le rythme, ici, qu'il faut comprendre... « Hélas ! puis-je empêcher, quand le soleil se couche, petite, petite fille, qu'il se lève en ma tête; hélas! puis-je empêcher, quand la lune se meurt, petite, petite âme, qu'elle se lève en mon cœur! » Est-ce bien ?... Trois deniers. — Et toi, vieillard, quel grelot te faut-il?

— Socrate!

— Le fou? Ce n'est pas drôle : écoute. C'est un duo. Imagine que Socrate fredonne le premier : « Je suis ce Fol-à-lier qui veut tout conquérir! » — et que son clerc Platon lui réponde mécontent : « Donne, donne, le Fou, la clef de ton sourire » — que Socrate qui n'a rien entendu continue : « Si conquérir mon âme, c'est la mort à gagner! » — et que cent fois plus fou, son clerc, illuminé, s'écrie : « J'ai la clef d'or, la clef de ton sourire! » — tu as Socrate avec, en plus, Platon : coup double!... Vieillard, tu me dois six deniers. — Et vous, la belle rêveuse, dites, quelle vérité?

— Un peu du p'tit grelot qui est là, tout fêlé.

— Ah! Galilée. L'anachorète?... C'est un air

fort connu qu'on chante à voix de tête. Suivez-moi bien, vous reprendrez. « Il était une petite étoile, il était une petite étoile, qui n'avait ja, ja, jamais éclairé... »

— Assez, Coxcomb! C'est nous voler. Voudrais-tu nous faire prendre la lune pour un navire?

— Non, j'ai d'autres bateaux. Préférez-vous César, sa barque et sa fortune? Hamlet que la folie des autres importune? Mahomet qui découvre au Néant des lacunes?

— Oh, le fat! — Fais-nous chanter en chœur toutes tes vérités.

—Fort bien. Cela se chante en chinois, c'est moins pire, et c'est Confucius qui s'en charge; écoutez : « Koax, koax, kirikikix, koax, kirikikix, koax... »

— Assez! assez!

— Bonnes gens, six deniers! ou je tire ma flamberge...

V

Et depuis ma naissance, je vais, de porte en porte, vendre des vérités pour arrondir ma panse. Sept petits grelots d'or chantent sous mon bonnet... Pour qui Messires César, Socrate et Mahomet? et pour qui Confucius? et pour qui

Galilée? qui veut faire sa joie d'Hamlet et Triboulet?

Qui donc, messieurs, n'a pas sa vérité?

...Oh! s'ils savaient, ces fous, lorsqu'ils me croient en joie, comme c'est dur pour un fou d'être fou sept fois!

Mais ce Dieu qui m'a fait, moi dernier, le plus fou, qui m'a donné sept âmes, et qui m'a fait sans âge

et qui m'a fait *son Fou!*

FIN DES « BALLADES FRANÇAISES »

(PREMIÈRE SÉRIE)

1895-1896.

APPENDICE

I. LE CAHIER D'ÉBAUCHES (1892-1895)

II. BIBLIOGRAPHIE

LE CAHIER D'ÉBAUCHES

NOTE

---

*Ce n'est pas sans hésitation que je me suis décidé à réimprimer les ébauches de poèmes que le lecteur trouvera derrière cette Note et jusqu'à la fin du volume. Elles sont, ces ébauches, mes tout premiers essais poétiques. On me les dit curieuses pour avoir été « le point de départ » d'un grand nombre de mes écrits plus composés : elles forment en effet l'humus d'où quelques fleurs sont montées. C'est donc à ce titre, et comme une sorte d'*Appendice *au présent livre, que je les republie. Cependant, malgré la révision profonde que j'en ai faite, je ne les ai plus trouvées dignes des beaux noms littéraires qui souvent les précédaient. J'ai donc modestement privé d'un tel lustre maintes et maintes pages, dont aucune jamais ne fut un cadeau princier.*

P. F.

MES LÉGENDES

A GUSTAVE KAHN

LES FOUS ET LES CLOWNS

COXCOMB DANS LES BLÉS

Sous la mer odorante aux vagues de blés tendres, un doux bercé Coxcomb cuve un soir de vin vieux. — Midi, cloches, appétit ! Coxcomb dresse la tête et se frotte les yeux.

Il voit comme un reflet sur la mer de blés tendres, le clair village en fleurs, et si lointain qu'il pense : C'est bien sûr un reflet de la Cité de Dieu... Il reluque les cieux. C'est trop fort, il fait : Oh !

Il écoute à présent le doux chant des pasteurs, et si doux et si loin de la mer odorante, qu'il pense : C'est un écho des Hymmes de là-haut. Il scrute alors les cieux... C'est trop fort, il fait : Oh! sanglons cet appétit.

Puis se recouche et dit : Au lieu de voir aux cieux ce qui brille ou qui chante, faut-il que je sois gris pour n'y voir que du bleu.

COXCOMB MARIE LA LUNE AVEC L'ÉTANG

« Un trop grave problème occupait mon esprit, on riait au château, moi, le Fou, je m'enfuis. » — (La lune était pleine, l'étang était blême, et Coxcomb ordonnait un mignon stratagème.)

— « Les rayons de la lune et les bulles de l'étang procréeront-ils sans honte à la face du monde ? Ah, ma pudeur s'afflige. Qu'on se marie, voyons. Pas de prêtre ? Allons donc. Je suis là, moi, Coxcomb.

« Et j'ai marié ce soir la lune avec l'étang. Somptueux mariage où furent beaucoup de gens : d'abord le fils unique, un poupard de brouillard gros de tout un printemps, et, cortège de noces ! au clair de la mariée, outre nos chats-huants, des étoiles battant neuf et des têtards d'argent folâtrant aux bons coins de sa robe électrique; — humph ! on y vit aussi de notables personnes, moi, Coxcomb, mon Ombre et ma Bosse.

« La coquette, là-haut, se frottait les pommettes du bout bleu d'un nuage et polissait son nez. Bien, je fis la toilette, moi-même, du fiancé. Que ce fut de l'ouvrage ! Sa branlante perruque de joncs écartée, — je lui courbais d'un saule une raie de côté, — ma surprise fut énorme :

— Qu'as-tu fait de ton nez ?

— Hélas ! gémit l'étang.

— Foin, il te faut un nez.

— J'ai cent drains, j'ai cent bras, j'ai une source, j'ai une jambe.

— Cent bras, c'est trop. Tu as assez d'une jambe, mais il te faut un nez.

— J'ai des aulnes, j'ai des ailes...

— Vois-tu, c'est qu'elle sent bon, la lune, les soirs d'été.

— Je ne vois rien, monsieur, je suis aveugle-né.

— Humph, quel Adonis : Sais-tu qu'elle vaut les yeux d'être vue la Phébé ? Tu auras des yeux, tu auras un nez. Comment donc a-t-elle pu s'amouracher de toi ? Ça, je n'y comprends rien. N'y a-t-il pas Coxcomb à chérir ici-bas ? Si d'embrasser ma Bosse un fluide se dégage ensorceleur en diable, comme deux reines me l'ont dit... Peste ! mon Ombre, vous nous tendez une ouïe ! C'est tout, madame, sachez que je n'ai rien dit.

— Holà, mais je ne t'aperçois aucune bouche, mon cher. Holà, l'étang, comment parles-tu ?

— Avec le vent dans mes cheveux, monsieur.

— Ça ne se passera pas comme ça. Tu seras comme un ange. Et tu auras une bouche encore pour la baiser...

— Et lui souffler ces vers couleur de son visage, que pour elle ma cervelle cisèle de ses reflets, n'est-ce pas ?

— Ta cervelle ?

— Oui, ma vase, et depuis si longtemps ils sont au moins quinze cents! (conclurent galamment les joncs avec le vent).

« Bref, crevé l'épiderme de ce beau ténébreux du coup d'éclair courbé de ma gaule, — bon, un œil. Crevé par trois fois, — un œil, un œil, un nez. Puis trois éraflures, — les moustaches, la royale. Bref, au centre, planté ma gaule! — une gueule superbe.

« Tandis que deux iris donnent la vie à ses yeux, la lune aux lents baisers colore d'or son nez. Cette façon de se passer d'anneau parut sans doute fort déplacée. J'entendis un frouifrouis, dans l'air, de mal augure. Deux chouettes de bon aloi fuyaient épouvantées et je cherchais en vain mon Ombre à mes côtés. Ces trois dames, fort prudes, s'étaient désinvitées.

— Du rythme! — entends-je bruire — à ta cérémonie. On te paiera, Coxcomb.

— Bien, bien.

« Je fais grogner mon nez et pleurer mes grelots, je me frappe la cuisse (en mesure toutefois), je siffle entre mes doigts, je fais humph! je fais ha! j'écrase les roseaux, j'escalade les aulnes — et ce sont des chants pieux qui dans la nuit résonnent.

— Tu m'arraches les cheveux! tu me déchires les ailes! Oh, sale humanité, va, je te quitterai! — hurle si fort l'étang que j'en reste accablé.

— Vous me semblez ému ? Vous nous ouvrez des ailes... Il y a de quoi, sans doute. Heureux mortel, voyons. Eh donc, vous vous troublez? Peste, quel geste ! Holà, mon Dieu, ma tête ! Vraiment, un tel lourdaud tenterait-il de voler ?

— A moi, mes aulnes ! à moi, mes ailes !

— Holà, ma caboche ! Il s'envole, ma parole !... Ah, ah, réfléchissons.

Lorsqu'un étang veut embrasser sa fiancée
Et que sa fiancée se trouve être la lune,
Et que (depuis des temps) la lune est aux étoiles,
Mais que l'étang prétend avoir de quoi voler,
Il vaut mieux filer
Que de contempler d'aussi absurdes choses.
D'autant mieux que l'étang peut vous choir sur le nez,
Sans préjudice de la lune,
S'il l'a décrochée.

« Filons. Un gueux d'orage se drape sous la lune, qui d'une foudre oblique pourrait bien me pourfendre... Bah ! je suis de ces fous renaissant de leurs cendres. »

COXCOMB AU PETIT JOUR

Sur deux souliers pointus prudemment avancés, la rosée commençait à réfléchir le jour, lorsque, très doucement, levant ses gencives roses, l'aube épandit la bruine entre ses dents de lait.

Le chœur des esprits, toute l'énorme et noire nation de la nuit, fond sous la tiède pluie; se réduit à rien presque, une ride au ciel d'est, et s'éclipse sans bruit.

Tout brillant neuf les prés ont lavé leurs damiers.

Entre ses marges de luzerne, la route, délivrée de la ronde des ombres, s'assouplit aux coteaux en fines courbes blondes, où glisse le bon fol à lier, Coxcomb, dont une agile brise agite les grelots.

L'aurore ! Vers l'orient la route roule rouge.

Coxcomb poinçonne la brise de son nez orienté. «D'où vient le jour, mon nez ? » Et, contre son œil gauche appuyant son poing gourd, il déclanche un long doigt brandi que le bras suit.

Un ongle se pique noir vers l'aspect blanc d'un puits.

Grelots de satisfaction. « Pas perdu ma nuit, non. Quel puits charmant ! Vierge et candide, un puits des champs... »

La jambe droite, rouge, la jambe gauche, noire, et la panse de Coxcomb, rayée rouge et noir, et sa Bosse et son Ombre, l'une sombre, l'autre pourpre, et sa tête, dont son nez, rubis clair sur foncé, Coxcomb tout entier, comme la foudre luit, s'éboule comme la foudre et choit au fond du puits !

« Pas si sot, c'est le sceau qui nous y a conduit. »

La poulie a grincé, Coxcomb a bien ri, par deux fois a grincé, par deux fois a bien ri. Il reparaît tordu d'un ricanement sonore.

C'est la fin de l'aurore, et la route coule d'or.

Coxcomb plie avec soin *la Lune* sous son bonnet, jette en l'air *le Miroir* aux alouettes, car qu'en faire ? et glisse *la Vérité, la Vérité* dans un étui. Puis il dit : « Mes besicles, voici de la compagnie. »

Puis il rit. Coxcomb rit. Coxcomb : rire de fer !

COXCOMB SOUS LA NEIGE

L'herbe de la plaine se couche plaintive, la nuit rampe.

Mais tout un crépuscule se lève de la plaine !

Le ciel tombe ?

Neige...

— Et voici le jour, Coxcomb ?

— Au travers de la nuit mon prochain jour qui tombe.

TRIBOULET

Deuil sourd. Le roi est mort. — *Fanfare. Vive le*

roi ! — Pas encore ?... Entre temps, pourquoi pas Triboulet roi ? — « Amis, venez flairer la fraîche violette dont la Mort a posé deux lianes sur ces tempes vertes. — Allons, Triboulet ! — Non, venez rire, amis, des lauriers flétris que le Sort va mettre sur une jeune tête. — Ah, c'est bon de rire. Bravo, Triboulet ! » — Mais le peuple en chœur : « Fou ! ce roi qui meurt avait une réputation parfaite... » — Et parmi, les rats de bibliothèque : « Nous en ferons de la bonne histoire de ce roi mort. » — Et toutes les femmes : « Dans nos mémoires, qu'il ait ce front de violettes. » — Enfin les banquiers : « Sur nos monnaies, qu'il ait ce front lauré, nous nous en foutons : que Plutus l'approuve, nous le promettons ! »

De la tombe au pavois, toi, jeune roi, frétille. — Gronder entre nous, peuple : « Il a le vice en tête », va, cela n'est rien auprès de nos gros malins qui te cèlent ce qui suit — nous le cachant moins : « Déjà, sous les lauriers fanés de ses ancêtres, les sentez-vous régner, à couleurs que veux-tu, ces mines mauvaises bêtes, du cramoisi « J'ordonne que tu meures » jusqu'à ce glacé « Dis-moi donc, mon esclave, le prix que tu l'estimes ton sort que je dédaigne ? » — « Gueulons, gueulons, derrière nos fanfarons ! » — Mais le Roi des fous : « Peuple, on se crie le maître à chaque nouveau règne. Bavardage. Vous les trouverez en vérité les vertus et les grâces de ce petit dernier. Mes chers bons lâches,

allons, autour de moi ; écoutez bien ma voix, je la veux fort basse : Parions que, plus tard, toutes nos mémoires feront reverdir pour lui plus d'un laurier. » — Le peuple grondait, — quand le fou des rois se mit à chanter : « Nous vous connaissons, bon peuple, vous en ferez, n'est-ce pas, des saucissons, s'il veut bouger ce gosse couronné ! » — Tout le peuple riait, — et le fou des rois se mit à chanter : « C'est la royauté pour l'éternité ! »

De la tombe au pavois, Reine-mère de geindre : « Pauvre petit sans gloire, que de craintes pour toi ! » — Mais le Roi des fous tirant son brocart : « Madame, soyez patiente, la gloire, ça vous tombe quand on n'y pense pas. C'est moi qui vous le dis, le mioche en aura. — Taisez-vous, vieux fou. — Madame, soyez patiente, votre fils mourra. La gloire, ça vous tombe, comme ça, sur la tombe. — Fou, tais-toi. — Au surplus, je veux dire deux mots pour lui à certain rat de bibliothèque de mes amis. Service éternel. De père en fils, madame, les rats, ça déterre. — Fou ! ça ronge aussi.. — Fort bien dit ma Reine, dix mille ans de *ça*, nous sommes tous logés à la même enseigne. »

LE PLUS FOU DES FOUS

« Messieurs, mesdames, il y a bien longtemps, l'ai-je assez dodelinée, cette intelligence ! Mes cheveux roux semblaient la crèche de mon front...

Un jour je fus en proie à des angoisses poignantes, j'eus comme le souci de la gloire de mon front !

Ce jour — c'était printemps, grand soleil et grand vent — le gland de mon bonnet, tout lamentablement incliné sur ma tempe, agaçait ma « raison » de ses chatouilles gamines de gland au bout d'un fil.

Or, de ne pouvoir coudre un fil à mes pensées, je chargeai de la faute le gland de mon bonnet. J'en délivrai ma tête ! et jetai mon bonnet par-dessus le Soleil qui le saisit au vol et s'en coiffa gaîment.

Tandis qu'il me coiffait de ses rayons ardents, las ! mes beaux cheveux roux, la crèche de mon front, ma tignasse de cuivre flamba comme une meule.

De la nuque aux sourcils n'avoir plus que du front !

— A qui s'en va fuyant, sa tête chauve sous le ciel, à qui le Soleil veut brûler la cervelle, un p'tit franc au pauv'fou, pour un bonnet à gland.

J'en dresserai la pointe à la faveur d'un jonc et coifferai le gland des pétales d'un soleil, et j'irai par la monde en narguant le Soleil, et j'irai supportant ma folie en riant !

☆

LES DEUX CLOWNS

— Synthétic Clown-Clown, hip, hip, tournez!

— Six pirouettes bleu blanc blanc bleu, voilà le Ciel! six pirouettes bleu vert vert bleu, voilà la Mer! six pirouettes vert jaune jaune vert, c'est le Désert! six pirouettes or jaune jaune or, c'est le Soleil!

— Bravo, bravo, un p'tit bravo, messieurs. Analytic Clown-Clown, à vous, tournez!

Soit. Messieurs, décomposons, suivez-moi bien : Violet, deux pirouettes, Indigo, trois pirouettes, Bleu, cinq pirouettes, Vert, deux pirouettes, Jaune, trois pirouettes, Orangé, cinq pirouettes, Rouge, dix pirouettes. Total : trente pirouettes. Attention, Messieurs! guignez l'arc de Noé... Deux trois cinq deux trois cinq dix, rrrrrrran!

— Cessez, Analytic, cessez, assez! Il va se rompre... Dieu!... Ah!

Synthétic se tord, puis dans la sciure du cirque inscrit d'un doigt profond cette sombre épitaphe :

CI-GIT

ANALYTIC

ce clown qu'on disait sage

— très fol

et mort de rage
de n'avoir pu tourner dans un orage.

L'UNIVERS DU CIRQUE

« Alors, croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui de ses mains en coupe soutenait ses boules d'or, en courbe si hautaine et souple dans le ciel, qu'elles semblaient doucement enchaîner le soleil.

« Alors, croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui, tirant sur le ciel avec deux cordes d'or, fit tomber le soleil... au son furieux d'un cor.

« Je sursautai ! — le jongleur saluait. La lune entre les torches glissait sa face vieille. Dans cet astre passa la chèvre Sans-Pareille. Sur sa poitrine un clown agrafait le soleil. »

LE PETIT CLOWN

Le petit clown, au sortir de l'enfance, il trotte par la ville dans ses habits lunés. Danseur d'échasses, il valse ; aux carrefours Jocrisse, il vend l'onguent, reçoit la volée ou, plus grave, il jongle, il assouplit son corps dans les marchés. Bientôt le « circulez ! » Oh brutaux ! ah justice !... Alors les poings aux poches, le petit clown soupire et le plus doucement il se laisse partir — les yeux là-haut !

Or va-t-il au Jardin faire guignol aux petits, les enfants soyeux, les enfants sans cœur lui crient à la chienlit par les allées en fleurs, cependant que l'observe, et le happe à la fin, le garde aux yeux féroces qui veille au bon maintien.

Regardant le jet d'eau qui vers l'azur s'élève, le petit clown aspire au ciel de tout son rêve... et la mélancolie de son âme s'isole au ciel où dans l'azur vole une île déserte.

O FACE DU CLOWN MORT...

O face du clown mort! Face de clown soudain dépouillée de son rire! face éteinte! et comme à mille ans de son dernier rire...

Ah! mieux que le Sphinx dont les yeux ouverts semblent vouloir parler du fond des déserts, mais qui, proche, fixe au loin sa chimère ou clôt son mystère et seul voit en lui, laissant le voyageur dormir dans sa nuit,

la face du clown mort pèse sur chaque conscience!

Et lorsqu'au dernier cri du clown son large rire, où tous les rires aboutissaient, s'achève en lui, la foule hors du cirque porte un cri de folie, fuyant cette face éteinte, cette face éteinte, qui gît au fond des yeux, qui stagne au fond des vies!

LA MORT ET SATAN

LA MORT EN VISITE

Une petite main pâle fleurit à la serrure, et s'allonge, et d'un doigt renverse ma tisane.

Un fin pas discret.
J'appelle.
On se tait.

Dans ma chambre tiède, n'est-ce pas qu'il neige?

Dédaigneuse, la Mort s'assied à mon feu, elle attend mon heure, et sa tour d'osselets, rangée sur ma chaise, brille aux yeux des braises comme un plant de fraises. Sur ses genoux elle berce un vivant joujou qui reluit et cligne et lui fait des yeux doux.

Drelin de grelots!... Est-ce en mon délire? Sont-ce les chevaux? Me faut-il partir?

Non, la Mort se lève : c'est la tour qui branle. Elle est blanche et rose comme un minaret. Non, la Mort se dresse, fait craquer ses joints, sur une pierre de

lune affûte son jouet, — bien! la Mort se penche et tombe en arrêt.

— « Mon fils est-il prêt? »

Sans le faire exprès, un petit coup discret du joli joujou me déloge la vie, et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune.

LA MORT FACÉTIEUSE

Propre et luisante de ses os, sur un ciel léger, un ciel d'image pieuse, s'est levée du Levant, puis est venue vers moi, la Mort, commère facétieuse — de l'herbe jaune entre ses dents.

Au travers du treillis ouvragé de son dos, lorsqu'elle fut passée dédaignant mon effroi, en guise de son cœur, absent depuis des mois, je vis briller, piqué à sa poitrine d'os,

un frais bouquet de fleurs des bois.

VISION

La Mort marche dans l'eau, traînant sa faux au ras des grilles d'or de ma Ville, dans l'eau.

Ma Ville sur la mer appuie son regard glauque, et ses ombres sans bruit se partagent le port. Le soleil,

tout le jour, d'acides reflets d'ocre, a fait briller dans l'onde un antique trésor.

La Mort finaude, marche dans l'eau, elle affûte sa faux au ras des grilles d'or de ma Ville, dans l'eau.

Sur l'ennui des palais étirant leurs chairs d'or, en clameurs de plaisirs, tout le jour, d'ivres cors ont pris au col, étreint ma Ville aux sanglots rauques dont les désirs rués ululaient vers cet Or.

La Mort marche dans l'eau, traînant sa faux au ras des grilles d'or de ma Ville, dans l'eau.

Les faubourgs vomissant l'alcool noir de leurs rues vers le sein maternel et calme de la mer, rapaces du trésor qui flambe en ses flots clairs, du port béant ils jettent leurs corps chauds de rut !

La Mort, finaude, marche dans l'eau, elle affûte sa faux au ras des grilles d'or de ma Ville, dans l'eau.

Or ma Ville a souillé sa Purificatrice du pus qui découlait de ses membres lavés, et, gueusant sans pudeur leurs destins entravés, brisé de purs courants sous des reins lourds de vice.

La Mort marche dans l'eau traînant sa faux au ras des grilles d'or de ma Ville, dans l'eau.

Aux terrasses, parmi la chasse qui se meurt, le Roi lève son poing où le faucon s'endort .. Mais un reflet

bravant l'oiseau, ses yeux de fer tendent jusqu'au soleil dont ma Ville se meurt !

La Mort, marchant dans l'eau, coupe de sa faux sèche le reflet d'or des lumières de ma Ville, à même l'eau ! — et vers l'horizon rouge un rire aigre s'égrène...

Et tandis que les barques, or et ombre, s'égrènent, du jour traînant au loin ses cargaisons de bruit, — de sa tour en la mer, accoudé sur la nuit, majestueusement s'affirme le Silence, et chaque flot de mer, où sa clarté se pense, prend un reflet d'étoile et tout un ciel reluit.

LA MORT DES BATAILLES

D'un petit pas léger, la vieille Mort coquette glisse dans les batailles son vivant squelette et, d'une main creuse, puise dans la bagarre, au creux des blessures, sa provision de fard.

Avec sa main longue, aristocratique, la vieille Mort coquette frotte son squelette qui, tout écarlate, flotte sur la bagarre, glorieusement troué comme un étendard !

☆

LE CHANT DES DIABLES
DANS LES COUVENTS

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

La tour aux religieux meurt en plis doux sur le couchant.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Sur le parvis s'égrènent, deux à deux, de doux chants.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Aux bures le couchant met des violettes et du carmin.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

La cloche du couvent sanglote et se répète au loin.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Du porche noir, l'Abbesse crosse la pierre et s'écrie : « Dieu !

— Glissons nos poulaines, glissons nos poulaines.

« Où êtes-vous ? Que faites-vous ? sœur Marie-en-Dieu ! »

— Glissent dans la nuit, glissent loin des bruits, deux poulaines de cuir, cent poulaines de feu...

LES DIABLOTINS DE FÉERIE

Nuit dans la nuit, mort des bruits, calme lisse sous la feuillure. Le bois endort tous ses rameaux.

Bruit de scie dans la nuit, reflet de faucille, sept arbrisseaux gémissent, une ombre glisse.

Une ombre glisse avec deux grands yeux de coraux, — le diable armé d'une faucille sort de l'obscur sous les ramures.

Aux lèvres qu'il ouvrit d'un coup bref de faucille, à même la salive des lèvres ouvertes de sept arbrisseaux, il append des appeaux, — et la nature y siffle des airs de délice.

— Puis sa faucille stille un diablotin d'argent, puis deux diablotins, puis des dix, puis des mille : et la nature siffle des airs de délice pour le diable à sa chaîne de diablotins d'argent glisser, sarabander un grand ballet de fête autour des colonnettes, festonnées de lys

(corolles électriques grouillant de vers luisants) des sept doux arbrisseaux qui se penchent et sifflent.

Devant, derrière l'ombre aux deux yeux de coraux, coule selon la souple écharpe d'un ruisseau l'argent vif de la sarabande ; en un trop vif tournant, soudain, les petits bras d'argent des diablotins se tendent, se tendent — se détendent, et le vif argent de la sarabande se courbe et se mue en lame d'Orient, qui coupe les rameaux, qui coupe les roseaux et ravage d'ombrage arbrisseaux et ruisseaux, devant, derrière l'ombre aux deux yeux de coraux.

Soudain s'éveille en fresque, au fond du bois silent, la gigantesque et pâle « figure » d'un satan lauré de sept mille ramures et brandissant le sabre issu des armures de sept millions de diablotins d'argent vers les sept voix de la nature, qui se muent en grands lys électriques à sa lame — qui se mue en thyrse à ses deux mains de flamme.

Conquérant souriant et clair de la nature ! quand pâlissent ses mains, du pourpre au blanc de lys, blanc Conquérant et pur, que souriant il danse !.. Sur sa face plus claire qu'un matin d'Orient virevolte son thyrse auréolé des prismes d'aurores de printemps, virevolte son thyrse enveloppé des flores de printemps d'Orient.

Il danse...

— Un berger dans la plaine éveille un clair pipeau.

La feuillure incertaine éveille un cœur d'oiseau. Une colombe vers le ciel en roucoulant sort des rameaux.

— Descellés ! diablotins d'argent, des mains de Satan ; le thyrse devient sabre et le sabre faucille; la faucille fond au poing de Satan ; toute menue, Satan la met dans sa poche, et Satan attend.

Comme deux fleurs de feu soudain ses coraux brillent. — « Ho, ho, suis-je un lièvre ? ho, ho, suis-je une chèvre ? » — Satan a la fièvre et peur d'avoir peur.

De la plaine s'éveillent mille pipeaux moqueurs, les bergers sont proches, les bergers approchent...

Une ombre glisse avec deux grands yeux de coraux, de roseaux en roseaux, et se coule sous une roche.

Les diablotins créés, les diablotins s'enfeuillent, aux seuils des clapiers, de la tête aux pieds.

— La colombe, de retour, parée de jour, dore un rameau.

— Les bergers fermeront les blessures des arbrisseaux.

— Le bois gerbe au soleil nouveau ses chœurs d'oiseaux !

LE DÉMON

Un soir je l'évoquai.

— Es-tu donc ?

— Me voici !

Son aile bleue surgit d'un astre à l'horizon et l'ombre de son aile d'une touffe de gazon.

Sa corne d'or en barre descendit de la lune et l'ombre de sa corne se leva d'un étang.

Son beau corps jaune d'huile éblouissait la nuit, et je suivis longtemps ce corps souple et charmant.

— Tu es, je suis content. Je veux savoir des choses.

Je débutai : — Mon Dieu, vous n'avez donc qu'une aile ?

— Monsieur, pardon, j'ai l'ombre de ton corps.

— Vrai Dieu, mon Dieu, mais vous n'avez qu'une corne ?

— Vraiment, monsieur, j'ai l'ombre de ton corps.

— Grand Dieu, mon Dieu, je ne vois plus votre ombre ?

— Fi donc, monsieur, j'ai ton corps, j'ai ton corps !

— Seigneur mon Dieu, n'aurais-je plus moi-même...

— Ne dis donc pas toujours *Dieu*, monsieur !

Son beau corps jaune illuminait ma route. Je suis, depuis ce temps, ce corps souple et charmant

LE CONSEIL DE SATAN

— « Aiguise ton épée contre ma pauvre vie ou bien, alors, comment pourrais-tu fuir ? Prends mon cœur, guerroie-le, chevalier enchanteur. »

Ainsi causait d'amour ma mie à son vainqueur.

Quand Satan, mon féal, m'a vendu cet avis : « Méfie-toi, chevalier, méfie-toi, l'enchanteur ; garde-toi, *son* vainqueur, de rompre ton épée sur l'airain de son cœur ; ton arme en Croix brisée, monseigneur, méfie-toi, je deviens ton seigneur. »

C'est pourquoi, par sa Croix, j'ai pendu mon épée, au-dessus de nos ruts, à trois grands clous de fer.

LE SEIGNEUR DEVENU DIABLE

— Vite au château ! Faites la folle dame. Hé ! je me sens ce soir le cœur si damoiseau... Ma reine, ô ma douce reine, qu'avez-vous à pleurer ?

— Vous vous êtes penché sur l'étang, monseigneur, il n'était plus de rides à votre front dans l'eau.

— Venez baiser, ma mie, ma face rajeunie. Approchez ! j'ai le cœur, ce soir, si damoiseau.

— Non ! non ! seigneur, j'ai peur.

— Je vous tiendrai, ma mie. Là, vous la voyez luire, là, sur le bord ma face déridée ?

— Oui...

— Baisez donc.

— Le diable !

— Hé non, la lune... Ma douce reine s'est noyée ? Que ma fourche me dague si vous n'êtes damnée !

LE DIABLE DE ROSES ET LE DIABLE DE FLAMMES

I

« Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents, je fais rire les nonnes et je suis content. Et ce ne m'est pas une joie petite de tendre mes cornes à leur eau bénite.

« Autour de mon vol, volent des abeilles, autour de mes manches, à ma tunique blanche, grimpent des lise rons, et ma tunique blanche et mon front de rose et mes ailes de perles, et mes cornes d'or, chantent comme une aube en le ciel profond, — mon cheval ailé de blanc et bleu est blond, sa queue rose tressée se résout par un pompon. Scellés l'un à l'autre,et peut-être la même jolie bête à quatre ailes, nous volons, nous volons !

« Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents,je fais rire les nonnes et je suis content Et ce ne m'est pas une joie petite de jeter des roses à leur eau bénite.

II

« Je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Et ce m'est alors une joie délicieuse de pisser du feu sur des religieuses.

« Autour de mon vol, volent des lucioles, qui brûlent leurs ailes au feu de mes ailes, au feu de mes cornes : mes cornes vieil-or comme des chandelles ont des flammes bleues qui zèbrent mes ailes, qui zèbrent d'éclairs le cristal de mon vol, — sabots de phosphore, mon cheval de braise est ailé de fer, sa queue, une tringle, sur ses flancs de feu fait un bruit d'enfer. Droit sur mon coursier, car nous sommes deux (deux ailes et deux ailes, nous volons, nous volons !)

« je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Et ce m'est alors une grande ivresse de bouter la flamme au lit de l'Abbesse. »

LES MANANTS ET LES REITRES

A Remy de Gourmont.

—

L'IDIOTE DES CHAMPS

Aux ombres du village la rivière se peigne : aux baisers du soleil la rivière sera belle.

Le long calme du quai, muettes, mais l'aiguille vive et jetant de petits reflets éclairs sous leur menton, trottent menu, tout bas, les femmes des marchands.

Voyez cette éclaircie de la place aux chalands : les dames s'y promènent toutes viveletttes au soleil, et leurs aiguilles piquent des rubis sous les laines... tandis qu'au bord du quai, toute vivante au soleil, l'eau mêle ses bras d'azur à ses roseaux d'argent.

C'est là — sur le quai minuscule aux dalles bien lavées — c'est là que tous les jours aiguilles apaisées, se tient la belle et douce et tendre réunion de toutes les les langues méchantes, autour de la fontaine.

Voici qu'elles crissent aux dents, les paroles revêches de celles qui, tannées d'hivers et de printemps, haïssent honnêtement la mystérieuse grossesse de cette noire étique petite vicieuse, qui, les yeux luisants, longée sur les roseaux, au bas du quai, claque des dents.

— C'est l'idiote des champs ?

— Les grenouilles, mesdames, chantent autour d'elle, les grenouilles, mesdames, sachez qu'elle les comprend

— Mais non, c'est ce joli garçon de crapaud qu'elle guigne. Il a vraiment pour elle un regard si troublant.

— Hé, la soupireuse, en voudrais-tu autant ?

— J'ai mon Jean.

— Ah la gueuse ! — Pour la garce, moi je sais. Au bord de cette eau-là, où elle longe les cyprès, Satan l'a menée un soir prendre le frais, — « buvez donc, ma très chère ! » — elle a bu du frai.

Voici qu'elles crissent aux dents les paroles revêches

tandis que, frémissante au bord de la fontaine, l'eau mêle ses bras de rose à ses roseaux vermeils.

Et c'est au crépuscule que les langues s'apaisent. On sonne au couvent, là-bas, sur les champs. Vite, les aiguilles vives ont de petits reflets bleuâtres sous les mentons. — « A la soupe, à la soupe, femmes des marchands ! » — Au bas du quai, ça geint. « C'est l'idiote des champs ? » — « Va, va, tu peux geindre... » — Et la place déserte, et des rires dans le vent.

Et le froid de la nuit. — Les roseaux se teignent de rose, puis s'éteignent, sur tout le cours de l'onde c'est de l'ombre qui dort ; les roseaux se teignent de feu, puis s'éteignent, et tout le cours de l'onde c'est de l'ombre qui dort...

— Oh, oh, un jet de boue à vos ventres, rainettes ! Coassez, coassez, réveillez les gens ! Un petit corps a filé sous votre domaine. — Oh, oh, assez, assez, le couvent bourdonne, vous avez réveillé sa prière des morts.

C'est maintenant la lune qui tremble au ciel froid, c'est les aiguilles vives qui dorment sous leur laine, c'est des oiseaux de proie qui se lèvent des bois, c'est les nonnes, là-bas, qui psalmodient des *us*, des *um* vers je ne sais plus quoi, — c'est les langues méchantes qui dorment sous les draps.

Oh, oh, elles ont bien chaud, les langues, elles ont

bien chaud. Ah, ah, elle n'a plus froid, l'idiote, elle est heureuse...

— Aux rayons de la lune la rivière se réveille, aux ombres de la nuit la rivière se peigne, aux baisers du matin la rivière sera belle... pour bercer dans ses bras une nymphe nouvelle.

LE CUEILLEUR DE CHATAIGNES

— « Un matin, au Bois-aux-bûcherons, arrachant l'ail, cueillant le thym, que je vais vendre argent comptant aux bonnes gens des villes, des champs, hobereaux, marchands ou tâcherons, un chevalier tout en argent, à mes yeux d'homme servile, dans le bois clairsemé, bleu tendre, apparut fier et clair sur l'aube lente, tel un rayon soudain de lumière vivante. — Mais, à mon gré, trop fier du haubert aux éperons reluisants, et son heaume et ses yeux au travers, trop fiers à mon gré, sur mon sentier pierreux, près de mes plants de thym.

Or, hérissé piquant, me courut sus son mâtin, et me voulut happer à mes grègues de manant, le méchant ! — Mais cela fut aubaine... Au faîte d'un haut châtaignier je grimpai, où je me suis caché souvent, enfant, de la chasse au sanglier dans mon sentier passant furieuse, aux clameurs des olifants. Je laissais passer sa fougue sous mon arbre, et tout ce temps j'épluchais des châtaignes.)

Or la cuirasse et le cuissard de mon trop fier chevalier et le caparaçon de son trottant coursier sonnèrent bien frêle et de sons bien grêles, sous la grêle de mes châtaignes. Je riais fort — mais en moi-même, de peur du vent qui pleurs ou rires porte, plus vite que sable ou feuilles mortes, et que de mon arbre un fer me gaulant, plus vite que châtaignes ne me sorte.

Or, de sa pique, il trouait le vent, et piquait, sans plus se soucier de la grêle de mes châtaignes, vers l'aurore, — la flamme claire de son oriflamme flottant au vent, son heaume ardent des braises du soleil levant, et soudain toute son arme vermeille au plein soleil, et les naseaux de son coursier s'ébrouant d'aise, révulsés dans la pourpre en joie de l'orient ! — Ma dernière châtaigne claqua sur sa nuque, et fit sourdre un juron sous son casque insolent.

Il disparut !

Je ne l'ai plus revu... Même pas à la guerre où je fus aux canons et vis passer un jour sur nos morts en riant, dans la plaine sous la nuée des gonfanons, deux rois, un pape, et mille princes de renom. Je ne l'ai plus revu. — « Sur ma vie ! » ai-je pensé souvent, arrachant mon ail, cueillant mon thym, traînant ma vie, m'efforçant de doubler ma tâche et mon rapport : « Sur ma vie ! il ne fut guère vaillant. » Et de l'avoir frappé j'étais pris de remords.

Mais s'il en repasse un j'en ferai tout autant !

L'ÉGLISE NOCTURNE

La maison du Seigneur se remplit de murmures.

L'orage dans la nuit fait gémir les tombeaux, le vent souffle avec bruit sur les vitraux — ils pleurent — et la foudre s'encadre aux plombs noirs des vitraux.

Les ombres des tombeaux s'agenouillent sur leurs marches.

Un vitrail vient fleurir une robe de marbre, et la foudre ricane aux faces du vitrail, et les faces ricanent en lisant l'épitaphe.

L'ombre d'un crucifix s'effare et les efface.

Les vitraux frémissants tremblent sur les tombeaux, et le démon sourit, à travers la rosace, au moine gémissant qui ramasse les morceaux.

La maison du Seigneur se remplit de murmures.

LE PETIT SAINT DE VITRAIL

« Part à deux, Madame la Vierge.

Je suis un petit saint au cou jaune tendu depuis des temps en vain, depuis des temps tendu.

De grâce, l'élixir de votre banderole ! O Madame la Vierge, y tremper mes lèvres...

Je suis un petit saint au cou jaune tendu, depuis des temps en vain, depuis des temps tendu,

Ah ! goûter l'élixir de votre banderole, Madame la Vierge, la bonne friandise

pour ce tout petit saint à vos pieds étendu, depuis des temps en vain, jusqu'à Vous étendu.

Part à doux, ô Reine des cieux ! »

ÊTRE NÉ PAGE

Etre né page et beau vielleur d'amour, en la gentille cour d'un prince de jadis, chanter une princesse follement aimée, au nom si doux que bruit de roses essaimées, à qui offrir, un jour, en lui offrant la main pour la marche à descendre avant le lac d'hymen, l'odorant coffret d'or sous ses chaînes de lys, plein de bleus hyalins ès anneaux de soleil et d'oiselets de Chypre ardents pour embaumer, à qui donner aux sons des fifres et des vielles, pour notre traversée en la barque d'hymen, le frêle rosier d'or à tenir en sa main !

REITRES ET BOHÉMIENS

Au détour de la route un reître fredonne, dans sa poche de cuir trois besants d'or sonnent.

— Guerrier ! guerrier ! la bonne aventure !
Les bohémiens sourient aux vitres des voitures.

Mais rira bien qui rira le dernier.

— Je veux la plus belle, et non pas la plus sotte. Trois besants d'or neuf dans ma poche noire, trois besants d'or sonnent, ils sonneront à son col. La bonne aventure !

— Là, là, bon soudard, on vous a entendu, là, retournez-vous, me voici toute nue.

Bon soudard heureux...

— Ah ! voleur, ah ! gueux !

Il a tout goûté, il n'a rien payé.

Mais rira bien qui rira le dernier.

Deux marchands, minuit : « Au bord de la route un soldat est mort, — hé ! de la voiture ! »

— « Au bord de la route un soldat est mort ? Bah, que vienne l'aurore... »

(Dents de scie dans la nuit, cris de souris) les bohémiens sourient aux vitres des voitures.

La bonne aventure !

Mais rira bien qui rira le dernier.

Au détour de la route, un reître fredonne, dans sa poche noire cinq besants d'or sonnent...

Au détour de la route un reître fredonne, dans sa poche de cuir sept besants d'or sonnent...

Et d'autres et d'autres et d'autres fredonnent, et dans leurs poches mille besants carillonnent...

— Guerriers ! guerriers ! on vous a entendus. Là, retournez-vous, nous sommes toutes nues.

Bons soudards heureux...
— Ah ! voleurs, ah ! gueux !
Ils ont tout goûté, ils n'ont rien payé.
La *bonne aventure!*

Mais rira bien qui rira le dernier !

Au bord de la route, les soldats sont morts

La septième aurore, l'aurore superbe ! — c'est le centième gueux, c'est la centième mort.

Que les filtres verts dorment dans l'obscur.

Et rira bien qui rira le dernier :

Les bohémiens se mirent et se sourient dans les hautes herbes, — mirent des regards noirs aux miroirs des cuirasses, parent des corps de clowns du reflet des ferrailles, font sonner leur or sur des fers de cuirasses, nasillent l'heure heureuse aux heurts rythmés des ferrailles !

Victoire ! victoire ! quand les coqs noirs cocoricotent l'aventure, tout fiers aux crêtes des ferrailles, en tours qui braillent sur les voitures.

— Ils vont à d'autres aventures...

LE CASQUE AUX ALOUETTES

« Les alouettes piquaient du bec sur le clair miroir de mon casque, les alouettes chantaient, les alouettes étaient heureuses, le matin luisait blanc et bleu, — au pas de mon cheval mon casque était bercé, — les alouettes étaient bercées sous le plumet noir de mon casque, en rond sur mon grand casque les alouettes dormaient, — les alouettes étaient heureuses, et la nuit tombait.

« De l'aurore à la nuit, je haussais mes dix doigts par trois fois, puis trois fois : six alouettes me suffisaient ; quelques brins d'une meule, alors je les cuisais ; j'étais un doux volontaire pour la guerre, ce doux butin me suffisait ; j'étais si jeune et doux, six autres alouettes — mué mon joli meurtre en délicat festin — me venaient dérober des reliefs à la main ; et pour dessert, six gorgées bleues, du godet d'une source au creux de mon casque, six gorgées d'onde fraîche, du froid de mon casque au chaud de nos gorges, ces oiseaux des champs et moi nous buvions : quand penchait la coupe, ceux-ci cois, gris d'air, griffes sur visière, et à petites gouttes ; assis, moi, l'air gris, grègues sur lisière, et penchant la coupe ; et le fin du fin à la fin du dessert ces oiseaux des champs et moi, nous chantions.

« Mais, aujourd'hui, suis-je un soldat plus pauvre,

après ces grands combats, depuis mon casque fauve ? — Car il n'est plus le miroir clair où quatre-à-quatre, ô ailes, vous veniez deux à deux remirer et doubler vos menues beautés, où vous alliez, ô vols! ailes posées bercées, sommeiller sans peur... tant j'étais un si doux volontaire pour la guerre que, par jour du bon Dieu, six alouettes me suffisaient.

« Les alouettes ne m'aiment plus guère?
Irais-je aimer des alouettes ?
Moi ! — cloueur d'aigles au bleu des rocs. »

LES COURTISANES

« Blonde-à-la-mer me dit un jour : A mon front roux une turquoise qui sera mire de tes baisers, à mes joues rouges deux turquoises qui seront mires de tes ongles, en mon cœur mille perles rouges qui sonneront sur ton poignard.

« Brune-à-la-ville me dit un soir : Le fleuve noir de mes cheveux roule en son onde cent turquoises, un fil d'or courbe cent turquoises autour de l'ombre de mes cils, mais sur mon cœur de feu je veux égoutter mille perles bleues.

« L'escarboucle de mon poignard brille au soleil ! flambe au soleil ! Je vais, je vais, sous le soleil, mille turquoises en mes poings noirs, cent perles rouges au fond des yeux ! »

LE HURON

— En guerre, beau guerrier ! Tu vas à la gloire.

— Je tiens haut ma hache. Petite hypocrite, pourquoi souris-tu ?

— Tu vas à la gloire.

— Ma jolie, je pars. Pourquoi souris-tu, petite hypocrite ?

— Je veux un trophée !

— Tiens, je gueuse dans la boue ton sourire, ma jolie. Pourquoi souris-tu !

— Je veux ton baiser...

— Tiens, je scierai ces dents qui se sont dédites. Au poteau, ma jolie, rugis, ma favorite !

Tiens, le beau trophée. Qu'au fil de ma hache la file de tes dents file, à mon cou, en collier. Ah, les coraux frais !

Je tiens haut ma hache !

Tiens, je veux bien aussi triompher de ton cœur. Piqué parmi mes plumes, fait-il pas bon effet ? Non, tiens ! à mes dents, ah, les bons baisers...

Tiens, le beau trophée, tiens, les beaux trophées pour notre vainqueur : la Mort, prends son corps, tiens, voilà ses dents.

Je tiens haut ma hache !

Prends mon corps, la Mort, j'ai mangé son cœur... Ma hache est tombée.

LES LANSQUENETS

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivreras ! »

La bohémienne ouvre sa porte, écoute un bruit de pas dans l'ombre : – « Toi, dont mon cœur entend le pas sonner plus fort parmi les autres, délivre-moi du gardien de mon âme, le nain ivre-mort de mon corps... »

Des tambours battent, des casques se choquent, des falots, des lances, des fers s'entremêlent; rayée noir et rouge, rayée noir et jaune, c'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles.

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivreras ! »

Les tambours battent, les casques se choquent, et les fer des lances se passent et repassent, bon falot vermeil, la tête du nabot... C'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles !

La bohémienne ferme sa porte. — Un lansquenet frappe à sa porte ! — Celui dont son cœur entendait le pas, — roi, valet, dame, — il n'en était pas.

LES GRANDS ET LES ROIS

LE PETIT MARQUIS

En sa légère soie émeraude aux blondes mousses de dentelle, très sage et comme une fleur au milieu du tapis, le petit marquis, de ses ongles roses, découpe un missel, et sème les Vierges et les Saints de couleur, les croix comme des fleurs sur les fleurs du tapis.

Sa petite langue rouge aux lèvres comme attentive, il penche un peu la tête et ses yeux baissés clignent, lorsqu'il plie, toute fine, entre ses doigts blancs, la page déchirée où scintille, au cœur d'un Jésus doré, la pointe en rubis d'une lance d'argent... Il vient de trouver la flèche de papier.

Soudain! gloire à son geste de bel enfant cambré, s'éclaire son rire, frissonne sa chevelure, son rire de nacre ourlé d'écarlate et tout l'or frivole de sa chevelure, — le petit marquis menace de sa flèche les singes, les licornes et les lions des tentures.

LE HOBEREAU

« Par la cité sale, — d'aigles de gueules brodé l'écusson au capet, gros comme un poing de belle mon

griffon sur ma selle, le faucon au gant, tenant à son bec la bride or et blanc d'argent de ma jument, — de mon pas royal, pourpre sur le harnachement argent de ma cavale, par la cité je vais mon dédain de marquis, je marche dans la boue, je rôde sans souci des sots videurs de seaux à mes pieds de marquis, de ces vulgarités dont bientôt je rirai.

« Ah! vulgarités, ça vous désempare l'originalité, ça vous pince au regard, vous en aurez malgré : — fusiller la rue sale des coups de feu de mon habit rubis; très négligemment, du bec de ce faucon, mener ma cavale dans les ruisseaux sales; le long de la cité déplorablement sale traîner les franges d'or de mon manteau ponceau; et le prendre ainsi très négligemment, — de très haut! de très haut! — avec tous ces sots, leurs seaux et leurs ruisseaux.

— « Hé, l'ami, le beau, tes franges voudraient-elles boire de l'eau de vaisselle? »

Sans souci de la foule engueulante des sots dont, à gorge déployée, je rirai bientôt, — à peine mon sourire sec de petit couteau, — aller, le regard au cours du ciel sur les toits, fuir de la cité les vulgarités et n'être que Moi, Moi, Moi et Moi, traînant sur les pavés ce manteau de marquis et haussant jusqu'aux nues ce profil de marquis.

— « Hé, hé, l'homme du ciel! n'écrase donc pas le

ciel, vois-tu pas ton ciel chu dans l'eau de vaisselle? »

Fuir de la cité les vulgarités, franchir le fossé, passer la poterne — et gagner les plaines, gagner mes tourelles et, près de mon feu, ouvrir mon missel, et rire des hommes, et rire avec Dieu!

LA SORCIÈRE ET LE CHEVALIER

— Mon beau scarabée! Mon trésor doré!
— Mon écureuil rose! Ma sauterelle d'argent!
— Par ici! par ici! mon beau scarabée.
— Mon petit canard bleu, me voici! me voici!

Moi, sur mon chemin, j'étais seul dans la nuit; elle en son jardin, toute seule : je dis oui. Je passai vers elle, à travers la haie, mon épée lie de vin et mes deux mains rouges. — « Ta cuirasse, ton casque! » — Je les lui passai. — « Ta cuirasse, ton casque! » — Je les ai passés. » — « Ta cuirasse, ton casque, joyeux chevalier, la lune m'a trompé, c'est du fer rouillé. » — Je franchis la haie! Parmi la rosée, un crapaud chantait sous ses yeux dorés : « Un vrai chevalier meurt pour moi dans la brume, il s'étend comme un grand scarabée sous la lune. Son armure est d'or, ses mains sont de feu; il tourne en m'aimant des yeux d'argent bleu. Et si dans son cœur mon petit couteau vif trouve de iolis petits rubis balais, — il peut espérer mes baisers, mes baisers... »

Cette nuit je rendis la chimère au cimier.

MARGOT DES REITRES

Petite Margot, Margot des reîtres, écoute un peu, je vais chanter :

« *C'est le printemps ou bien l'été, à ma cuirasse des muguets, c'est le printemps ou bien l'été, à mon grand casque des bleuets.* »

Petite Margot, tu vas goûter de ma bonne épée à coquille, « *c'est le printemps ou bien l'été,* » petite Margot, tu l'as mérité.

Nous t'aimâmes, petite Margot, Dieu sait comme, Satan pourquoi. Nous t'aimâmes, tu sais bien, cette fin de jour de carmin, cet hiver froid.

Petite Margot, tu vas goûter de ma bonne épée à coquille, « *à ma cuirasse des muguets,* » petite Margot, tu seras moins gaie.

Ma cuirasse glacée me brûlait la poitrine, enfin nous t'aimâmes, petite Margot. Tes fraîches moiteurs, ta douce tiédeur... petite chaleureuse, enfin nous t'aimâmes.

Petite Margot, tu vas goûter de ma bonne épée à coquille, « *c'est le printemps ou bien l'été,* » petite Margot, tu l'as mérité.

Tu me dis : Blanc jeune homme, dénoue ton armure, et que brille l'éclat de nos seules poitrines.

Petite Margot, tu vas goûter de ma bonne épée à coquille, « *à mon grand casque des bleuets* », petite Margot, brisons là mon jouet.

Puisque sur ma poitrine, le temps qu'un hiver dure, tant de belles rose rouges sont nées de tes morsures, il est juste que brillent aussi sur ta poitrine les roses de mon épée, puisque voci l'été.

« *A ma cuirasse des muguets* », petite Margot, martyre gentille, « *à mon grand casque des bleuets* », petite Margot, ah! petite morte! de belles roses rouges à mon épée, des coquelicots à la coquille...

Folle petite Margot, te voilà payée!

LE CONQUISTADOR

« A sa poupe de gorgone ma galère tint béant, jusqu'au but de songe, l'œil sombre dont le regard d'horreur en l'ombre, déchirant la brume, pesant sur l'onde, figeait en la vague le vol des sirènes, étouffait leurs regards et leurs chants sous l'écume.

« Au plus haut mât de ma galère vinrent flotter, parmi les voiles, trente sirènes aux yeux d'étoiles. Avec fers noirs des harpons, par leurs queues d'écailles furent clouées celles dont, fols, avaient souffert les jeux glacés,

le froid mystère, ces bénévoles voyageurs aux mers froides qui m'ont lassé.

« Sous les forges des tropiques, à la proue de ma galère, trois cents tritons enchaînés, trois cents tritons mordaient leurs fers, et leurs élans éperdus vers l'onde qu'ils voulaient revivre nous portèrent plus vite encore aux Pays d'Or où je tendais.

« Et ce fut pour jamais la mort des tes vieux mythes, Europe, lorsqu'à nos cris, devant les terres nouvelles, *s'évanouirent* les tritons, la gorgone, les sirènes, — lorsque, fendant les flots, ma galère héroïque porta ces cris nouveaux qui chassaient l'âme antique. »



LE ROI FOU

Moi, Roi-du-Nord, petit roi vieux, de la tiare qui fond sur ma perruque en feu à mes pieds décharnés fauchant les vapeurs bleues du bassin d'or ceint de bûchers, à mes mains bleues, je tremble, de ma tiare au marbre sous mes mains, moi, Roi-du-Nord, dans mon palais en feu !

L'arabesque de mes courtisanes s'étire et fond par seins et croupes dans les flammes. — Demoiselles de mes loisirs, voici mes larmes, il fallait bien finir.

Il fallait bien finir, j'étais trop vieux, trop fou, alors rien n'allait plus, et puis j'avais trop froid, enfin j'étais trop vieux, — le peuple a mis le feu.

Le panier de mes os balle et tremble à mon cou, rougi-à-blanc il cliquette et criquette, et tout suants les serpents aux cents têtes de la flamme déchirent, ou lèchent mes genoux.

Des lingots d'or aux poings de mes voleurs valets ! Allez donc sur les ponts montrer vos moignons d'or ! Clochez, clochettes, aux cols de leurs mulets... Tout un versant de sonnailles fonduesqui dégoulinent de la colline... Ne tintez plus !

Le galop de mes rennes au parc s'évertue, ravageant mes idoles et s'efforçant de défleurir, aux lames torses des colonnes, leurs bois fleuris de fleurs de flammes folles !

Mes cigognes brûlent, en bolides dans l'air ! Oh, leurs becs détachés font sonner les vasques au creux des clairières.

Mon écurie cabrée sur mes vaisselles d'or !
Et mes greniers casqués de bûchers tricolores !
L'incendie aux doigts d'or inscrit son âme aux murs !
Ma Cour en proie au feu hurle et se transfigure !
Et ma cave sur elle épanche un fleuve d'or !

Hi ! mes monnaies fondues plombant les dents des morts !

Mon palais, mes terrasses, ô ma colline en flammes, mon jardin, mes limaces, ô mes roseaux en feu, mes bonnes grenouilles cuites, mes groseilles, mes salades, mes vaches, mes brebis, cuites, cuites ! — ma vieille amie la reine (ô ma première flamme) rissolant sur son lit, tout son corps jusqu'à l'âme, cuit, cuit !

Adieu mes chauds atours et mes chaudes amours, et ma cuisine, ma cuisine de dieu, chétif petit roi vieux, pauvre petit perclus, — hach ! hach ! tant pis poureux, c'est eux qui ne m'ont plus.

Moi, Roi-du-Nord, petit roi vieux, sur l'onde ardente du bassin flottent mes ongles. Je fais avec mon front des ricochets dans l'onde, tant que, déjà, mon front mollit. Un démon le façonne, de ses doigts chauds le repétrit. Il en fait un cerveau plus lourd que pour un homme, que pour un roi — que pour un dieu ! Hé ! la chair manque. Gueux ! Il m'a doté, doté d'un gouffre au front !... Sur mon cerveau le feu, le feu qui tourne en rond, gire et prend mon cerveau pour un talus de braise. Une coupe ! — que j'y étende avec cérémonie le cadavre... non, déjà la momie de mon pauvre petit cerveau tout racorni !

L'incendie a levé son panache en pleins cieux. Sa flamme s'est haussée au creux froid de l'air sombre. Et

du Royaume on monte, on monte, on monte. on s'écrase en hurlant vers mon bassin de feu, on m'écrase !...

— Hé! c'est moi! Moi, le Roi !

— Merci à nous !

— J'ai soif.

— Merci à nous!

— J'ai froid.

— Tiens! bois et chauffe-toi !

— Pourquoi forhuir du cor? Qui appelle mes dogues? Je ne suis pas mort... On marche sur mon corps... Qui s'étend sur mon corps?

— Ta gorge, Roi, ta gorge! Lampe ce glougou d'or.

— Tonnerre! qui m'a fait boire un plein broc de fonte? C'est trop, traître. Ah, damneur! — L'Enfer, la grande forge.

O les palais éteints couverts de neige et d'ombre...

LE ROI HEROLD

Le roi Herold est sur sa tour, sa barbe blanche est jusqu'à terre. — « Où donc est-il? où donc est-elle? » chantent les dames et damoisels.

Le roi Herold est au cercueil, sa barbe blanche a pris le deuil. — « Où est-il? où sont-elles? son menton neigeux, ses joues de grésil » — « Où est-il? où sont-elles? » redisent les dames et damoisels.

Sitôt le roi Herold en terre, sitôt le roi monta-z-au ciel.

De son menton pleuvait, neigeait sur les damoiseaux, les dames sur la tour : c'était râpure d'argent en barre, et chacun tendait sa bourse de velours.

Mais ceux-là qui n'avaient que des bourses de corde, tout autour de la tour les gens sans sou ni maille, ne pouvaient rien garder de la barbe d'Herold, dont les flocons d'argent neigeaient entre les mailles.

LE ROI SUR LA TOUR

Je monte à ma tour, lon laire.

Derrière les vagues et les nuages, un abîme mystérieux, la nuit impénétrable — et cependant ma flottille y plonge.

Derrière des terres et des terres, l'éther est en feu, du ciel flambe à terre — et cependant mes armées y fondent.

Je descends de ma tour, lon laire.

Je vais à l'amour, lon la!

LES BARBARES ET LE PETIT EMPEREUR

Petit empereur phtisique, — mon corps fluet fleurant déjà sa fin prochaine, — je songeais : elle sonne, sonne implacablement l'heure d'agrémenter mon règne du petit *mot* profond, politique, obligé, qui me fera jauger dans tous ces fabliers où les Faits et Dits âgés sont jugés, et facile, exigé par tous leurs abrégés. Ce jalon

historique pour les historiens, — ce rien de prophétique et fin d'avant la fin, — à l'instar des faveurs aux cous des petits chiens, cette phrase de luxe enfin qui fait si bien sur le fond gris souris des petits règnes comme le mien, — ce fard des rois sans gloire qui fait qu'on les retient ! — Je dis à mes mignons : « Ça, vous et moi, les Fronts, vous verrez, vous verrez, cette civilisation nous fera le plus grand mal. » Ce n'était guère méchant c'était plutôt banal... Or, oyez l'aventure, la triste aventure qu'à moi-même je venais de me prophétiser :

Horreur ! la Horde rouge. Des horizons aux portes le Barbare s'est tassé, cheveux, piques et sang. Horreur ! des femmes accouchent de citoyens sans tête, et de graves bourgeois prévoient l'ère frivole... — « A nous, les vieilles croyances ! » Grincent les gonds d'un temple ; les haches volent trouer l'épais filet d'araignes qui aveugla, cent ans, son porche dédaigné. On s'y rue. C'est la Foule. Et du seuil effrité, d'où les tombes s'écroulent, s'exhale la puanteur des charognes broyées et les dalles s'engluent des humeurs piétinées. — Fort bien, on enjambe. — Temple d'ombres, on s'y glisse hargneux à deux genoux ; puis on y joue la foi, on y roule son sein, on y dresse, putrides, des mains poissées de boue ; à la lueur impure des vitraux encrassés, on y rampe implorer les dieux toujours debout. — Fort bien, on les tient, on leur cause latin. — Tandis qu'on prie sans prêtre, sans autel et sans foi, à travers la mousse glauque, accablés, cœurs à terre, — soudain, chants libertins, irrup-

tions de folles bandes, toquets à plumes volantes virevoltant aux poings, cris, et saillies soûles, et grimaces de gargouilles : les voici, les Quinze, les Vingt, les Trente ans, tous bien gras et roses en sarabande au sanctuaire, tout l'Espoir paillard, vantard de la Nation qui gueule, sous les voûtes, à poumons de tonnerre : « C'est l'Empereur qu'il nous faut ! » et conspue la prière. — Fort bien, on sort du temple, on réenjambe les tombes, on en avait assez. — « A nous les vieux présages ! » — Sur la place on s'embrasse, on se presse d'allégresse, il se forme des groupes de gens gras et heureux, on crie : Cher p'tit Empereur, les présages sont pour lui ; tandis qu'une mégère explique à qui le veut : Ce matin le soleil a souri dans la pluie

Ici, le décor change : — taverne louche et basse, tables exhaussées de crasses, escabeaux bancals, gobelets d'étain, brocs, muids. Personnages : moi l'Empereur et mes petits amis ; l'un et les autres fort gris. — « Or ça, mes mignons, sauriez-vous bien me dire qui pousse de telles clameurs ? — Le peuple ; il a raison. — Ce sont des cris de joie !... — Il a tort, pardon. — Pour qui, dans ces halos tournoyants de poussière, roulent des chars épais ployant sous les lauriers ? — Bon, émeraudes des bâches ; char-à-bancs de marchés ! — Non ! Et toute cette folle ronde, bousculante, aux chants ivres, de rousses, de noires, de blondes flottantes chevelures, qui se mêlent, qui s'emmêlent au souffle de la ronde ? — Hé, c'est quelque incendie où les ors et les cuivres, à s'en-

tre-déchirer des ombres, se dévorent. — Non ! Mais cette théorie de jeunes demoiselles obscurcissant de fleurs de palmes et de rubans l'air dor et le ciel implacable et l'astre à blanc ? — C'est ce fou de Phébus, en chaleur d'une vierge, qui vide sa cassette et tend ses mille verges sur les fronts safranés et les âmes rebelles d'un pensionnat baladé de pucelles. — As-tu fini ?... Et tout cet appareil guerrier, rouillé, grinçant sur cette vague fuyante de faces effarées, pour qui ! pour qui ! oh mes pauvres mignons ?... »

On m'entend, on *me* montre, on se jette sur moi. On me crie : Empereur, pars ! tu les vaincras, n'est-ce pas, tous ces petits barbares ? — (Tête folle pourtant, que j'aie répondu : Soit !) - Ils me hument, les renards. Le voilà ! c'est bien lui ! Ils me hissent, malgré, du creux de ma taverne, ils me happent les poings, ces gueux, ils m'entraînent... « Soit ! Soit ! » ah, ah, gloriole ! ô mes pauvres mignons ! — Je chopinais avec vous, mes amis, phtisique petit Empereur évoquant, nez en bière (et les gestes vert tendre de ma petite main simulaient notre Espoir dans la fumée des pipes) l'Epopée à revivre et toutes nos gloires mortes, et ma force !... ma force au grand air, si tôt évanouie. C'était si doux la gloire à songeotter, d'ennui. — Bref, on me traîne en pompe vers mon vieux char reclus dans une cave impure, au tréfonds d'un faubourg. — « Les barbares sont là ! qu'on geint autour de moi, tu les vaincras, n'est-ce pas les présages sont pour toi. — Soit ! soit ! » Sacrés pré-

sages ! oh, présages sacrés, oh, que je n'y tenais pas. Tam-tam, Vive l'Empereur ! et l'impériale fanfare et tous leurs étendards. Hé, comment, mes amis, résister à tant d'art ? — Or, m'y voici, — que n'ai-je donc quitté ma cité cet été ! — or je suis pris, — que n'ai-je donc suivi cette gueuse capricieuse capiteuse danseuse dont je fus tant épris ! — or, j'examine, — il est bien tard pour fuir, faisons la haute mine. — « Char délabré ! — Presque neuf, monseigneur, il n'a servi qu'à trente de nos derniers empereurs. » — Alors quoi ? (Tête folle pourtant, que j'aie répondu : Soit !)

Tout le front de mon char au vieux coloris, s'incrustait naguère (la chronique l'affirme) de lauriers, de palmes d'orfèvrerie ; maintenant, à la loupe, affirment nos savants, quelque « mouvement » encor d'un feuillage d'or. On avait pour l'orner, mon char, bien dépensé. Mais c'était autrefois, c'était il y a longtemps. Ah, depuis tant d'années nos édiles ne pouvaient entretenir « pour la gloire » ce char de ma famille... A peine un très vieux fou, rabâcheur du vieux temps, sanglotait aux ruelles l'*air du Vieux Char de Gloire*, — pleurnichait au passant, au cours de son gilet : « Pitié, mon bon ami, ils le laisseront pourrir *ton* vieux char de victoire ! »

Voilà, ce fut longtemps la paix, celle que nos bons édiles préconisaient, la Paix : diplomatie, — armes aux musées, — progrès de l'industrie, — mufle qui grogne

du peuple qu'on n'a jamais parfait, mais qu'on tient par des liens si solidement parfaits, comme lâcheté native, qu'entretient si bien, finaude la Paix, — en faveur de la bosse d'une dame Pratique détourner le manteau de la fée des Légendes, — puis laisser moisir l'écusson aux tentures, — laisser boire l'Empereur et bien commercer. C'était la paix, sans doute. Or, le Barbare est là ! On m'a hissé malgré ! On m'a conduit vers mon vieux char (traîné d'abord, traîné) et puis au grand air je me suis laissé faire, et puis, quoi, j'étais ivre, et puis on m'a conduit... Au reste, mourir de peur, d'estoc ou de phtisie... Entre temps, on m'a tout couvert d'armes, ébréchées et rouillées, ferrailles d'autres temps, à vrai dire, mes amis, vrais déchets « d'amateurs », — je me suis laissé faire et même j'ai souri. On m'a si fort crié : « Ne crains, fils d'Empereur ; toujours la victoire fut à ce beau char. » — « Rehaussez donc, leur dis-je, d'un peu d'or son vieux front. S'il faut hâter ce vivre, ah, qu'autour ça reluise... » — « Petit, pour ton triomphe alors. » — Alors quoi? (Tête folle pourtant, que j'aie répondu : Soit !)

Symbole des vieux temps, l'Hippogriffe hyacinthe aux muscles pommelés, ils l'ont détaché de leurs armes, ils me l'ont confié.— A nous donc maintenant, les « bons vieux moyens ! » — Une sorcière, la dernière, d'un abracadabra fatidiquement cité, mais d'un coup de pouce vert, vous l'a ressuscité. — On disait : « La victoire est à ce coursier. » — Certes, à la laisse, ce coursier

piaffait, prisonnier de mon poing et soudain se cabrait du sol vers le soleil! (et mon vieux fou disait : « Nous l'avons vu très bien érailler le soleil... » — il ajoutait pourtant : « Cela est fort ancien »). — Certes! mais fâcheux dada qui, retombé des cieux, et peut-être aussi de s'être un peu rassis sur l'Ecusson moisi, claudiquait sous les rênes plus profond que vieil âne. — « Parbleu, mes enfants, me mis-je à hasarder, ne pourriez-vous m'offrir quelque jeune mulet? — Point! et fi, le fou dépensier; relisez notre histoire, fils d'Empereur, la vôtre. La victoire toujours fut à ce coursier. » — Pas le temps de relire, hélas. Alors quoi? (Tête folle pourtant, que j'aie répondu : Soit!)

Et puis on disait... on ne disait plus rien. On s'armait en silence. Au doigt mouillé, voilà : broches, pioches, silex, hallebardes ; à nous les musées, à vous les bazars, à ceux-là qui n'ont peur de rien les tirs forains. Aux seuils des charcuteries, des merceries, des boulangeries, et autres tire-billon, cher Dieu! que c'était triste! Chaque bourgeois enfin sacrifiait un fils, se dégarnissait d'un neveu, d'un frère, à l'heureuse faveur de cette sainte guerre ; parfois, même, des filles, trop strictement dotées de nature pour l'hymen, prudes étaient confiées à la vertu guerrière. Vraiment, c'était trop triste. Un grand banquet d'amis, de frères, nous réunit, — oh! puiser aux petits verres de ces vertus guerrières! — et, terribles de peur, nous voilà *partis!*..L'impériale-fanfare en tête faisant des siennes, tonitruait

dans l'air, et, roulant ses transports sur nos poitrines fières, crevait au fond des cœurs les boutons de la haine.

Bref, du seuil de mon char, j'ai, fol effort, tenté de happer la déroute. J'ai voulu ressaisir ses mille lanières d'un poing de courroux. Du haut de mon orgueil mon fer frappait les lâches .. Vain courage. Hé, que faire, dites-moi, de ces pansus bourgeois qui suaient à gouttes plus grasses que des œufs, sous un soleil mourant et l'armet des aïeux? — Mais, que faire, mes amis, contre un Barbare qui veut? — Je n'avais plus ma voix à hurler: « Face! Face! » quand, par les marécages, les mille lanières de la déroute ont confusément traîné leur traître et lourde foule, et ce char délabré où mon courage enfui gisait désespéré, jusqu'où ne plus paraître à l'ombre des murailles, leurs casques et mon front las d'avoir tant dominé, que les vagues reflets d'une fresque fanée. — Soudain les sots couillards voulant frapper quelqu'un, enfin frapper quelqu'un (la belle épopée, cent mille contre un!), moi sans nul doute, empereur vaincu enfin, hérissèrent leurs ferrailles... vers mon calme dédain. En somme, en somme, pensai-je à cet instant suprême, l'âme s'envole *la même* d'un corps pâle ou vermeil. — Or, j'apprêtai mon âme au vol, tendant mon col. — Ho, ho, ils frappent mon char. Adieu, terre! ils me griffent. A mon cœur! les voilà! Mais n'ayez donc pas peur! Imbéciles, ils se pressent. Hi, hi, mutuellement ils se privent des oreilles... Ha, ha, ils coupent, les sots, les rênes de

l'Hippogriffe qui d'un seul bond se hâte de s'ouvrir le soleil !

Avait-on vu jamais atteler tel coursier ?..

Qui donc riait aux larmes sur ta croupe de feu, mon bel Hippogriffe, en traversant les cieux ? — Autour de leurs marmites, mes fous mangeaient leurs oies, quand eux aussi, d'un bond, les barbares sont venus mettre les belles âmes de ces bourgeois à nu, et réduire à l'Histoire béant ses collections, ma ville, sa légende, sa fortune et son nom. — Ma voix du fond du ciel : « Ah ! mes pauvres mignons, je vous avais bien dit que cette civilisation vous ferait le plus grand mal ! » — Mais quelle voix flûtée, de la terre, me répond : « Erreur, petit empereur, eux et moi, les Fronts, les barbares nous trouvèrent si tant jolis d'armure, si tout précieux d'esprit, d'allure si familière, que fort galamment il nous épargnèrent, puis vinrent nous prier d'aller orner leurs rangs. L'Epopée à revivre, ami, nous la tenons ! Nos fronts seront bientôt les cantines de leurs fronts. Je me vois déjà roi, je vois Lucien stratège, André juge, Raoul prêtre... En attendant pourtant, nous nous contentons d'être les plus beaux ornements de tous leurs régiments. » — Aux barbares, des nues, j'allais oser pousser le plus fatal des cris : « Tuez les Fronts ! ou bien ils vous civiliseront. » Hélas ! c'était mon tour d'entrer au paradis.

Eh bien non, ce cauchemar ne me dit rien de bon, il

ne tient rien de mon petit mot profond, — il me faut un jalon pour les historiens, et ça n'est pas très clair, ça ne se comprend pas bien. — Cherchons... Cherchons... — « *Ah ! j'ai bien mal dormi, mes pauvres chers mignons!* » — Hé! je le tiens, mon mot, j'y suis peint, c'est tout moi. Vite, allez me quérir mon chroniqueur Plumedoie.

MOYEN AGE

Moyen âge, moyen âge, que tu m'as fait perdre de courage! — Que ton « geste » fut nostalgique, ô moyen âge, en tes vieux livres, pour l'enfant triste et sans courage, et nostalgiques, oh! de quelle attirance, tes phophorescences, du fond de tes livres, pour l'âme triste dès l'enfance !

Vagues de lumières pâles, sous des phares, comme en dérive... Falots au creux de barques sans matelots, au gré des flots... Moyen âge, ô mer, flots d'ombre et de lumière, entre les phares de mon enfance, dans la nuit sombre de ma jeune vie, ô moyen âge, tes phosphorescences, tes falots au creux de barques qui se balancent et qui semblaient très doux bercer ma destinée!

Et comme au souvenir d'une vie plus rare, vécue on ne sait plus en quel hasard d'éternité, moi le

nouveau-venu, sous mes yeux avares d'intimités pensives, que j'ai donc aimé, de ton obscurité, ô moyen âge, du fond de tes livres, sentir briller sur mon front sans courage les bons falots, les vagues bleutées de ta toute pâle et douce intimité !

Tes lueurs pâles et tristes au fond de tes livres qui m'ont, à moi, mes nerfs, comme ravis ! Tes lueurs tristes, ô nostalgique, comme d'un pays sombre où l'on aurait souffert — souffert trop doux ou trop tragique — à mendier, la nuit, sous les palais en fête, un peu de ces reflets qui colorent les vitres, un peu de cet or pâle qui pénètre la nuit...

Pays où coule sous les arches un fleuve aux ondes insuivies, et pauvre et pauvre entre ses rives, mais riche, en l'ombre de ses rives, d'orner son eau les nuits des astres du ciel clair... Et fleuve grave, en ce pays, dont chaque soir on suivait la dérive — délaissant là-bas ces lumières qui tentent de leurs mystères pâles aux vitres des palais — loin de la ville, sur les grèves lentes, on suivait chaque soir, avec le ciel d'étoiles au front et sans savoir, si lentement qu'au ciel vont souriant les bienheureux... oh ! pour l'étonnement peut-être de revoir — vers la ville se retournant moins pauvre et malheureux, mais soudain se retournant le ciel encore au fond des yeux — grimacer le fer d'un veilleur de poterne sous sa lanterne.

Moyen âge, moyen âge, du fond de tes soirs, au fond de tes livres, quand mon enfance voulut te suivre, quand mon enfance voulut vivre selon tes chants, selon ton geste, — à tes lueurs, ô mon moyen âge, que tu m'as fait perdre de courage !

Et tes batailles, éclairs d'orage, et tes tournois, sable et soleil, tes camps-du-drap d'or, tes fêtes et tes chasses, tous ces jours vifs aux costumes de teintes fortes, et les lions et les tours et les lys argentés frémissant aux pennons sur tes jeux argentés, les flammes rases de tes défaites, les hauts clairons de tes conquêtes, et ces cours amoureuses de dansants carrousels et de tous les joyaux où le soleil se mire, toutes ces lumières qui passaient vite en rires, sur le fond calme et sombre du pays, et comme des images naïves pour réjouir un peuple de pauvres dans l'ombre et l'oubli.

Pourquoi s'est cru du moyen âge, mon jeune rêve sans courage ? — un des pauvres du moyen âge, fol et fol tout mon jeune âge ? — O mon enfance, image en couleur de ma vie, ô moyen âge, à toutes raisons, qui survit ! Recommencer malgré, lorsqu'on est grave, l'autre vie !... Ah ! quand j'étais du moyen âge, n'étais-je de la vieille Asie ? Avez-vous remarqué depuis quels temps on vit ?

Il y a donc pénurie d'âmes, qu'il faut toujours redébuter ? — Si c'est ainsi, tu nous oublies dans tes

goûters, après tant d'astres dévorés, malicieuse Éternité. On l'aime, la sucrée, l'acidulée, l'amère, la vie de cette Terre, on la grignote, on ne l'entame guère. Éternité! Éternité! — tout mon avis: Que je souhaiterais molaires tes quenottes!

Éternité malicieuse, on s'est donc colorée de vie? — Et vous, mon âme, ô malicieuse! colorée d'éternité?...

I. — MA LÉGENDE

LA VIE

Le cou est nu. Elle est charmante, et c'est idiot. Son nom doux, non moins doux que le doux nom d'Hévah. Elle fait hi, elle fait ha. Elle saute sans raison. A d'aiguës petites dents elle se fait saigner un petit doigt qu'elle suce, puis broute des bluets. C'est des simples. C'est une simple. Elle a bien de l'esprit, elle fait hi, elle fait ha. Elle va par les pierres. Elle bute, elle rit. Elle est idiote, et c'est charmant — la Vie.

Allons. Le cou est nu.

Au détour d'une route quelque noir étrangleur.

★

LES PREMIERS PAS

RÊVE D'ENFANT

Dodo, dodo, l'enfant dormira tantôt. — A bon baiser, maman, dodo. — Dodo, dodo, l'enfant rêve...

« Du blanc, du bleu, du beau blanc, du bleu, du blanc, du beau bleu, du rose, du rose, de l'or, de l'or, une petite langue de sable rose dort son image dans l'eau bleue, des algues d'or dorment en grâce au bord du sable vers l'eau bleue, au bord du sable aux algues d'or dort un petit Jésus en or, une petite lampe d'or vole, vole dans le ciel bleu, une petite lampe d'or avec deux grandes ailes blanches, avec un ange ; d'une coquille au sable d'or monte, monte dans le ciel bleu un beau rosier tout en vermeil en beaux rinceaux jusqu'au soleil ; un ange d'or d'une aile blanche coupe les branches, un ange rose d'une aile d'or coupe les roses ; toutes les roses de vermeil et l'ange rose et l'ange d'or volent, volent dans le soleil. — Du bleu, du blanc, du beau bleu, du blanc, du bleu, du beau blanc, du rose, du rose, de l'or, de l'or, une petite langue de sable rose dort son image dans l'eau bleue, une petite lampe d'or aux ailes blanches vole, vole dans le ciel bleu ; il pleut ! il pleut ! de grandes roses de vermeil, il pleut ! il pleut ! sur toute la mer de grandes roses de vermeil ;

l'eau bleue est rouge, le ciel tout rouge, le sable brûle, c'est un rubis, la petite lampe d'or tombe sur le beau Jésus qui brûle! beau Jésus brûle! c'est un rubis, du ciel tout rouge tombent deux anges avec deux grandes robes rouges, vers le soleil beau Jésus monte, tout rouge, tout rouges avec deux grandes ailes de feu. »

L'enfant s'éveille : le feu ! le feu ! — A bon baiser, bébé, tu vas dormir. — Maman, l'enfant Jésus est mort. — Mais non, il n'est pas mort. Tu vas dormir. Dodo, dodo, l'enfant dormira tantôt. — A bon baiser, maman, dodo. — Dodo, dodo, l'enfant rêve...

« Un diable vert aux cornes rouges... Il cueille toutes les fleurs de la terre... Mais le beau bleu qui vient là bas c'est un gendarme... Il écrase tous les coquelicots avec ses bottes... Ah, il le tient, le gros mauvais diable.. Non, c'est un petit Jésus, un tout petit Jésus en or, gros comme une souris... »

Maman ! le diable qui me tire par les jambes !

— Allons donc... — Oui, parce que le gros gendarme a mangé le petit Jésus. — Tu sais, toi, si tu le fais encore mourir une seule fois, celui-là, je te fiche une gifle ! — hurle papa qui fait des chiffres.

VISIONS D'ENFANT

Mes beaux rêves colorés d'argent bleu et de doré, où sont-ils, jeunes années? Où sont-ils? Vieilles années!

O ces lumières colorées... étoffes douces dans l'air... clochettes... et toutes ces fêtes parées ! Ces beaux rêves où je voyais, comme des bouquets de fête piqués aux bleus tabliers dévalant de blanches crêtes, des vallons verts enrichis d'orangers et de palmiers; ces beaux rêves où je voyais la mer, en un bruit de fête, à l'assaut des tabliers lançant des cavales vertes et d'ambre et d'azur, enrichies de blancs et purs cavaliers. ..

O beaux réveils colorés d'un beau soleil en ma chambrette, ô ma chambrette blanche et dorée ! mes beaux réveils d'enfant sage, tout aérés, tout embaumés de l'air tout embaumé d'un parc aux bleus étages, mes beaux réveils d'enfant gâtés, où sont-ils, jeunes années? Où sont-ils? — ô mes années!..

LE PUITS

L'enfant descendait avec la carafe, lorsque la nuit tomba dans le jardin en fleurs, après l'éclat de pleurs sur la soupe aux babys, la salade épluchée, la lampe rapprochée, le vin-tiré-il-faut-le-boire au père joyeux qui va sonner, et le bruit frais d'argenterie des cuillers, des fourchettes sous les mains de la mère, l'enfant descendait avec la carafe vers le puits tout noir au cœur des lilas.

Oh ! qu'il faisait noir! et ce Bélisaire qu'on avait quitté — ce guerrier sans yeux, à la barbe noire tachée de sang bleu, sur la couverture du cahier aux chiffres —

sous la lampe bleue. L'enfant fit un pas, deux pas, deux tout petits...et d'autres bien plus grands jusqu'au fond du couloir, à cause d'un éclair, en courant, en courant ! — *« Ah, le jour est trop noir, mère, je n'ai pas vu l'eau. »* — « Ah, mon fils, la nuit est tombée trop tôt. »

L'enfant prit une lampe, traversa le jardin, bravement écarta vers le ciel lourd d'orage les branches parfumées qui glissaient sur ses tempes. Il s'élance dans le sable. Il penche un peu les bras. Le seau du puits s'éclaire et la mousse, la pierre — la corde — tout le puits. Il entend causer l'ombre ! La lampe s'est éteinte. — J'ai cassé la carafe! j'ai cassé la carafe ! »

Le pauvre petit gars fiévreux, halluciné, tremble de tous ses membres. . il croit entendre une voix !... une voix au fond du puits, une ombre qui sanglote au fond du puits avec une voix.

Un éclair! deux éclairs ! deux yeux de sang sous les lilas! le tonnerre! le tonnerre! un choc d'armure sous les lilas, — le pauvre petit gars fiévreux, halluciné, voit osciller dans l'herbe l'ombre de Bélisaire.

Il écarte les branches, il court à la fenêtre, il s'agrippe aux persiennes ! Oh, il revoit la table où dorment les babys. Sa mère les réveille... Oh, elle met en riant sous leurs petits yeux bleus, pour qu'ils ne pleurent pas, l'image au vieux guerrier sans yeux du cahier

bleu, et ce bon Bélisaire il les fait tous bien rire!.. tandis que du dehors le père sonne en mesure en chantant sa chanson sur le vin qu'il faut boire.

LE GRIMOIRE

— Oh, les nuits noires avec ce grimoire ancien qui me mettait l'âme en plein soufre !

L'Homme noir aux yeux d'ocre, et son poignard de fer !

L'Homme noir aux yeux bleus, et son poignard de bronze !

L'Homme noir aux yeux blancs, et son poignard d'argent !

L'Homme noir aux yeux noirs, et son grand poignard d'or !

— Oh, les nuits noires avec ce grimoire ancien qui me tenait l'âme en plein soufre !

Le Château noir avec sa grand'porte de fer !
Le Château noir avec sa grand'porte de bronze !
Le Château noir avec sa grand'porte d'argent !
Le Château noir avec sa belle porte d'or !

— Oh, les nuits noires avec ce grimoire ancien qui me tenait l'âme en plein soufre !

Le bras noir au poignard de fer éventra la porte de fer !

Le bras noir au poignard de bronze étendit la porte de bronze !

Le bras noir au poignard d'argent creusa la porte d'argent !

Le bras noir au beau poignard d'or ouvrit doucement la porte d'or.

— Oh, les nuits noires avec ce grimoire ancien qui me tenait l'âme en plein soufre !

L'Homme noir aux yeux d'ocre tomba dans un grand feu !

L'Homme noir aux yeux bleus dans un lac furieux !

L'Homme noir aux yeux blancs dans une tombe froide !

L'Homme noir aux yeux noirs entra dans un cœur d'or !

Oh ! les aurores avec encore l'ancien grimoire qui me faisait croire aux belles princesses d'ivoire, aux yeux adamantins, aux cheveux de matin...

LE PAILLASSE DE LA THÉIÈRE

L'habit violet, le gilet jaune à fleurs, — taches tendres, savantes, et d'une habileté de travail ! et si joliment rehaussées d'émail (l'émailleur est l'ami de ma mère et cité par elle comme le meilleur des émailleurs) sur le ciel bleuté, l'horizon d'été coquelicoté de la

théière peinte du service à thé, — devant les ifs et par les fleurs Paillasse pensif même sa douleur.

— Légende d'or fin : Sa vie est ratée.

Sa mèche d'or, à fleur de ses yeux biseautés de reflets d'argent fin, pend et lèche ses pleurs, son fard et sa douleur, au rythme cahoté des peines sanglotées.

« Je vous le dis, ma mère ! oui, là, sans fard, ce Paillasse m'agace avec sa gueule amère. » — « Enfant au cœur de glace, respectez votre mère ! respectez la douleur, respectez le grand art... » — « Oui,oui, et l'émailleur, je sais. »

Ce matin d'hiver j'en avais assez, j'ai décapité Paillasse pensif : sur sa face fardée (et jusque sur un if) un papier à timbre a réglé sa douleur. Orné d'un profil au crayon de couleur — et, faite de chic, œuvre de ma manière, — un papier gommé a séché ses pleurs.

Voyons. c'est bien plus chic, sur un beau ciel bleuté, sur un beau,bleu, vert horizon d'été coquelicoté, ce doux violet, ce gai jaune à fleur, avec au-dessus de cette gaîté, de cette douceur, fort bien destinée sur menu papier la tête (si doucement épatée de toute la beauté du ciel et des fleurs) d'un lapereau trotté, tout chaud né, du clapier.

— Cette soirée d'hiver j'ai cru devenir vert...

La face de Paillasse passait à travers mon menu papier,

et clignant l'argent fin de ses yeux vers ma peur, cette farce fardée fadement souriait.

A terre, j'ai cassé de colère la théière ! A tout jamais Paillasse était décapité... Mais c'est bête, c'est bête, il m'a semblé, *moi-même*, avoir perdu ma tête !

Or, les oreilles on m'a frotté longtemps et fort pour avoir cassé, du service à thé, une preuve de la si glorieuse habileté, si souvent vantée par ma mère et ma sœur à leurs invités, du meilleur émailleur enfin de la cité ! — Et j'ai fort bien senti qu'on me brisait la tête.

LA VIEILLE DAME

Très souvent, minaudant, la vieille dame promène par le jardin en fleurs sa vieille robe à fleurs. Je la suivis un soir et je n'ai pas su rire. Et cela fut, bien sûr, à cause d'un couchant semant la mort ou le sommeil parmi les roses des parterres, tandis que ses feux éveillaient au dos voûté de la bonne vieille tout un printemps surnaturel.

LES RÉSOLUTIONS HÉSITANTES

Étreins ton cœur, ton front. L'avenir est tenté.
— Partir?..
Regarde un peu derrière. Jette les yeux de côté.
— Tout fuir ?
Ecoute encore un peu ! L'air des cloches premières...

— Souvenirs...
Il frissonne un hier dans l'air.
— Le dire !
La maison de ton père entourée de l'été.
— Rester.

LES BEAUX DIMANCHES (1)

De nos jeunes vies, poètes, mais le joli réel !

Fuir, les dimanches, dès le matin léger, superfleuri, parfumé de Seine-et-Oise, aux sons des cloches plein le ciel bleu, fuir dans les banlieues avec sa bonne amie du penchant de Montrouge, infidèle dans la semaine et fidèle le dimanche, la mutine qui fera si souvent à vos doigts renouer sur l'or frivole de ses cheveux, la grâce, envolée au vent, d'un ruban bleu !

Oui, laisser, poète, quelque gloire derrière soi, dans Paris, les dimanches, par les rues d'or si tristes où certainement vos amis se promènent et, après d'autres belles choses, disent de vous : « Comme il a fait cela ! » Impérialement, laisser cette juste gloire frivoler de lèvres en lèvres d'amis. Adieu, le boulevard nu aux arbres se mirant sur l'asphalte arrosé de neuf, et près, la petite rue religieuse où vos amis se promènent et disent : « Lui !... » jusqu'au soleil hésitant à rougir, à quatre heures, sur les murs des couvents, rue Notre-

(1) On retrouve dans *Paris Sentimental* (*Ball. Fr.*, VIe série) ce poème et le suivant, sauf quelques variantes.

Dame-des-Champs Ils vont. Le but, un dôme. Puis, le temps encore, ils vont. Et le soleil sur le pont et place de la Concorde est si longtemps sans mourir. On boira le *soleil miré dans la Wallace. « Amis! buvons à la gloire de l'ami!* » Ils chantent, car le dimanche donne un vernis aux chansons. Ils chantent votre gloire. (C'est si bon de le croire...) « Lui ! » vont-ils dire encore ; et ils ne sont plus que deux. « Lui ! » pensera-t-il, sans doute, aussi le dernier, celui de la petite maison au jardin de vieille mère, le jardin au puits de mousse, derrière l'Observatoire.

Mais soi, fuir dès le matin léger, superfleuri, parfumé de Seine-et-Oise, aux sons des cloches plein le ciel bleu, fuir dans les banlieues avec sa douce amie du penchant de Montrouge, infidèle dans la semaine et frivole le dimanche, la mutine qui fera si souvent à vos doigts renouer sur l'or câlin de ses cheveux, la grâce, envolée au vent, du ruban bleu!

Être simple et loin de toute gloire, — avoir ce bonheur très grand d'apercevoir quelque bon visage, au chapeau vert ombrant la haie en fleurs, qui vous semble enfin ne pas vous apercevoir, — et la joie inouïe de contempler, gravement, jusqu'aux bestioles, la moussure d'un arbre, comme un herboriseur, pour moins sembler entendre, là, derrière la treille, la voix d'un connaisseur qui trouve « jolie, jolie » votre belle. On n'en a pas l'air, ça vous flatte le cœur. — Chères joies !... Ah, ah,

chantons sur le pavé des gardes ! — Après le déjeuner aux petits verres calmeurs d'âmes, enfin se coucher bien au long, dans un pré... Là, on entend les grenouilles causer... « Avec une épingle et du rouge, on les pêcherait. La mare est proche... » — « A quoi bon ? » On écoute on ne sait quoi qui chante dans les herbes et dix fois on s'est retourné, les yeux piquants-piqués comme aux chandelles à minuit ; on est lourd ; on s'est retourné pourtant cent fois, parce que le bras s'enfourmille sous la lourdeur d'un front aux cheveux lourds d'épingles, la lourdeur d'une bouche grande ouverte au ciel lourd.

Et revenir déjà, par la nonchalance du couchant, revenir des belles banlieues avec sa belle Manon penchant un peu la tête et rouge et décoiffée, — la mutine vous a fait si souvent retrouver, dans les doux environs de sa nuque frivole, la grâce d'un ruban, du ruban qui s'envole ! (Aimons ces jeux magiques et taisons nos secrets.)

Revenir par les bois où l'on voit le couchant pendre au bout des allées ses glaces mélancoliques, les doigts nerveux, dépris d'une caresse aimée, puis mollement repris à des caresses vides... lassement regagner cette gare lointaine... et n'être plus heureux... et, près du Pont-des-Chênes, étouffer un sanglot devant la mare en feu... et devançant la nuit, l'aurore et le matin, sentir aux cartons verts de son bureau sa main...et n'être plus heureux en songeant à demain. — Mais, paraît-il,

« les douleurs sont des folles » : ce qu'elle chante, ma mie, pour endormir ma peine. — Enfin, le train lancinant. La Tour Eiffel s'embrase sur le Bas-Meudon. Ça vous fait aimer l'ombre, là, que l'on comprend tant. — Paris. L'à-tâtons. Et lundi demain. Demain, déjà lundi... Idée de trouver juste la romance aux sanglots... « Tout est vain, tout est fou, les douleurs sont des folles... » Lundi ! la muraille noire. Et si loin derrière, le prochain dimanche. — Le Travail !!! — Oh, tristesse, et souffrance au cou serré... Le bureau. Ecrire à la dérobée sa peine et la rimer ? Mais non. Les deux mains aux lourds cartons boueux; aspirer de la poussière humide; s'embrouiller les doigts aux toiles d'araignée; « Police 413 ! avenant 117 ! » ou l'ordre du plus fort, ah ! du plus fort, en somme; et ton coup de poignard dans la gorge, ô fouinard voisin à la terrible haleine; et la fièvre enfin quand la main moite se crispe, et le frisson au dos quand la main s'est fermée sur la poignée de cuivre.

Ah ! le joli réel de nos jeunes vies, poètes !...

Et c'est là notre vie jusqu'au prochain dimanche où, laissant nos amis *propager* notre gloire littéraire dans Paris, réciter dans les rues les poèmes de nos soirs (que c'est bon de le croire !) nous irons nous aimer dans la paix des banlieues, chanter au fond des bois nos chansons de faubourg, « les Douleurs sont des folles » ou « l'Étoile d'amour », avec celle qui nous fait si souvent

rattraper, fuyant sous l'or câlin de ses cheveux légers, son amour, ses rubans, ses serments envolés !

LE JARDIN

Ma mère, ensevelis de tes mains tout le fantôme charmant que tu me fis... Seule, non, ce labeur te serait trop lourd. Partage, et sois mieux sûre de toi. Appelle-les, tout en pleurs, les bons voisins des villas, ensevelis, en pleurant, dans le terreau de ton jardin (oui, devant eux et leurs matous, leurs petits chiens) le décor joli, luisant, poli, affable, que tu fis, en tenture si douce, en plis légers, tomber du front sur les regards, puis sur le corps de ton fils bien-aimé.

Creuse la terre sous les feuilles. Mets à ta gauche les fleurs en tas pour les couronnes tout à l'heure. Et dis aux feuilles et dis aux fleurs de bien garder tout leur parfum ! Mets à ta droite les feuilles en tas pour la croix sur moi tout à l'heure. — A cette voisine, la fine curieuse : — « Mon fils, Coureur-de-Peine, courait vers l'horizon... Je ne l'ai plus compris... il fuyait mon amour. A travers champs, sur les pierres, ses pieds ! Madame, n'ont-ils pas fui mes mains pour les sentiers ?... Je les avais senti grandir, ses petits pieds, dans mes mains achaudies par mes lèvres, et n'ai pu guère les réchauffer. Mais ses yeux et son front étaient si lourds de sang que ses épaules et tout son cœur tremblaient... comme ces roses rousses entre vos doigts, madame ! »

Et pleure et devant eux ensevelis, propret, tout le charmant fantôme que tu me fis, ma mère. — Ton fils, maman, ton fils, ah ! tu l'as bien trompé, lui qui jugeait la Vie sur ta vie de bonté !.. Chère ignorante femme, pauvre bonté légère. Ton fils, hélas ! maman, pourquoi l'as-tu trompé? Maintenant c'est fait : je n'en veux plus à ta tendresse. Et puisque j'ai touché l'horizon d'or des champs, tes larmes, ô cher sang ! non elles ne seront point vaines, — Douce, reprends ton somme et je t'apparaîtrai, et tu revêtiras du manteau bleu des spectres ton fils, maman, ton fils que tu as bien trompé, — ton fils, Coureur-de-Rêves, et qui s'est bien damné, pauvre bonté légère, chère ignorante, oh ! sûre du ciel !...

LE POITRINAIRE ET LE SOLÈIL COUCHANT

Ainsi qu'une île en feu sur la mer de vermeil, au fond de l'horizon brûle et meurt le soleil. — De son lit d'ombre, au crépuscule, le poitrinaire a vu s'effondrer l'île rouge. Il tend ses mains crispées jusqu'aux vitres qui tremblent, haineux vers l'océan qui dévore son jour. Près du lit, sa folle enfant, la fillette aux boucles rousses, danse, feu follet, saute et retombe, rosace rose en la pénombre, et vers le jour lointain, soudain, trousse les pans légers de sa robe rosée. Très gravement enfin, elle fait la révérence au jour qui va mourir... et puis, ah, lui découvre en riant, en riant, son jupon bleu bordé de quatre galons d'or, — pivote sur le tapis, et danse vers un mort.

IL Y A LA DES CRIS

A Henri de Régnier.

JE FUIS LE MONDE

Je fuis le monde qui me dirait : Popaul... Ça pourrait bien un jour me vouloir du génie. Dieu bénisse mon cœur et mon petit labeur, suffit.



LA MOYENNE

Ah ! qu'elle existe la moyenne ! Qu'elle me tient surtout moi, moi ! Je me suis cru un gros tas d'ailes... Un gros tas, c'est ça, — trop lourd pour le plus haut du ciel, et trop d'orgueil pour être en bas.

Ah ! qu'on est saoul, qu'on est souffrant ! Ivre et souffrant, quelle moyenne ! De là, de là ces semblants d'ailes. Je les ai crues vraies pourtant, moi. Ah ! qu'on crierait ! qu'on ne peut pas ! Ah ! qu'elle me pèse la moyenne.

Et c'est leur vie et c'est la mienne. Je suis cela, rien que *cela*. Une aile m'échappe parfois, dit-il (un ami bon) — mais bah ! — et va rire au plus bleu du ciel,

sans loi de moi... Est-elle de moi, cette si haut? — C'est la question : est-ce encor moi?

Dieu reprend ce qu'il donne en trop.

LA FIÈVRE DE L'AIGLE

— O maladie, ma vieille hôtesse...

— Quoi, mon bel oiseau, mon aigle?

— Oui, dans son aire, les ailes croulées, ton aigle. Il les a dans sa tête à présent, ses beaux vols, il les a sous sa fièvre, maintenant, ses vols anciens.

— Ah! mon bel oiseau, du temps de tes vols, le ciel que tu cherchais, l'as-tu toujours atteint?

— Aigle, m'être brûlé les serres à la foudre!

— Tes ailes?

— Ailes foudroyées.

— Mon bel oiseau, depuis tes ailes croulées, le manque-t-elle. l'Azur, dis-moi ta pensée?

— N'importe, c'est un œuf si petit que ma tête. Mon vol perçait l'orage. L'orage couve ma tête. O son panier de cuivre, ô ses treillis d'éclairs! Que c'est lourd et brûlant! Sais-tu que la coquille de ma tête se fend?...

— Ta pensée, bel oiseau, ta pensée fend les airs...

— A s'y tendre, à s'y tendre, oh! qu'ils doivent le *gagner*, le ciel, ceux de l'enfer!

L'ETOILE FILANTE

Une étoile a filé comme une laine d'or.

Dans le ciel en velours, dormirai-je un jour? O saisir la laine et suivre l'étoile! S'il en faut mourir, je veux bien encore.

J'attends sur la terre qu'une étoile vienne filer près de moi le bout de sa laine. J'attendrai longtemps, disent les passants.

J'attendrai l'été, j'attendrai l'hiver... Mais que vienne la neige, de ses froides laines, recouvrir mon corps tremblant sur la terre,

une étoile filera dans le ciel d'hiver!

L'IVRESSE

Encore une tournée, mon âme!
— que tes yeux clignotent en moi,
— que tes yeux cillent, petite myope,
— que vois-tu bouger en moi?

« Le soleil et la lune se partagent un bois. Comme ils sont fatigués! Le soleil et la lune sommeillent sur les feuilles. »

Encore une tournée, mon âme!
— cligne mieux tes yeux, petite myope,
— que vois-tu bouger en moi?

« Un faune qui cache le soleil sous ses poils, une nymphe qui berce la lune entre ses seins. »

Encore une tournée, mon âme !
— cligne bien tes yeux, que vois-tu ?

« *Le faune, avec la nymphe, échange le soleil, pour un peu des rayons frigides de ses seins.* »

— Que vois-tu ? que vois-tu ?

« La nymphe s'est enfuie. Le faune court après. »

Que vois-tu ? que vois-tu ?

« La nuit éternelle sous une forêt. »

LA DÉBAUCHE

Je suis le bellâtre du sentiment, — un peu moins qu'une bête véritablement, quand, ivre à flamber mes cheveux au firmament, à rouler (je le gueule) mon front dans les étoiles, je « familiarise » avec le réverbère que, chatouille ! je viole à califourchon. — O étoiles si pâles que je bave en pleurant quand je me dis poète au bras du *cipal*...

Mais que dire de moi sinon : « Dieu m'a fait » ?

Mais que dire de moi ?...
« Du haut des cieux Shakespeare me tendrait-il sa lyre ? Shakespeare est muet, c'est bien, je volerai. »

Malgré le noir de l'ongle de vrai sentiment, le noir de l'ongle à peine (encore, moi, je *les* ronge) — *ne sommes-nous pas plusieurs à ce jeu, mes enfants ?*

LA RACCROCHEUSE

Ingénûment tenu la main d'une inconnue, ce soir, dans la rue. Mes amis ont bien ri, ils ont dit : il est gris.

— « Chère âme, j'ai fort réfléchi sur ton sort, (va je t'ai reconnue) il n'est pas sans espoir. Ton bras, ma pauvre amie, que je ne te quitte plus », aurais-je dit à cette dite inconnue-là, ce soir.

— C'est sa sœur ! riaient-ils.
— Sait-on ?... la nuit est noire.

Mais pour m'avoir glissé de la main, la gredine, je frappai, de mes poings — son ombre...

— « Inconnue ! Inconnue ! »

Et quand je suis tombé de *moi-même* au trottoir, eh bien là, j'ai bien ri, eh bien oui, j'étais gris.
N'empêche que j'ai bien failli la prendre au vol, celle qui m'abandonne chaque nuit, mon âme folle !

L'ETAGÈRE

Tout au bas de l'étagère, — d'or par dedans et par dehors, et semée d'émaux par les bords, entre mes portraits de profil et devant mes portraits de face, s'égueule une tête de panthère, style hindou, fort bel objet, à l'ami

pauvre ache é hier pour pas très cher, — fort bonne affaire !

Au milieu de l'étagère, sur un morceau de chamois (extra, c'est un gant de mon père), entre deux pierres noircies, souvenirs des Tuileries, devant un prisme plein d'éclairs, un chalet suisse, un globe de verre, quinze petits chinois en terre émaillés de bleu indigo, tous accroupis et bien diserts, dissertent du prix des peaux ; tandis qu'en vieux bronze un vieux Bonze sourit de ses yeux, à petits plis, de l'éphémère des empires qui sont à gauche de l'Asie. Tout ça me vient, aucune valeur, n'en ai souci, de mon grand enfant de père.

Presque neuf et peu coupé, un roman d'André Theuriet, très écornés, très tripotés, trois romans d'Alphonse Daudet, (mon Dieu, qu'elle est solide mon étagère !), laissant leur *saveur* reposer, tous les romans de Paul Bourget (mais ils me viennent de ma mère) occupent le haut de l'étagère,

— et par-dessus — me cachant le sourire de ma pauvre grand'mère, entre des lattes d'or, daguerréotypée, — une Vierge tutélaire en stuc, avec une ceinture bleu clair, de ses deux bras blancs étendus bénit, protège et rassure ma pauvre âme, mon pauvre cœur, mon pauvre corps en paquet, sur le lit vieux de mes aïeux. (Petite Vierge tutélaire, je t'ai volée à ma grand'mère, je m'en accuse devant tous, — l'aurais-je fait si t'avais sue ne même pas valoir *le clou ?)*

— Oh ! qu'il fait bon dormir le jour après avoir subi son coup ! Oh ! la quiétude des quatre heures ! Oh ! les siècles des monastères .. Oh qu'il fait bon se taire... se taire... — Six heures ! hé, qui m'appelle ?... hé ! Fanny dans la cour. Elle monte. Elle frappe. « Mais entrez donc, ma chère. Je vous quitte un instant. » — « Où diable courez-vous ! » — « Chez cet ami d'hier. » — « Et serez-vous longtemps ? » — Le temps de lui revendre ma panthère.

LA SÉRÉNADE

Guitare sous le manteau, coiffé d'un sombrero tambourin des averses, aux pieds une lanterne, le temps n'est plus d'attendre que vous choit de la fenêtre l'échelle de soie bleue ou le mouchoir de perse.

Le temps n'est plus des sérénades, ni de mourir sous les balcons.

Serait-ce bien la peine de « guitarer » sa peine ? Pour si peu de piéciettes on a la plus coquette, pour si peu de billon des sueurs jusqu à terre,où naviguent les poils du crâne et du menton.

Le temps n'est plus des sérénades, ni de mourir sous les balcons.



L'ÉTÉ DANS LA VILLE

La ville sue dans ses faubourgs, la ville sèche dans

son cœur, et l'onde qui l'arrose monte arroser ailleurs.

Dans ses faubourgs atteints d'orphéonie aiguë, les joues gonflées au col éclatent dans leur jus.

Dans son cœur déserté, trois Anglais pâles sèchent, si roides que sur grève sèchent des os de seiches.

Le peuple sue dans ses faubourgs, trois Anglais sèchent dans son cœur. C'est tout... Les têtes de cire fondent chez les coiffeurs.

DE MA FENÊTRE AUX CHAMPS

De ma fenêtre aux champs, voir l'araignée prêcher sur un fond de vitrail, les sauterelles souffler les chandelles des prés, le chevreuil bruiner vers l'azur du cristal, et sur l'air du cri-cri sauter les gais grillons, les crapauds bleus émettre en l'herbe leurs pièces d'or, et cligner de l'écaille les ablettes aux reflets, des folioles amoureuses flirter autour des fleurs, et le lièvre argenté de rosée s'étirer, voir l'aube orner son front d'une rose pudeur, quand les séraphins bleus décousent en riant le tulle de sa robe de première communion, puis entendre le dia prolongé des hâleurs.

SEMBLANCE ET RÉALITÉ

Oh, n'est-ce point là-bas, des roseaux coupent des bras roses ?

Oui, de loin, on voit des roseaux couper des bras roses,

Oh, n'est-ce point, là-bas, des branches aux feuilles blanches frappent des bras bruns ?

Oui, de loin, on voit des branches aux feuilles blanches frapper des bras bruns.

Oh, n'est-ce point, là-bas, les poissons de la mer ont saisi des poings bleus ?

Oui, de loin, on voit les longs poissons de la mer entraîner des poings bleus.

Mais qu'est-ce donc, que passent, chargés de roseaux qui saignent, des dos ?

Mais qu'est-ce donc, que passent, chargés de bois qui pleurent, des dos ?

Mais qu'est-ce donc, que passent des dos chargés de longs poissons morts ?

Ils vont au marché, les marmots aux serpes,

pour avoir des sous, les gaillards aux haches,

qu'ils boiront en chœur, les vieux aux harpons.

L'ÉPOUVANTAIL ET LE VOLEUR DES CHAMPS

C'est la coupe, o gué, la coupe !

— L'épouvantail sur les blés mûrs fait de grands bras comme en nageant, tandis qu'un gueux, comme en nageant, coule ses bras à travers champs.

Voici la coupe, ô gué, la coupe !

— en attendant que, par les champs, coupant blés mûrs et gueux coupant, passe une rude lame d'argent à deux bras rudes comme en nageant.

Et c'est la coupe, ô gué, la coupe !

VISIONS SOUS L'ANGÉLUS

L'angélus sonne, c'est pour personne.

La cloche appelle du couvent aux sœurs de bonne Vierge du Corail des champs.— L'angélus sonne. — Au ras de la terre embrumée décline ici-bas le soleil, qui empourpre les nuées au plus profond ciel et presque en lui-même, qui envermeille encore les plus hautes cimes, les plus hauts des chênes et de rouges fleurs pique l'arête souple en pénombre des frênes... Mais l'ombre s'accroupit aux versants des coteaux, les bois ne luisent plus qu'à l'occident des plaines. — Quelle foison de lampes se balancent, de pourpre et d'or, encore, sur les moissons ? Soudain passé quel souffle sombre ? plus une lampe ne veille aux gradins des moissons. L'angélus sonne... Les faux s'éteignent dans tous les champs et sur les routes vont des ombres et les faux brillent

loin du couchant. — La cloche appelle du couvent aux sœurs de bonne Vierge du Corail des champs — Sous les coteaux d'ombre ourlés d'or, les prés s'enrubannent encore, et se désenrubannent des rubans des drains qui se décolorent... Le vent n'agite plus qu'une écharpe incolore... Et tout ce jeu soudain, jeu sans joie, artifice vain, brochant la mort lente et triste de ce jour de mélancolie et sans joie et sans foi des hommes en lui, comme tant d'autres et tant d'autres en somme. L'angélus sonne...

Sur ma route des bûcherons passent, qui ont laissé les haches avec les femmes (aux pieds des arbres, au soin des femmes) et qui s'étirent en bâillant, — et passent des femmes en riant, entre leurs bras berçant des haches et des enfants. Et de l'une à l'autre, en riant, elles mirent aux fers brillants des haches leurs fronts d'ébène et leurs yeux blancs et les doux yeux bleus des enfants. L'angélus sonne.

Au loin sur les chemins des voix de jeunes filles... Elles chantent, les folles, à qui mieux chante, vers les villes, et leurs chants me blessent, et c'est le soir, et j'ai pour elles des paroles de tristesse... — « Si gaies, si tristes sans savoir, vos voix, les filles, dans le vent. Oh! si loin de l'église des champs qui appelle, infidèles aux champs, vous êtes les plus folles, si loin de l'église des champs qui appelle, infidèles aux champs, vous êtes les plus belles. » — Et puis j'ai pour elles des

paroles de tendresse... « Vous êtes les plus belles, vive l'amour, ô gué ! La beauté ça dure un vol d'alouette Vous êtes les plus vieilles, vive la mort, ô gué ! » J'ai des paroles de cette tristesse gaie. — Allez, chantez, les infidèles, non plus rieuses ni goûteuses du pain bis, comme à midi, contre la haie au doux soleil, avec des doigts sanglants de fraises, promenés de vos lèvres aux lèvres des amants. « Les simples », croyais-je, pensant : c'est en riant. — « Non ! à la ville on s'aime mieux à l'aise. Voici le soir, allons, nos beaux amants ! » — Allez, les beaux amants, allez, les infidèles, jeter la gerbe de vos joies aux Villes... Et morts à tout jamais vos chants, — et pâles et pour revivre en herbes plus pâles au jardin de l'église, les infidèles, à quand les : « Revenez-nous-en » ? — Trop gaies trop tristes sans savoir, vos voix, les filles, dans le vent. — Les mains aux mains de leurs amants, vers les Villes elles dansent, les brunes belles filles, elles dansent, elles chantent, elles vont chantant gaîment ! — et ce sont des chœurs bien tristes sur le couchant, tandis que l'angélus à des doigts tristes sonne.

Voix d'un plus pauvre sur ma route. (La gourde est vide, la gorge sèche : — ce fut le pèlerin d'espoir, dit-on, et le vent joue avec ses rides.) Il dit : « Cœur décliné !... Mon cœur a peur de ma grande ombre sur ma route. Cessera-t-elle de grandir, ainsi plus à chaque soir ! plus pesante à traîner, plus pesante à chaque soir... » Et le vent joue avec son visage, et le vent joue avec le cou-

chant, avec les étoiles, avec son visage... L'angélus sonne...

Soudain, dans un effort suprême de survie, le soleil mort, certes ! le soleil mort, empourpre encore à feu les plaines et leurs routes et les coteaux, les monts, jusque dans l'horizon... L'angélus sonne ! c'est pour personne. L'eglise appelle, appelle en vain ! Le soleil meurt encore un peu, la route est rouge comme flamme : il n'y passera plus personne, il n'y peut plus passer une ombre. La route flambe ! oh, quel beau feu ! Jusqu'à la cloche la route flambe !... L'église appelle, appelle aux cieux... L'angélus vole ! -- cloche de feu.

LE PETIT RENTIER

Il s'en est allé par la route, le pauvre homme, il s'en est allé sans un doute, bravement, à petits pas comptés par son bâton tremblant, il s'en est allé sans se retourner.

C'est qu'il ne va pas fort loin, le cher homme. Ah, il n'en a pas pour dix-huits cents ans. Il n'a jamait fait de mal à personne, lui. Il a toujours été si prudent.

Deux doigts de route, et puis c'est un sentier, un tout petit sentier qui reconduira l'homme, le tout petit cher homme, au point qu'il a quitté. Et pourquoi le malheur viendrait-il arrêter ce bon petit rentier dans son petit sentier ?

Il y trotte, y toussote, y crachote, y grignote, y jabote à lui-même et clignote content, y mijote au soleil son vieux cœur radotant, y vivote et s'y trouve heureux en vivotant.

Oui, qu'est-ce que le Malheur pourrait vouloir à c't homme, quand son plus grand malheur serait de trop trotter ? Certainement... la mort, ça peut arriver. Ah, la mort, la grande route, on y marche longtemps. Mais bah, n'y a-t-il pas ce bon monsieur l'abbé pour vous greffer dessus un bon petit sentier, — ce bon monsieur l'abbé qui vient au bon moment ?

ROBINSON OU LE POÈTE SNOB

Nous allons chanter sur un mode gaillard :

— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté. Comme c'est un poète, il a tout quitté, — toutes ses chères études pour la belle nature.

Moins que le nécessaire va lui suffire assez : « Un toit de racines, une pierre creuse pour chaudière, et le nid de bruyère où s'en venir, lassé, suivre, le jour mourant, la flore d'un feu de branches, activer doucement, d'une haleine légère, l'effeuillement en brumes de branches enlacées... » — Traduisez : Villa au bord de la mer.

Alors faut chanter sur un mode léger :

— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté, oh, oh, le pau

vre homme a peur de l'automne, l'hiver va le rendre à l'étude des vers

Exemples (moins que le nécessaire pour dire qu'il va rêver) :

FRAGMENT !

Je suis comme le ciel, moi, lorsque je dors,
Et qu'un rêve effeuille mes pensées enlacées,
Ce sont des batailles de fleurs dans l'éther,
— On m'a souvent causé de rêves étoilés...
Et, hors de l'étude,
De l'étude des vers,
Vive le bon dormir !
Car pour mieux rêver,
Vive l'oreiller
De la Solitude !

Messieurs, traduisez. Quand ce n'est pas très clair, il y a de la pensée. Toutefois, ça ne rime guère.

Alors, faut chanter sur un mode sévère !

— Gai, gai, Robinson, le rêve l'a tenté, oh, oh, le pauvre homme avait peur des hommes, c'est ce qui l'a voué à l'étude des vers.

Mais que d'autres étés puissent lui naître encore :
« Vive la belle nature, on vivra son rêve ! » — Moins que le nécessaire va lui suffire assez : « Un toit de racines, une pierre creuse pour chaudière, la fronde, l'arc et

la flèche et l'art de bien viser, et la main pour cueillir, et la main pour tuer ! » — Traduire toutefois : Sans bouger de sa fenêtre, décapiter des roses et fusiller des mouettes.

Alors, faut chanter sur un mode guerrier :
— Gai, gai, Robinson, l'été l'a tenté... Encore ! — quel poète. Il a tout quitté, toutes ses chères études pour la belle nature.

Mais qu'il s'attarde un soir, poète comme il est, à nombrer les étoiles du coin de sa croisée, que le prenne à la gorge l'automne querelleur et que, pour des raisons, *cela* descende au cœur, alors apothéose ! alors voici rêver ! (Moins que le nécessaire va lui suffire assez. « Des pierres, de la boue, n'importe, où reposer. » — Traduire : un lit moelleux, de douillets oreillers...) Ah ! maigre apothéose ! vraiment, c'est là rêver ? Le voici comme un ciel d'hiver lorsqu'il est mort, voilant d'un lourd sommeil tout son rêve étoilé.

Alors, s'il faut chanter, nous chanterons en chœur :
— Gai, gai, Robinson, la mort l'a tenté ! — Il était trop poète et c'est ce qui l'a tué. Il a voué son corps à l'étude des vers.

Et nous ajouterons sur un mode mineur :
— Gai, gai, Robinson aimait la solitude...

UN RÊVE D'HIVER

Hiver ! O mandarines, Orient pour deux sous ! Faut encore les avoir... Moi, je chante à la lune. Je puis chanter longtemps. Elle a l'air de n'avoir que des pièces de vingt francs Ça ne se jette pas, nous le savons. — J'ai froid, j'ai faim ; on peut toujours rêver... Pas si facile vraiment. Allons, rêvons.

La lune, délivrée de son papier de Chine, hume à larges narines l'odeur des mandarines, et clignante en l'éther : « Je suis l'impératrice, en somme, des mandarines », pense-t-elle, et clignante et grisée se cogne à Jupiter. Dois-je dire que, bons confrères, toutes les mandarines, gouailleuses, jutent de rire en leurs robes de chine ?... Holà ! je rêve...

Et passe à Jupiter. — « Paix donc, je sommeillais ! » gronde l'étoile altière, le nez dans ses rayons. « Tiens, une mandarine » — ravise-t-il gourmand, et d'un bon rayon droit il écosse l'œil troublant de l'amie des amants... S'échappe la Phébé ! Ce grand œil fend l'éther et pleure un doux rayon... En quel sens ? — Ah pardon, je rêve.

C'est un doux rayon d'or qui jute sur mon front. C'est un doux rayon d'or qui jute sur mes peines. Ah ! tout un fleuve d'or qui roule par mes veines. Bon, je suis transmué !... Je me sens devenir l'idole de moi-même. — Hé, rêvé-je ?

Non ! bonne piste. — Or du rêve, ô très douillette flamme, au placer de l'éther filon du vague à l'âme, amour de qui scintille pour qui tremble dessous ! cela vous pleut sur l'âme, cela brille, et c'est doux. — Rêvé-je, bonne lune ?...

Je ne rêve pas du tout.

Alors, par Jupiter ! j'affirme sans tarder, prenant à cœur la cause d'un bienfaiteur gouaillé, que cette bouchée d'or (je dis la mandarine) a des faveurs bien cher, si petite légère, doit se croire l'Orient, pour s'exiger, mutine : deux ronds ; et que, bâilleurs de faim sans un bailleur de fonds, elle nous la baille belle, sa vertu d'un instant, sans d'ailleurs rayonner tandis que nous bâillons ; — bien loin l'or de la lune qui ne nous coûte rien, qui se donne aux rêveurs, bouche ouverte vers elle, et sait nous revêtir plus cher qu'un mandarin, nous sachant revêtir de rayons immortels !

Ah, rêveur, c'est mentir ! — Je rêve ?.. Oui, c'est bien.

A la fin je veux dire que si vous avez faim (tant pis pour vous et moi si le conseil est vain) le fruit de Jupiter, celui du mandarin, ne sauraient assouvir un appétit mortel, qu'il vaut mieux recourir aux vertus d'un bifteck ou d'un nid d'hirondelles, selon les champs où Diane se lève sur vos destins.

A la fin, je veux dire que pour chauffer vos os, il vaut mieux recourir à quelque brasero.

Et je dirai toujours qu'il faut mourir un jour.

LA ROUTE DE L'AME

Ta route scellée à l'horizon recule devant toi, pauvre âme, elle fuit sous tes pas. Sais-tu, la mort venue, si tu l'achèveras, et si la mort délivre, pauvre âme, et que sais-tu? Va très doux ton effort à petit trot de mule, pauvre âme, puisqu'enfin tu ne vois rien finir, ou sieds-toi sur ta route, puisqu'enfin elle recule, elle te portera, mon âme. Ainsi soit-il.

LE SUICIDE

On m'a dit : vers de cimetière. — Mais ce n'est pas joli. On m'a dit : choisis. On m'a dit : chat de gouttière. — Mais gouttière, c'est ma vie. Ma vie peu coutumière d'instants jolis.

Quoi ! sous ces pluies continuelles, sous ce ciel gris continuel (faut-il que ma gouttière soit riche de mélancolie !), c'est ma gouttière qui reluit? Mais c'est trop riche, vrai, c'est trop riche pour un matou pas riche du tout. Pas riche, pas riche...

— Et non, non! Descendons par l'escalier de brume, du côté de la lune en beauté cette nuit. O mes amis,

quel plein air! Pleurons-nous tout entier sur la terre. Plongeons ce vide à même ce vide, à reculons... En somme, un soir ou l'autre il faudrait bien descendre. Descendons vers la patrie des vers. (Pauvres petits ne me goûteront guère.) Descendons!

A moins pourtant que ce beau ciel lunaire, enfin plus doux, ne veuille condescendre à me chiper, pardon, à me soustraire — dans un rayon!

MES TRISTES CHANTS SUR FOND DE MANDOLINE

31 décembre 1896.

« *Mes tristes chants sur fond de mandoline, pourquoi les chanterais-je dans leurs cours? En vivrais-je? Les comprendraient-ils, mes tristes chants sur fond de mandoline?*

« *Eh non! restons au lit. Soignons ma fièvre avec mon rêve. Chantons pour ce fantôme de jour qui se cache dans les rideaux. Quand donc pourrai-je faire dodo?..*

« *Petite science, petit jour gris; depuis 96 années, petite science, petit jour gris!*

« *Je rêve au lit; petit jour gris; se subodore 96 songes moisis; sous mon lit grigne une souris; le petit jour ronge mon lit.*

— « Pardon, Monsieur-dans-les-rideaux, rayon-fantôme qui voyez mieux, la fin du siècle s'il vous plaît? » Hé, va donc, va donc, apparence! ça n'a pas de voix, c'est du silence...

« Je mords mes draps, sous mon lit grigne une souris; la fin du siècle est-elle proche? ah, lancer un harpon sur l'autre! — depuis 96 années, que de petits, petits jours gris!

« (Grigne, grigne, fine souris.) Ah, lancer un harpon sur l'autre, moi le premier, et m'y hisser! de celui-ci, j'ai trop assez... (Grigne, grigne, fine souris.)

— « Pardon, Monsieur-de-l'Apparence, vous qui êtes toute Science (je n'en sais rien, on me l'a dit), veuillez écarter les rideaux. Merci. — La fin du siècle s'il vous plaît?

« Pas encore, soit. Quand verrez l'autre pointer du nez, de grâce un petit signe à moi, que chez mon frère, le vieux Lapon si simple et bon, j'aille vite quérir son harpon.

« Pas encore, soit. J'ai trois vieux rêves à suçoter, c'est du déchet, enfin tant pis, suçotons-les. L'espoir de votre petit signe... vous n'aurez qu'à crever les vitres, Monsieur la Science, et je me dresse tout nu, tout de go, et vous étrangle en mes rideaux! »

« Ma fièvre au lit, petit jour gris; se subodore 96 songes moisis; sous mon lit grigne une souris; le petit jour ronge mon lit.

« A quoi bon chanter dans leurs cours ce triste chant sur fond de mandoline, en vivrais-je? le comprendraient-ils?... « Petite science, petit jour gris, depuis 96 années, gagne-petit, petit jour gris. »

« Ouiche! restons au lit. »

II.—MA LÉGENDE

LES MAUVAIS SONGES

LE CŒUR A LA DÉRIVE

Le vent mêlait son rire à la plainte des eaux, le vent chargé d'étoiles filtrait par les roseaux

Je voulus cueillir des étoiles dans la source. Je cueillis mes yeux. Mon cœur frappa l'onde!

Beau sarcophage d'or aux arabesques bleues, dans cet éden d'étoiles n'être plus curieux ?

— Mon cœur à la dérive courait après mes yeux.

LE COMBAT DE GŒTHE AVEC L'ANGE

Sur son aigle rouge Jupiter fuyait.
Sur son âne gris Jésus courait après.
— « Des ailes, criait-on, si tu veux L'atteindre ! »
Jésus fit un ange.
— « Mets un aigle à terre, si tu veux L'étreindre ! »
Jupiter fit Gœthe.
— « Aux arènes, combattants, l'univers vous regarde. »
(Rendez-vous pris, cet ange et ce poète se tentent.)
— « En garde ! — touché, l'ange. Riposte ! — à toi, Gœthe. »
— « La belle, s'écrie la foule, et cette fois qu'on s'éventre. »

Bref, nos Divinités souriaient dans leur barbe, du haut des nues bleutées qu'Elles doraient de leur joie, quand ce gueux de Gœthe et ce mauvais ange, trompant toute humaine et barbare attente, eurent signé pour Elles (de la plume de Gœthe, du sang d'or de l'ange) sur l'autel de l'Art, leur *divine* entente.

LA BEAUTÉ ANTIQUE

Toi, la plus belle, toi, qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Hantante, ô Beauté grecque, ô vivante éternelle ou toi, la Mort, statue ! Aux souffrants de la vie, hautaine et froide amante ! Hélène-à-Ménélas vraiment pour ses amants ! Oh ! mienne, hélas. âme tendue vers quoi ?... ce marbre. — Je saigne, tu dédaignes. — J'ai roucoulé longtemps vers toi mes cris de rut, et de ton socle, ô Blanche, rose m'es-tu descendue ?

Toi, la plus belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Je m'étais cru ce grec et je suis ce barbare : qu'un sourire m'éclaire ta face insaisissable ! Ne sois plus éternelle, colore-toi de vie ; sois sensible, souris. Il n'est plus que barbares, il n'est que barbaries. Ne sois plus éternelle, prends un peu de ma vie... Mué ton marbre en chair, je te dirai, bien sage : façonne mon image, ma chère, à ton image.

Toi, la plus belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Et dévoilée ton âme, après je te dirai : toi qui douas tes lys d'un éternel matin, prends bien autant de soin de mon corps que du tien ; façonne-moi, façonne-moi ; tu gagnes en retour la passion d'un gars. Oh ! relever le blanc spectral de tes chairs lisses, des boutons d'or, des géraniums et des glaïeuls du bon supplice !...

Toi, la plus belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah ! te cambrer mienne !

— Et tu seras plus rose et je serai plus blanc, et je te comprendrai et nous nous comprendrons. Mais non ! — ô Beauté ou toi, grecque, ô Nue, ou givre, ou marbre, ou nues — la Mort, statue : hantante, et malgré tout l'absente pour ce vivant, oui, barbare au barbare qui n'y voit que du blanc… Vraiment ? Cambre ta forme et brandis tes bras ronds, simule un peu la vie, il léchera ton front.

Toi, la plus belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Et malgré tout régnante ! de me leurrer, soudaine, à tel clair, en telle ombre, d'indulgences lointaines, que mon désir veut croire avoir touché de l'aile, avant qu'elles ne s'effacent aux mains tournées vers elles. — « Sur ton marbre, en reflet, ma pourpre humanité ! » si souvent délirais-je. Mirage ! le soleil écartant les nuées, féal baisait tes neiges.

Toi, la plus belle, toi qui te sais bien telle, toi, la seule belle, te posséder !

Cuisse, torse, ventre, tête ! Ma gracieuse banquise, y glisser mes soucis ; mon clair petit iceberg, m'y dormir, m'y bercer ; mon mignon lac glacé, y creuser, y pêcher ; mes Alpes, y aspirer, m'y tendre, y respirer ! — A ces appas la fièvre en mes doigts s'est givrée : mes doigts à jamais gourds d'avoir tenté ces pôles ne pourront plus bientôt, pour le moindre des

rôles, soutenir à mi-corps même l'urne nocturne ! — soutenir à mi-corps même l'urne nocturne.....

Grecque ! on ne sourit pas même à l'esprit gaulois ?

— Ma p'tite Vénus en plâtre, je te martyriserai, te hacherai les bras, t'épinglerai le nez.

L'OURAGAN ET L'ALMÉE

« O jeune fille au sabre, ô ta marche qui s'élance pour la danse ! Ne sais-tu pas le fou qui te porte? Je suis l'ouragan fier dans ta marche. De si haut je suis tombé pour que s'étendent en mon âme les ailes de cygne de ton sabre. Je m'éveille et m'abats comme les temps de malheur ? Non, je viens pour ton sabre qui fait sonner en moi des paroles d'or. Me joues se gonflent sur l'herbe. Je me relève et les bandelettes de mes souffles serrent et desserrent ton beau front. Oh, baisse, baisse ton front qui me regarde comme un œil d'argent. Je me colle à ton svelte cou, à ta légère et tremblante taille. Non ! mon amour veut tes jupes, leurs belles vagues rouges pour voisines. Vite, vite et te voilà, vite, vite, et n'es-tu pas toi-même un tourbillon multicolore qui perce le brouillard ? Des fleurs, des fleurs, les rougeurs de ton corps, des feuilles, des ailes frissonnent de toi-même. O toute ta Vie !... Oh ! je suis l'ouragan fier dans ta marche ! »

« Je veux boire à ton sabre — aie pitié du pauvre

qui se traîne, la bouche large, — ton sabre est une fontaine pleine de magie, à boire ! Pour prix de cela, je te prendrai par le milieu du corps où tu es si faible,et te ferai délicieusement voguer sur les vagues des prés penchants. Et si tu ne l'accordes, je boirai l'eau froide de tes grands yeux bleus ; mais si tu ne l'accordes ! j'arrache ton agrafe et ton sein paraît. A boire, oh ! j'ai soif ! Fais bien tourner en moi ton sabre,source sublime, ton sabre frais cristal — douce averse — ô ton sabre... »

« Ah, tu ne m'écoutes plus, te voilà triste et lasse, parce que vingt yeux noirs aux reflets verts dans l'herbe nous regardent de travers ? Danse,fais tourner ton sabre, car si tu ne le fais, j'écrase dans l'herbe les yeux luisant noir de tes dix amants. Adieu les yeux ouverts qui veillent sur tes yeux ! Danse, fais tourner son sabre, ou mon vent rouge de fureur fera pousser de hideux coquelicots sur ton visage. Qu'importe si mon amour trouble la mer et démâte les vaisseaux ! Danse ! danse ! Et que le torrent des guerriers précipitent leurs casques,il est trop tard. Danse ! tourne ton sabre ! Etincellent les foudres bleuâtres de ton sabre ! Tu es ma foudre. Danse en moi ! »

« Mon vent lance ses flèches dans les regards qui me combattent. Mon vent arrache les langues des bouches qui me huent. Entends au loin les plaintes sanglotantes des maisons qui s'effondrent. Vois ! les grandes herbes de la plaine s'agenouillent et se lamentent, les

chênes courbent leurs fronts et pleurent et se lamentent. Que mon ouragan rapproche Diane de Phébus ! Danse, danse, tourne son sabre. Vois ! à grande aile sur nous la nuit tombe, le ciel se fend, les étoiles éclatent, et nous sommes mouillés jusqu'à l'âme d'un orage de lueurs ! Fais tourner ton sabre, tourne ton sabre, ne sens-tu pas que je fais une blessure dans chaque seconde en tuant tant ? Danse ! les portes des villes s'abîment comme des larmes. Danse ! les bêtes dorées se brûlent dans ma gorge. Danse ! je ne laisse pas derrière moi les histoires se conter. Danse ! mon cyclone va si vite qu'il empêche les : Ah ! mes biens. Danse ! ou tes yeux iront orner les franges de cuir de ta ceinture Danse ! ou d'un trait de moi je tranche les cordes de ton cœur... Danse ! tourne ton sabre ! ou je te casse par le milieu du corps, tu sais bien, où tu es si faible. Déjà mes éclairs cernent le plaine, le cercle se restreint, elle n'est plus de cuir ta ceinture — gare, voici une ceinture de feu à ta taille ! »

« Oh ! j'apaise, j'apaise ma fureur insensée, ô ta danse ! oh ! merci, et tu danses ! oh ! merci. O ton sabre tout en moi ! Il tourne et retourne, et tourne tout en moi ! O cher sabre ! ô chère souffrance. Tu cours et tu fais tomber la rosée des herbes et ton sabre jette en moi sa rosée de feu blanc. Est-ce que les étoiles ne grelottent pas autour de ton sabre ? O charmante, ô exquise, ô Vivante, ô Souffrante ! O les oiseaux que j'ai tués étendus sur la prairie !... ils te regardent, ils te regardent encore. Petites larmes de mica !

Tous ces petits yeux morts... Ton sabre ! ton sabre ! ton sabre m'a fait mal. Arrête !.. Oh ! ton sabre me déchire. Prends garde ! J'ai soif d'un crime... Prends garde. Arrête !... Ton sabre me tue, me tue, insouciante. Grâce, ô jeune fille ! Tiens, je me couche à tes pieds si apaisé, tu verras, le simoun s'écrase à tes pieds, si apaisé, tu verras. Et déjà, je suis si doux, arrête ! je suis si doux, et je baise tes sandales si purement, et je joue avec tes piécettes comme l'enfant avec des fleurs. Je ferai chanter très doucement les petites monnaies sur ton front. Je veux faire chanter et rire toute cette petite monnaie de fer. Pardonne-moi, jeune fille... Oh ! oh ! jeune fille terrible !

« Je t'adore, je meurs. Et déjà le couchant se reflète en la poignée d'or de ton sabre.. Petite, adieu. Puisse le fer de hache de la lune ne jamais tomber sur ton cou charmant. »

MON ÉCRITOIRE

Trois petits hommes dorés, dorés, font la ronde, font la ronde, sur leurs dos tout dédorés, ils portent, ils portent le vieux Monde, un très vieux Monde en bronze gravé, boule émaillée, damasquinée, avec des continents vieux-rose, un méridien en fer doré, cent petits cercles carminés, cent petits cercles azurés, longitudes ? latitudes ? idem en fer coloré. — Mon écritoire : fort bel objet.

Trois petits hommes dorés, dorés, font la ronde, font la ronde, l'un, visage coloré de rose tendre et blanc d'ivoire, l'autre, frimousse fardée de jaune ivoire et de safran, le dernier, trogne peinturée de noir-d'ivoire et de marron.

Trois petits hommes dorés, dorés, font la ronde, font la ronde, sur leurs dos tout dédorés il s'affole mon vieux Monde, l'objet me vient de mes aïeux, depuis des ans il roule, il roule, — en cheveux fous, vers le plafond, jà se détaillent ses longitudes, vers le parquet, en barbichaille, jà dégoulinent ses latitudes.

Trois petits hommes dorés, dorés, font la ronde, font la ronde, à le trimbaler par bond, tout en tournant, tout en roulant, ils ont saoulé mon vieux Monde ; à la Bacchus couronné, d'un air drôle et canaille, il porte son méridien doré de droite à gauche de ses pôles.

Trois petits hommes dorés, dorés, font la ronde, font la ronde, Tête-Blanche, Trogne-Marron, Jaune-Frimousse, ils ont saoulé mon vieux Monde, ils ont tant tourné, tourné, ils l'ont trop roulé, roulé tout autour de ma cheminée, — il a déjà bavé la France, il a déjà bavé l'Afrique, il va baver Chine et Japon.

Un petit homme tout argenté, mais sa face grave taillée en un rouge et vif corail, et des plumailles bleu-vert-rouge tachetées d'encre carminée, dédaigneux, fume à leurs pieds son rouge calumet de paix, — tandis

que l'œil attentif à l'ultime dégringolade de mon vieux Monde, pour la noter, à la plumaille bleu-vert-rouge j'essuie ma plume carminée.

J'ouvre ma veine la plus verte !... Sur le marbre de macheminée, par les reins se sont brisés trois petits hommes dorés, dorés (la charge était forte il est vrai) et comme un boulet le Monde va crever le mur de ma chambre et rebondit et disparaît !

Crevée ma veine la plus verte — (il est fini le vieux Monde !) — sur le marbre de ma poitrine, à la hauteur d'un cœur fané, j'écris un beau large « FINI » de tout mon beau sang carminé. — Ho,ho ! quel petit homme tout argenté, la face grave et sans broncher, très dédaigneux fume à mes pieds son rouge calumet de paix ?

Mon essuie-plume : fort bel objet.

L'ÉCHELLE DES ANALOGIES

O la belle échelle des analogies !
Fin de l'échelle au ciel, des analogies !
L'harmonie des choses qu'on surprend ainsi, leur raison intime — presque Dieu compris.

Tel qu'à son éclat le glacier projette, astre vers les astres, le monde assombri — si, d'une ombre apparente

à peine sur la nuit, le geste luisant d'une arme se dresse, cette ombre s'affirme une âme et grandit.

Comme dans l'aube, éclaire le vol d'un rayon, s'avive un miroir, palpite un oiseau, — vers l'âtre éveillé, le sourire d'un front.

Mais sur une vitre, le reflet léger d'une noce de village... et perçant le reflet de l'habit du marié, deux yeux bleus qui pleurent derrière, et regardent.

Aussi, natures mortes :
Sur un plat d'argent toute l'amertume d'un soleil couchant, — sur des pommes vertes dans un plat d'argent.

Paysage aussi :
Sur une vigne grise des poussières de l'été, rafraîchissante ondée, les grappes de la pluie.

Enfin, fait divers :
A minuit, l'avare qui pèse des empereurs.

O la belle échelle des analogies !
Fin de l'échelle au ciel, des analogies !
L'harmonie des choses qu'on surprend ainsi, leur raison intime — presque Dieu compris.

LA PÉRI

Rêver : ce fut un soir — la lune se songeait avec un si grand calme — les yeux mi-clos je croyais vivre en une étoile...

Jouant à la peureuse, un soir de clair chemin, la joyeuse-au-sourire, étrangère à nos peines, m'a rencontré, m'a pris, serré la main. « Main sauveuse », dit-elle, en chassant de mes doigts l'ombre affolée sur elle, sur son épaule, d'une phalène. « Merci ! je suis reine des champs voisins. » — Elle s'enfuit et revint et me dit : Si je m'attarde, et les nuits je suis seule... le Malin ne tarde. Il me couvre d'une aile affreuse, il me sait bien, il sait ma peur, il me couvre le chant des feuilles qui me disent le chemin, il me couvre les étoiles qui me sont rieuses à cause de mes yeux dorés et bleus, vivant de leur jour et de même destin. » — Elle s'enfuit et revint et me dit : « Je suis reine du jour et voudrais être reine aussi des nuits sereines »,et s'enfuit et revint : « Merci ! je suis reine des champs voisins. » Et je l'aidai, chaque soir, de mes mains, sans savoir, à chasser les phalènes... « Mains savantes, dit-elle, à chasser le Malin. »

Ces soirs de clair chemin, reine sourieuse, toi rencontrée ainsi jouant à la peureuse, nous allons dans ces champs, les tiens, les miens, les mains aux mains parmi la chaude odeur des foins,parmi l'air chargé de mémoire

et de sève, et c'est un rêve... et c'est des chants comme en un rêve d'un rêvant aux champs les mains au soleil, qui songe ses doigts fins aux harpes d'or du ciel, lorsque à fleur de tes doigts la lune au baiser bleu pose ses lèvres tièdes et que les fleurs charmées, dont tu fais des guirlandes, éoliennement chantent dans l'air qui chante.

Pour toujours, un matin, vaine brume ou ma reine ou ma joie ou ma peine, une reine m'a délaissé, joyeuse au sourire, au rire lointain, pour toujours, un matin, quand va la brume où s'en va la lune, et que va la lune où s'en va la brume, sous l'horizon vermeil, et que tout l'horizon est comme un chant d'abeilles... cette péri m'a délaissé !

Rêver : ce fut un soir — la lune se songeait avec un si grand calme — les yeux mi-clos je croyais vivre en une étoile...

L'AMOUR ET SON OMBRE

Au clair de mon rêve un petit Amour veille, qui mesure son ombre avec un fil d'or. – Ce petit Amour-là est bien attrapé, son ombre est immense, son fil est trop court. Alors, il court : il veut mesurer à longues enjambées une ombre qui fuit, qui fuit devant lui. — Peut-il mesurer à longues enjambées une ombre qui fuit, qui fuit devant lui ? Vous pensez bien que non. Il est trop

petit. Aussi voilà ! ce petit amour-là est si fatigué qu'il sommeille en moi dès que je m'éveille.

L'AMITIÉ

La main douce, à mon bras, de cet ami troublant qui me parle d'aurore, lorsque le jour succombe, je suis la route et lui me donne ses raisons... Un pas devant son pas, je ris en l'écoutant.

La main cherchant la main de l'ami qui me trouble et me parle de joies, lorsque mes joies sont mortes, je suis la route et lui me donne ses raisons... Je souris, me penchant vers lui, en l'écoutant.

Une main sur l'épaule de cet ami troublant qui me parle d'amours, quand je suis las d'aimer, je suis la route et je soupire à ses raisons... Un peu derrière lui, je pleure en l'écoutant.

LES PLAINTES DE CAÏN

« Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » — « Seigneur, vous le savez, il erre à vos côtés. » — Bel Abel, mon blanc frère, vous baigniez sur le sable en votre beau sang clair... Tendre Abel, j'ai frappé, — je m'étais désisté de votre beauté. Votre ultime prière s'envola vers le ciel en écharpe à votre âme, fûtes-vous satisfait ? Non. Deux grands vieillards noirs se levèrent de la terre, ridiculement voûtés sous le poids de l'argent,

deux grands vieillards noirs psalmodièrent tout le soir autour de votre sang. Puis — comme je sommeillais en mon jardin des champs — l'un d'eux vint en rampant m'y jeter cette pierre qui me signa le front. « Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » — J'avais franchi la haie ! j'étendis ce débile, je lui signai le sein de mes ongles sanglants. — « Qu'as-tu fait de Caïn ? Adam, Adam. ». — Du haut du ciel, Abel, l'entendîtes-vous râler : « Eve, Eve ! qu'as-tu fait de tes fils ? » Accroupie dans le sang que pleurait votre chair, l'entendîtes-vous — la Mère ! — gémir sournoisement : « Abel *nous* était cher. Abel était si blanc. » — Frère, demandez à Dieu s'il entendit mon rire : « Mon père, vous balaierez vous-même le sang d'Abel, ma mère, venez blanchir mes mains à la rivière. »

LE BLASPHÉMATEUR

De l'aube rouge à la nuit blême, n'est-ce pas là mon destin tout entier, de blasphémer : « Je crois en moi. Ce ne sont plus les ombres de mes bras qui bougent, Seigneur, je berce terre et ciel entre mes bras ! »

de blasphémer : « Je crois en moi. Et me croire l'ombre frêle de ton doigt qui bouge, Seigneur, c'est un jeu trop futile pour moi. »

Et n'est-ce pas là mon destin tout entier, de me hausser aux branches pour mieux voir, au travers du gel

clair de la lune aux ramures, tout l'or saignant à flots de toutes les blessures que font au ciel les flèches de mes blasphèmes ;

de me hausser aux branches pour mieux voir tout l'or saignant du front de Dieu au fond du soir ?

Mais n'est-ce pas là mon destin tout entier, ce jeu altier d'opposer aux étoiles, à ce grand ciel pliant sous les étoiles, mon grand front maigre, serré trois fois dans les pans mordorés de mon foulard à pois ?

Et de m'étendre face à face avec le ciel... n'est-ce pas *là* mon destin tout entier ?

LE SABBAT DU POÈTE FOU

Danser, danser dans la clairière, en un clair de lune à soi, la plus guerrière bamboula, avec les pieds, avec les bras, mille ombres de soi se déchirant l'air ! Soudain s'arrêter net, et fier le torse et découplé le corps, souple sur pieds, avec dix doigts secs tombant plat sur un front mat, un front de bois, tambourin soudain pour doigté millionnaire, en une marche allègre pour petits Pans des bois !

Tambourin soudain, musique allègre pour usage de nains, gnomes et lutins en quête du sabbat là-bas sur la lisière, en l'autre clairière où brûle, bon butin, ce cœur semblable au mien, beau cœur de musicien,

chanteur encore et chantant fier sous l'archet coupant des sorcières.

Poète avant mon tambourin, Orphée pour usage de nains, cœur de l'ancien musicien, gratteur de fibres, scieur de nerfs, bel arroseur de clairs de lune, de joies et d'heurs et d'amertumes, et que les sorcières écorchèrent lorsqu'il eut bien cessé de plaire !

Tambouriner tout en chantant : Boum, bing, bing ! bang ! Boum, bing, bing ! bang ! Ce sort m'attend, ce sort m'attend, si je mesure un peu mon air au rythme hautain de mon cœur. Jamais, jamais, horreur ! horreur ! Et boum, bing, bang ! et boum, bing, bang !...

L'HUMANITÉ

Un ciel d'astres boit une mer en furie. Vers le ciel lourd d'orfèvrerie, aux griffes d'argent d'une vague immense, j'aperçois un homme agitant des bras, bruissants comme des saules, luisants comme des rails... Au creux de la mer la vague retombe, — écroulement immense. — Hurlements de défi, d'ironie, de triomphe, du fond de ma gorge, quand ces bras retombent !

J'aperçois deux hommes agitant leurs bras. Un charlatan dit que ce sont des anges ? J'en aperçois deux, j'en aperçois trois. Il y a des cuirasses, ce sont des soldats. Leurs armes, leurs ombres, leurs reflets me raillent, saillant de la vague, tous ces coulis d'yeux aux

cuirasses me raillent, aux efforts des bras. En un jet au zénith la vague se dresse ! Frémissements de rage aux conques de ma gorge, et ma bouche forge des cris de détresse.

Je crie ! — Mais j'admire. J'admire une force agitant des bras si longs que les rails qui vont de nos âmes aux gares d'Au-Delà, ne sont auprès d'eux, poetes, que mazettes. J'admire, j'admire... Il y a des cuirasses, ce sont des soldats. Pour quelle conquête ? J'en aperçois six, j'en aperçois sept ! Aux crêtes des vagues, sous les astres bas, j'en aperçois cent, j'en aperçois mille : j'aperçois le Monde agitant ses bras !

Et j'entends son cri. . Traduire son cri ! — « Pillons pillons, voici la grande fête, pillons ce beau ciel de sa fortune d'astres, chus dans la tempête aux efforts de nos bras, ce beau, ce grand ciel lourd d'orfèvrerie, pour en confectionner des cuillers, des fourchettes, et nous payer la gloire et mille sucreries ! » — Soudain, l'orage éteint ce bruit. Ecrin pour étoiles, ouate qui les voile, soudain l'orage éteint les astres. Fin du désastre... A peine, à travers ouate, un éclair qui foudroie, quand sous son tablier *la mer* rentre ses bras.

LES ICEBERGS

Les algues plantées d'une façon mauvaise, le roc émerge. Cent cris. Il crache le blasphème de toutes ses

cavernes. Le monstre émerge. — jetons-nous-y. Le monstre qui mordait la mer sous la tempête, et la faisait cabrer et rompre en hennissant, l'injure se répand autour de ses dents. Il crie plus haut. C'est le moment. Sur le dos d'une vague enflée par la tempête, levons comme un buisson nos haches d'eau glacée ! Le roc émerge — jetons-nous-y. C'est le moment sur lui que retombent nos gestes. Tous les icebergs, jetons-nous y ! Pour abattre le monstre et venger notre mère, frappons en chœur, petits icebergs ! c'est le moment sur lui que nos haches résonnent et pour qu'il meure, jetons-nous-y !

Dans la gueule d'une vague, entre ses dents d'écume, ah nous roulons, ah c'est fini. Le roc nous crache ; ô mère ingrate, la mer nous mange, ah ! nous croulons... Et non ! Tout change ? Sur l'onde sans limite, au hasard des courants, tiens, nous voguons ? Nos gestes sont rompus, nous sommes des glaçons, mais nous flottons ? Ah ! le soleil clair après la tempête !... on n'est plus que la vague, on redevient la mer.

Est-ce encor pour renaître un jour dans quelque pôle, les lèvres barbouillées du lait bleu de la mer, est-ce encor pour lever au ciel tant de hachettes et combattre les rocs, et venger notre mère, redevenir glaçons, la vague ou notre Mère ?

LES DEMOISELLES DE MES LARMES

A Marcel Schwob.

LA PREMIÈRE AMIE

C'était, sortant du bois au parc, après l'orage, après ta peur, après tout mon courage, une joie, ta joie ailée, tes petits cris d'oiseau et ta jupe envolée, sur les micas du sable de l'allée reluisant si frais, sous la pluie très pure qui reflétait l'azur de l'éclaircie.

Et t'arrêtant soudain d'être volage, à ma parole d'être folle, et t'arrêtant, ainsi : ta natte dénouée et ton sourire à tes deux mains sur mes épaules, sous les saules... comme tu respirais leur feuillage mouillé !

O petite soudaine qui me quittais encore... « Je veux écraser la vilaine araignée ! Fi, la laide, ici, dans la rigole. » La pauvre qui traînait son filet vers un port, nageant, boitant en pleine pluie... Je te criais : pitié ! Tu me criais : pitié ! Et tu riais, tu riais, tes petits pieds unis sur ton meurtre joli.

Je te grondais. C'était alors, toi soucieuse et moi honteux, c'était pour moi la perte de tes yeux, la perte de ta voix. — Longtemps ainsi, j'allais, n'osant lever les yeux plus haut que ton corsage, sans oser regarder plus qu'une fleur à ton corsage.

O petite soudaine, qui soudain me parlais! « Page, mon beau page, l'arc-en-ciel est mon bracelet, regarde ! » — Elle couvrait mes yeux de ses beaux bras frais de chair si transparente et fine sous le soleil, qu'à travers ses poignets je voyais l'arc-en-ciel !

Et je baisais au front la candeur de ma mie. Etait-ce bien mes yeux si longuement heureux, et bien à leur los ce chœur radieux d'un champ de roses roses où régnaient deux fleurs bleues ? Etait-ce bien pour eux, ma mie ?... Ah ! les oui de tes yeux. — Or j'ai su depuis, petite, que tes grands yeux bleus véridiques m'avaient fait craindre tous les yeux.

Aussi rappelle-toi, mon amie — Laure, ma mie — quand c'était cueillir les poissons de l'étang, ouvrir après nos mains, quand je disais : « Ta main », que tu disais : « Ta main, vite ! vite ! » pour rire enfin de nos mains en argent. — Et souviens-toi, ma mie, quand ce fut implorer, tout le long des prés, la pitié de la marguerite...

Puis ce fut aux promenades, avec les petites Fades, ta voix de bille bleue en trille au creux d'un verre, et tes bras à ta nuque en guirlandes légères, l'art de glisser ton pas en relevant ta robe et ton regard, parfois, comme d'une étrangère. Tout ton art, *femme*, je savais bien ! Et te suivant de loin, comme je souffrais !...

Puis ce fut ta gaîté farouche, tes rires pour rien, et

mes gravités, mes sourires de malades, et ces mots si tristes : « mon *amante*, mon *bien* » sans plus la vie aimante et grave de nos mains... O sur mes gravités, tes mots, ta gaîté, tes rires, et pour rien. Toi, tu disais : « mes nerfs !... » pour avoir l'air, déjà, d'une grande personne, pensais-je, ou déjà d'une qui ne m'aimerait plus ! Petite soudaine ! va, je savais mon sort, — en somme, je savais bien.

Enfin, ce fut l'hiver de tes quinze ans. Sur la berge où nous nous séparâmes, quand j'eus baisé le bout à peine de ton ruban rose a ton cou, soudaine ! ô soudaine petite âme fanée qui t'enfuis... oh ! je te vis à peine ! — Mais, dans la brume, je vis venir à toi l'homme souple et charmant, dont la très haute grâce t'avait ravie, ma brune, ce beau voyou au torse bleu tendre élégant.

Puis, plus rien... ou si loin dans la brume, sous l'or triste, atténué, des marronniers, Laure, ma mie *en rêve*, comme liée, la garçonnière à son fillier ! — Et que cela si loin me soit toujours naguère...

VERS LA COURTISANE

Petite brume, réflexion de la lune sur des toits lointains, du petit jour mourant sur des quais incertains, petite brume, rue grisaillée, brouillée, crépuscule des cités, petit jour qui vous meurt languide à la nuque, et lune qui s'éveille blondine aux toits lointains, petite lune,

petite brume, petite brume étouffe alors petite lune. Coralline, vieux ivoires, petite journée lointaine, petites fortunes, au revoir, trop vains petits espoirs, orients riants que le jour inhume, trésor bleu des soirs que labrume consume : la rue de la cité plus et plus s'embrume.

Or je me sais un rendez-vous du plus beau sort. N'est-ce pas vers un divan où sont brodées des fraises, des oiseaux et des papillons? Elle, mon songe, elle, aujourd'hui s'est attifée reine de conte de fée, je sais, pour cette fête, — nous serons tant! Il y aura vers elle ouragan de passions, grand apparat là-bas de fins mensonges, de falbalas. On m'attend : son sourire, sa penchante beauté, ses troublants désirs, sa sincérité, ma vigne, ses signes d'intelligence à moi, des voluptés, l'ami si peu trompé, — courtisanerie, oui, mais courtisanerie qui me sourit.

Quelle traversée d'une rue embrumée? Ces petites lumières au port, c'est si brouillé, brouillé. Quand on « largue » l'espoir, il faut l'aller, l'aller!...

— Ah, sans hésiter, car nous allons fêter le bon drapeau des chairs aux couleurs si certaines, toi qui me fais recroire à des mysticités, de te franchir, toi, rue brumeuse qui mène aux Orients réels, — brandi mon rouge espoir qu'il ne sied d'étouffer. —

LE SENTIMENT

— Ce beau soir, mains aux mains, cœur à cœur, pleins d'espoir à voir des Châteaux d'or s'ouvrir au fond du ciel, — ce beau soir, cœur à cœur, mains aux mains, seul à seul, ma mie, chantons la gloire et la mort du soleil.

« Moi, ça m'ennuie! — Asseyons-nous dans l'herbe et voyons le mourir. — Non, tu veux que je te morde? Tiens, là, pour jouer, au doigt. — Aïe! veux-tu bien finir. — Tiens, tu vis, toi. Je vis, tu vis... » — *Il* meurt.

Et la lune et l'amour se partagent la nuit.

LES PLAISIRS DU MÉNAGE

Délicieux festins, adorables débauches où l'on se voit « splendides » à boire un peu plus fin, que vous êtes, noces de famille! *

C'est la voix de ma mie : « Je vois d'argent et d'or un chevalier splendide, j'ai vu d'or et d'argent un grand héros troublant... » — Oyez donc la merveille. Hors même qu'elle me regarde en louchant, ma chérie, la fumée de ma pipe me donne ce vernis. C'est du lointain de rêve à tout mon habit gris. Et grandi du brouillard d'argent que je fais naître, j'évoque un chevalier d'époque fabuleuse, quand je me dresse altier sur la confuse fresque où des pennons de brume flottent

s'enchevêtrent. Je brandis ma fourchette. L'effet est saisissant.

Et c'est ma voix aussi, c'est ma voix, c'est mon chant, vrai cantique d'apôtre, tandis que la palpant, ma mie, tout net me rapprochant : « Tes frisettes, ma jolie, si tu ne les as pas trempées dans ton verre, c'est un miracle, c'est des bandeaux, tu as dessous des yeux de vierge tutélaire. »

Cassé deux petits verres. — « Je te dis que c'est toi. — Je te dis que c'est le chat. — J'ai fatigue. Je suis grise. — J'ai désir. Je suis gris. — Mon chevalier... — Ton reître! — Soyons du lit. — J'ai du génie. A demain la sottise, avec nos petits airs. — Ne sois donc pas, voyons, du lit et du génie, mon petit ami, ça ne serait pas gentil. » Elle me dit ainsi. Moi de clore à ceci : « Honorons la nature, chérie, en nobles bêtes. »

L'AMOUR PAR LES YEUX

O spectacle troublant quand forniquent nos yeux! O la rare rencontre, entre doux et hagard, dis, que celle de nos regards? Mes yeux d'acier coupant, tes doux yeux d'argent bleu, douce, te souviens-tu de leur rare rencontre? Sur tes doux yeux mes yeux durs, droit, auraient passé. Rien qu'un peu d'ombre au clair ciel, froid, j'allais passer... Mais le printemps, toute la tentation de tes yeux, mais nuit d'étoiles, toute

leur visitation à mes yeux ! Et dans le chaud métal de tes yeux, ma beauté, dans leur métal têtu, dans leur sang, disais-tu, les armes si sûres de ton « preux chevalier », pour une éternité, se sentirent soudées, — ses yeux d'acier tranchant, leur dure volonté !

Et cela ne sera pas. Et cette éternité, c'était de la fausseté. — Pur amour par les yeux : beau stage d'hirondelle. Amours spirituelles, vous n'êtes guère éternelles ! Aussi vrai, ma donzelle, qu'à travers ces persiennes, allégés de leur foi glissée dans la ruelle, je les vois resplendir, tes yeux, pour mon boucher.

LA COQUETTE

Toi, la tête légère, toi, la cajoleuse, toi, la mignotteuse au museau pointu, dis-moi quels foyers animaient tes yeux ?

Dis à quel rubis s'étiraient tes griffes, toi, la lumineuse et toi, la féline, quand c'était ronrons de velours, m'amour ?

Toi, la piétineuse, toi, la rugissante, quand tu bondissais où bougent les nues, dis-moi de quel sang fumait ta crinière ?

Toi, la passagère, toi, *mon* étrangère, toi, celle qui chante en disparaissant... dis-moi de quel fard tu rougeois tes lèvres ? Tes lèvres ont rayé de feu mes ténèbres.

RÊVE D'AMOUR

J'ai rêvé vraiment :

Entreprendre d'abattre à coups de mâchoire d'âne cette ironie, *ma mie, là, éternelle* aux *plis de ta bouchette*.

Rêvé vraiment !

Mais, *pour de bon :*

Saisir ma hachette, et faire la récolte de toutes tes dents, de leur grand rire à ma révolte !

Puis les enfouir dans la cave, tes dents, dans un tonneau noir enfouir ton grand rire.

Jeter là des étoupes, une torche, et m'enfuir !

Pour de bon.

LA GOUGE

A toi, de pauvre et sombre extrace, à toi, la tenace, à toi, l'auberge-rouge-aux-ombres trop longtemps, à toi ce chant :

« Dans le filon de mon âme, travaille dans le filon de mon âme, petite gouge aux crins rouges, frotte la torche de tes crins longs, le long des parois de mon âme, frotte, c'est bon. Ma faunesse, ma gouge, le jeu de feu de tes crins rouges... Frotte !

« Toi, la tenace, creuse, fouille et taille dans le filon le noir charbon, tout au tréfonds d'une âme, la plus basse ! Taille, ma folle, taille, et bien mieux même que

« professionnels » avec leurs piques, avec tes griffes creuse, fouille et taille, extrais le noir charbon ; tenace, entame, le déluge au front, le plus noir filon de mon âme. Taille de rage...

« Puis au clair de ta torche, après des ans, des ans, toujours brûlant ton front, malgré ton âge (quels rayons pour faner tes crins dans ce filon ?) au plus profond puits de ténèbres de mon âme, soudain t'arrêter froide et pâle, et coite, et folle et folle à la trouvaille — secret, sens-tu, d'avant nos Ages ? — d'un coquillage blanc qui bâille, et bave une perle. »

A TOUR DE BRAS

A tour de bras avec le fouet j'ai chassé tous mes mauvais songes, quand j'ai songé à te chasser à tour de bras avec le fouet.

Tu m'avais dit : Sommeille... J'ai subi ton désir. Oh ! sur mes yeux l'haleine épaisse de ton sourire.

— J'ai rêvé du soleil, mais d'un jeune aigle libre, qui perçait un orage pour voler au soleil.

A tour de bras avec le fouet, j'ai chassé tous mes mauvais songes quand j'ai songé à te chasser à tour de bras avec le fouet !

— Qu'est-ce que je fais là, avec mon fouet, tout

bête ? Reviens ! ma grosse, ma lourde, et tette-moi la tête..

L'orage a trop de faux, le soleil est trop haut.

CADEAU DE NOUVELLE ANNÉE

Le joli don pour la nouvelle année qu'elle m'ait d'elle-même rendu la liberté !

Hier, en mon sommeil, j'ai cru l'entendre rire avec l'amant du jour, ma belle des beaux jours, j'ai cru l'entendre rire de notre long amour soixante-cinq jours de ciel, trois fois cent de querelles.

Et j'étais étonné comme, enfant, on s'étonne, l'oreille au mur contre le lit, d'ouïr la vieille année mourir en de grands rires, en un banquet d'amis.

LA VIEILLE MAITRESSE

— « Vieille amie, vous mourez ? c'est subtilité, car vous me redonnez l'idée de vous aimer. On m'a dit : la mort efface bien des rides. Soit, et puis nous verrons, et *si*, lors nous dirons : C'est une vieille amie qui m'aimait trop vraiment ; elle était la plus belle et devint la plus laide, oui, mais quel tour charmant, dont elle usa si bien, que celui-là, enfin qui sut tout à la fin lui retourner l'amant ! Elle est morte à la peine, en quel

dernier désir ! Que je meure sous ta chaîne, ô dernier souvenir ! » On dira tout cela.

Or je suis venu voir. Mais on aurait juré, tant la nuit était noire entourant son grand lit (d'obscurs rideaux, enclos, style de sépulture), que c'était bien fini de sa face de vieillie... Pourtant, je voulus voir ! A qui, sourd, chuchotait à petits mots pressés : « O dame des prières, vous qui sans la connaître avez l'air de veiller — — (chuchotai-je à cette ombre en l'ombre agenouillée) — je voudrais bien oser gratter une chimique. — Mais monsieur, c'est nuit claire... — Madame des prières... — Monsieur, sœur Angélique. — Ma sœur, sans me narguer, vous ne pouvez arguer de ces astres funèbres qu'étouffe de son crêpe le deuil du paradis. — Mon bon monsieur, patience, le petit jour va naître. »

J'ouvris large la fenêtre et déchirai la nuit. « Entr'ouvrez les rideaux ! soulevez les rideaux ! Voici le jour, ma sœur... Je veux mourir d'amour. C'est Elle ! Elle ! l'amie de mes premiers beaux jours. O face rajeunie ! — qu'on me l'avait bien dit : la mort efface tant de rides — et que j'en aie souri ! Ce front nimbé d'or clair... son front qu'elle portait, ma sœur, comme une hostie, vous savez bien, ma sœur, comme un prêtre en la nuit porte à la Mort la Vie, haut à son front dans une gloire d'or. Vous le saurez, ma sœur, elle allait à l'amour comme un prêtre à la mort. Et, tenez, confidence : le sentiment de tout, mais à fleur de sourire,

m'aurait laissé triste et sombre à jamais. Elle vint en *ma nuit courir, comme sans bruit, sa petite lumière* d'or. Et vie ! Ses yeux pâmés, ma sœur, du soir du premier jour, ses yeux noyés d'amour...O beaux lacs ! que j'y plonge, ses larmes ! ah, les sirènes... Elle m'appelle ! Elle m'appelle !

— Elle est morte. Sortez. — Elle est morte, qu'importe ! Puisqu'elle a tant voulu recouvrer sa beauté... — Morte saintement. — Vous dites ? — Je dis que Jésus seul sait où vit sa beauté, car elle n'est plus là. — Vraiment ? C'est fort bien, ne nous fâchons pas, fort bien, j'ai cru beaucoup n'avoir aimé que *cela.* »

A vrai dire, ma mie, vous deviez me tenter, mais pourquoi si rudement vous fîtes-vous garder ? La foi de cette femme, et puis ses mots, et puis... vous fûtes moins pécore dans la vie, ma mie. Eh non ! c'est toi, la morte, toi qui m'as dégoûté. Au plus grand jour, d'abord, pourquoi sous mon baiser toute exsangue et glacée, ta bouche s'est-elle ouverte — et glaireuse et bavant — comme une huître bâille au soleil levant ? Au plus grand jour, humé cette huître — profondément Pouah ! la nauséabonde, et qui s'est fait garder ! J'eusse encore hésité ? mais ce fut trop vraiment que vint sourdre en ta chambre, et par toi commandé, ce mélange effroyable de moines et d'incroyables que sont des croque-morts par un soleil levant !

Bah, j'aurais tout chassé, ai-je souvent pensé, j'au-

r. :s bien tout chassé, et l'ombre et ces prières, et ce goût délicat, ce subtil odorat, et ces hommes à trogne avec mes préjugés, si la rose aurore ne m'avait fait songer — et ce fut en mon cœur un regain de printemps — que la sœur était rose qui veillait son corps blanc.



CONSOLATION

Lorsque tombe le soir aux pudeurs écarlates rien que de s'effleurer au parfum des forêts, mes sens approuvent la malice délicate de griser ce qu'on aime en se parfumant frais.

— A gouttes lourdes et grasses, que les roses saignent, dont sous la forêt j'ai lauré mon sommeil, sous le poids de l'air lourd à mes tempes saignent leur sève odorante et grasse et m'en masquent. Et lors, qu'il me soit doux d'en endormir ma vie !

Mais lorsqu'il t'est si doux de guérir de ma vie, va, mon âme en beauté, mon âme parfumée, griser ma triste étoile au fond des soirs d'été !

L'AMIE SANS PÉCHÉS

(AIRS DE TROUBADOUR)

A Paul Adam.

APPARITION

Près du chemin poudreux et sur une herbe en fleurs — dans l'ombre projetée du silence des arbres — à l'heure où le soir tombe en rosée sur la terre et pour le front de fièvre a des fraîcheurs de marbre, et, délivrant les fleurs de la main du cueilleur, des pas du berger, des dents du broutant, tombe et miroite encor de l'or roux du couchant, — à l'heure où plus au loin la campagne s'imprègne, au fond d'une plaine que borde une orée, de la pâleur céleste, comme si, des étoiles, de leurs lèvres dorées bruinait du cristal, — ce soir de clair chemin où mon cœur rôdait, elle m'apparut belle comme un rayon d'aurore et, malgré son blond voile étoilé de ses mains tendues devant elle, sa ceinture où flottaient tous les bleus de la mer, — l'éclat d'or des anneaux de ses bras et sa robe tissée d'émergentes fougères vermeilles, cette gloire envolée de lumières de ciel fit mon regard se clore comme pour le soleil. Le voile tomba... et ce fut ma prière ! « Ô Belle, conduis-moi par le chemin de la vie, ô Belle, ta face est un saisissement de joie ! »

ET VOICI LA FÉERIE

Et voici la féerie. Un vent chargé d'étoiles glisse à travers la nuit, émaillant les prairies de fleurs de perle et d'ambre, cerclant les doigts des trembles d'anneaux enchantés, pour s'en venir coucher à mes airs chuchotés, au chant du troubadour ses vagues de clartés, toutes ses voies lactées en un bruit doux-tinté, mélodieusement aux pieds de mon amour ; car je chante, et je songe, ô mon amour chérie, je murmure et je rêve, troubadour de féerie, que ce beau ciel épris de mes psaumes vers lui — de mes jolies sirventes — aux douceurs de ma voix t offre ses pierreries !

LE BEAU DEPART

Demain, le beau départ ivre vers ma conquête. A l'aube rose du soleil, un écuyer, un page en haut de la tourelle déploieront l'oriflamme au blason vermeil où, belluaire, mon poing armé de la foudre tient tête à la royale bête auréolée d'étoiles — et des créneaux sortiront les bouches d'or et les voiles.

Les toques et manteaux courront le long des routes, haut levés et flottants en gerbes de couleurs, et du seuil de nos chars nous sourirons sans doute aux pas de nos chevaux applaudissant les fleurs.

LE DOUX ACCUEIL

Sur mon front lauré d'or, en voûte bruissante, les

coupes de cristal où sonnaient les anneaux ont consacré leur pourpre à ma nouvelle aurore, quand roulèrent nos chars aux cavales ardentes, dans l'ombre bleue de ton château. — Je vis ton sourire...

Et quand tu m'offris les bouquets et les fruits, ce fut ton sourire — mais ce fut, tes fleurs, comme de la douceur me vivant aux doigts comme de petites ailes, oh ! ce fut, tes fleurs, comme de la douceur, parfumant le ciel et grisant mon cœur. Ce fut ton sourire... mais ce fut, tes fruits, tes beaux fruits vermeils, comme le printemps fondu dans mon cœur !

BÉNÉDICTION

Ton sourire,

— le soleil dans les saules, et la ource limpide, et le ciel ! et les cloches !

Ton sourire,

— les murs où le printemps fait chanter sa parure, et l'église ! et les cloches !

Ton sourire,

— tuniques bleues, coiffes d'argent, vers les cantiques, vers les cloches.

Ton sourire,

— fanfare, et tiare ! et le dais corail que haussent des gants d'or.

Bénédiction...

Mon sourire.

— O le ciel, ô les cloches, mirés en l'eau tranquille !

Et nous suivons la source au hasard de la rive, la source de la vie, mes yeux à ton sourire...

L'ENFANT

Été, fin de l'orage L'arc-en-ciel se déploie double sur les roseaux, et dans l'onde qui peint le ciel aux poissons sages, double entre les roseaux. L'onde est si belle que l'hirondelle vient s'y frôler croyant au ciel. Poisson vole ! un poisson grignote l'arc-en-ciel.

— Faisons un golfe avec nos pelles, veux-tu ? Dis à l'enfant qu'il prenne un peu de l'arc-en-ciel, dans son seau. Le vois-tu ?. Dis à l'enfant qu'il coure maintenant, qu'il coure dans l'herbe. Et nous, reposons-nous. Le soleil va mourir...

— Le gazon ruisselle !
Ton sourire...
— Maman, maman, l'eau est tombée dans l'herbe !

— Le gazon ruisselle ?
Mon sourire...
— Embrasse ton enfant. Voici les vers luisants.

LES NUITS BIENHEUREUSES

ELLE

Viens, l'herbe chante où brille la rosée. Viens, l'enfant dort. La lune est sur les roses. Notre jardin s'enchante. Tout est si calme et doux, il faut venir enfin, tout est aimable et fin et si clair... viens! Le banc est bleu dans la rosée, le vent est bleu sous les étoiles. Tout est si pur que tout veut s'enchanter. O, le vent est si doux, ce soir, sous les étoiles qu'elles remuent à peine et qu'on peut les compter ! Viens nous sourire... et les compter...

LUI

Voici que le zéphyr, suivant ma main peut-être, compte les doux cheveux de votre douce tête.

★

QUE MA ROUTE SOIT UN LONG SOURIRE

Au bel échange de lumières entre la nuit et le soleil, à cette claire fête — si j'ai bien dit ma peine et ma conquête — que vos airs de dolence ou de joie les plus doux, vous tous! dès mon départ, accompagnent mon char d'un chant plus frêle et doux que romance d'enfance ou d'amoureux désir, mais pour un chant plus doux, vous tous! accordez de vos voix vos cœurs à mon sourire! — Et qu'à travers vos fleurs et vos sourires ma route soit un long sourire.

II

BIBLIOGRAPHIE

Ce tome I des BALLADES FRANÇAISES réunit, avec un grand nombre de poèmes nouveaux, la plupart des poèmes contenus dans les plaquettes suivantes : *Plusieurs Choses*, poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Premières Lueurs sur la Colline*, poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Monnaie de Fer*, poésies et poèmes en prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Presque les Doigts aux Clés.* Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16. — *Il y a là des Cris*, poésies. Paris, édit. du Mercure de France, 1895, in-16. — — *Ballades* (*Ma Légende. Mes Légendes*), poèmes en prose. Paris. édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — *Ballades* (*La Mer. Les Cloches. Les Champs*), poèmes en prose. Paris, édition du Livre d'Art et de l'Epreuve, 1896, in-16. — *Ballades* (*Les Saisons. Aux Champs, sur la Route et devant l'Atre. Mes Légendes. L'Orage*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France. 1896, in-16. — *Ballades* (*Louis XI, curieux Homme*), poèmes en prose. Paris, édit, du Mercure de France, 1896, in-16.

Voici les titres et divisions des autres séries de *Ballades Françaises* parues de 1898 à 1914 :

TOME II

1898. — MONTAGNE. FORÊT. PLAINE. MER (*Ballades Françaises*, deuxième série). Vol. in-18, de 260 pages, contenant :

Livre I : *La Montagne, les Glaciers et les Sources.*
Livre II : *La Forêt, les Bois et les Ruisseaux.*
Livre III : *La Plaine, les Prairies et les Fleuves.*
Livre IV : *La Mer, les Ports et les Rivages.*
L'AMOUR ET L'AVENTURE.
D'ANCIENS JOURS.

TOME III

1898. — LE ROMAN DE LOUIS XI (*Ballades Françaises*, troisième série). Vol. in-18, de 432 pages, contenant :

Livre I : *Louis XI, curieux Homme.*
Livre II : *La Ligue.*
Livre III : *Maître Tristan l'Ermite.*
Livre IV : *Les gentils Bienfaits de la Politique.*
Livre V : *Maître Olivier Le Dain.*
Livre VI : *Les États généraux.*
Livre VII : *La Rose d'York.*
Livre VIII : *Maître Jean Balue.*
Livre IX : *Louis XI, Homme considérable.*
Livre X : *Charles le Téméraire.*
Livre XI : *Lions et Renards.*
Livre XII : *Complicités avec le Ciel.*

TOME IV

1900. — LES IDYLLES ANTIQUES ET LES HYMNES (*Ballades Françaises*, quatrième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

Livre I : (L'Amour. Morphée. Galatée. Les Faunes. Icare. Le Printemps. Les Napées. L'Ivresse de Néère. Vénus. La Triple Hécate. Prométhée. Le Voyage de Jason. Hercule et Omphale. Hélène. Les Sirènes. L'Alerte.)

Livre II : (Aréthuse. Les Néréides. La Fournaise Le Dialogue Nocturne. Le Sylvain Fou. Bacchus et Ariane. Amaryllis. La Coupe de Ménalque. L'Églogue. Les Brûlures de la Neige. Aculinus.)

INTERMEZZO.

LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS.

TOME V

1900. — L'AMOUR MARIN (*Ballades Françaises*, cinquième série). Vol in-18, de 216 pages, contenant :

Livre I : (La grande Ronde. L'Amour marin. Les Chansons au bord de la Mer (I). La Hantise. Chansons pour Simonne. Les Pêcheurs. Chansons pour les Garces. Le Terre-Neuvier, etc.)

Livre II : (La Vie et la Mort M. le Curé de Langrune-sur-Mer Les Chansons au bord de la Mer (II). La Vague fauchée. L'Ivrogne. Le Marin trop aimé. Chansons de Fou).

TOME VI

1902. — PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

(*Ballades Françaises*, sixième série). — Vol. in-18, de 214 pages, contenant :

Livre I : (La Rencontre (boulevard Sébastopol). Premier Rendez-vous (square Monge). Les beaux Dimanches. L'Amour au Luxembourg. Sur le Pont au Change. Bullier. Jalousie (place Notre-Dame). Amours d'un soir (taverne du Panthéon).

Livre II : (Le Moulin d'Orgemont. Les Tziganes.)

Livre III : (L'Ondée. Promenade solitaire du Point-du-Jour au Luxembourg. Après la Mort de la Petite. Dans le brouillard (plaine de Colombes). Le Jardin.)

LA BOHÊME DU CŒUR ET LES ROMANCES D'UN SOU.

TOME VII

1903. — LES HYMNES DE FEU (*Ballades Françaises*, septième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

LUCIENNE, petit roman lyrique.

LES HYMNES DE FEU (La Vision harmonieuse de la Terre. La Nuit d'Etoiles. Le Chemin des Douaniers. Le Couchant Mystique. Harmonie de la Mer, de la Lune et de l'Orage. Le Dauphin. Le Crépuscule. L'Amour et la Lumière. Hymne au Printemps.)

TOME VIII

1906. — COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS (*Ballades Françaises*, huitième série). Vol. in-18, de 174 pages, contenant :

LE LIVRE DES VISIONS :

Livre I : *La Vision Pastorale.*
Livre II : *La Vision Cosmique.*
Livre III : *La Vision Sentimentale.*

HENRI III (*La Vision Romantique*).
COXCOMB (*La Vision Féerique*).

TOME IX

1908. — ILE-DE-FRANCE (*Ballades Françaises*, neuvième série). Vol in-18, de 212 pages[1], contenant :

[1] Une nouvelle édition augmentée a paru de ce livre en 1911.

COUCY-LE-CHATEAU.— *Senlis.* — *Saint-Jean-au-Bois.* — *Gonesse* —*Roissy-en-France.* — *Jouy-en-Josas* ILE-DE FRANCE, livre I.

MARGOT MON PAGE (ILE-DE-FRANCE, livre II).

TOME X

1909. — MORTCERF (*Ballades Françaises*, dixième série.) Vol. in-18, de 180 pages, contenant :

Étude sur les « Ballades Françaises » par LOUIS MANDIN

VILLES ET VILLAGES : *Saint-Mammès.*—*Nemours.*— *Recloses.*— *Vélizy* (ILE-DE-FRANCE, livre III).

INTERMÈDE (*Cantilènes et Ballades*).

MORTCERF (ILE-DE-FRANCE, livre IV). — (Les beaux Noms. La Forêt de Crécy. Vente du « Coin Musard », etc.).

TOME XI

1910. — LA TRISTESSE DE L'HOMME (*Ballades Françaises*, onzième série). Vol. in-18, de 176 pages, contenant :

REPOS DE L'AME AU BOIS DE L'HAUTIL (Le Fleuve et la Rivière Pontoise ou la Folle Journée. Visite à la vieille Dame de « La Roseraie ». La Chapelle abandonnée, etc.).

LA TRISTESSE DE L'HOMME :

I. *Élégies.*
II. *Le Cahier de Romances et de Complaintes.*
III. *Élégies.*

TOME XII

1911. — L'AVENTURE ÉTERNELLE (*Ballades Françaises*, douzième série). Vol. in-18, de 148 pages, contenant :

L'AVENTURE ÉTERNELLE (Livre I).

EN GATINAIS (Dédicace au Pays. Le Plateau des trois Clochers. Service accéléré. Le Brocheton. Notre-Dame-du-Corail des-Champs. Métamorphose du Poète, etc.).

TOME XIII

1912. — MONTLHÉRY-LA-BATAILLE (*Ballades Françaises*, treizième série). Vol. in-18, de 152 pages, contenant :

AUBRY D'ARGENLIEU OU LES FLEURS DE LYS. — *Montlhéry de nos Jours.* — *Idylle récente.*

L'AVENTURE ÉTERNELLE (Livre II).

Tome XIV

1912. — VIVRE EN DIEU (*Ballades Françaises*, quatorzième série). Vol. in-18, de 200 pages, contenant :

Vivre en dieu.
Naissance du Printemps a la Ferté-Milon (Invocation à la Flore de Mars. Reconnaissance matinale de la Ville. Les sept Maisons de Jean Racine. Le Regret. Le Souvenir, etc., etc.)
L'Aventure Éternelle (Livre III).

Tome XV

1913. — CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ETRE HEUREUX (*Ballades Françaises*, quinzième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant ;

Richard Cœur-de-Lion.
Aux Andelys.
Helene Tourangelle.
Complaintes et Dits
Voyages.

Tome XVI

1914 — LES NOCTURNES (*Ballades Françaises*, seizième série). Vol. in-18, de 168 pages, contenant .

Les Nocturnes.
Germaine Tourangelle.
Pretintailles.

Tome XVII

1916. — SI PEAU-D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ (*Ballades Françaises*, dix-septième série). Vol. in-18 de 238 pages, contenant :

Préface de Maurice Maeterlinck.

Contes pour Jacques Bonhomme (La Légende de Saint-Grelottin, Jacques-Bonhomme de Neige, Saint-Hubert de Gambaiseuil, le Poeme du Toit de Chaume, l'Écharde de Napoléon, la Légende de Saint-Berzillé, la Cabane du Pauvre, etc.)

Les Poèmes de l'Auxiliaire.

Tome XVIII

1916. — DEUX CHAUMIÈRES AU PAYS DE L'YVELINE (*Ballades Françaises*, dix-huitième série). Vol. in-18 de 64 pages, contenant :

DEUX CHAUMIÈRES. (La Carte épinglée, un Sorcier devant ma Maison, l'Horloge du Braconnier, la Grenouille bleue, l'Adieu aux Haizettes, Pascal ou les deux Brouettes, le Sommeil de la Bien-Aimée, le Vallon aux Charmes constants, Premier Jour de Guerre, etc.).

TOME XIX

1916. — POÈMES DE FRANCE, Bulletin lyrique de la guerre, 1914, 1915 (*Ballades Françaises*, dix-neuvième série). Vol. in-18, de 308 pages, contenant :

Préface d'ANATOLE FRANCE.

CHANTS DE 1914 ET DE 1915 (La Cathédrale de Reims, la Clarté de France, Ce que nous défendons, Senlis Vengée, le Chant des Anglais, la Victoire de la Marne, Cœur de Saint-Georges, Hymne d'amour à l'Angleterre, les Cosaques, Terres de nos Exploits, Nos belles Victoires, Dixmude, le saint Peuple belge, le Soldat de Grande-Garde, la Marseillaise, etc).

IN MEMORIAM

LES POÈMES DE L'AUXILIAIRE (Le Félon, le Grand Événement, Veillée des Saints Patrons de France au Mont Saint-Michel, Pégase aux Champs, l'Ombre de l'Épopée ou la Voix d'Homère, etc.).

COUPS DE FOUET

LES GARIBALDI.

TOME XX

1917. — QUE J'AI DE PLAISIR D'ÊTRE FRANÇAIS ! (*Ballades Françaises*, vingtième série). Vol. in-18 de 292 pages, contenant :

Avant-Propos de l'auteur.

LE VOYAGE EN TOURAINE.

LE VOYAGE DANS LE BLÉSOIS.

LE VOYAGE EN VENDÔMOIS.

—

TEMPS DE GUERRE.

Tome XXI

1917. — L'ALOUETTE (*Ballades Françaises*, vingt et unième série). Vol. in-18 de 296 pages, contenant :

Fantaisies a la Gauloise sur la Vie, la Guerre et l'Amour. (Cinquante chansons.)

Tome XXII

1918. — LA LANTERNE DE PRIOLLET ou l'Épopée du Luxembourg (*Ballades Françaises*, vingt-deuxième série). Vol. in-18 de 280 pages, contenant :

Chant I *Le Satan Mémoire et le Démon Naguère.*

Chant II *La Poupon et la Ténèbre.*

Chant III *La Terre et le Ciel.*

Chant IV *Les Enfants-Dieu.*

Chant V *La Lanterne qui s'allume.*

Chant VI *Les Amis des Amis.*

Chant VII *La Louange de Paris.*

Chant VIII *Le nouvel Hamlet.*

Chant IX *La Garde céleste.*

Chant X *La Chute aux Abîmes.*

Tome XXIII

1919. — LES ENCHANTEURS (Médée, Merlin, Bulbul, Les Rois Mages). — (*Ballades Françaises*, vingt-troisième série.)

I. Médée la Magicienne ou Les Rêveries d'un chasseur de Sologne.

II. Merlin l'Enchanteur ou Les Rêveries d'un Pipeur de Lunes.

III. Bulbul ou les Rêveries d'un Rossignol de muraille.

IV. Les Rois Mages. Cantilènes sur leurs Tombeaux.

Heures de Guerre.

TOME XXIV

1919. — BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS. — (*Ballades Françaises*, vingt-quatrième série.)

Chant I *Aurores au Pays de Barbe-Bleue.*
Chant II *Rêves dans le Sable.*
Chant III *L'Exemple de Jeanne.*
Chant IV *L'Exemple de Gilles.*
Chant V *La Presqu'île du Vin rose et des Moulins à vent.*
Chant VI *Chevauchée vers l'Épilogue.*

TOME XXV

1919. — CHANSONS A LA GAULOISE (ÉCOUTEZ LA CAILLE!) — (*Ballades Françaises*, vingt-cinquième série.)

Cinquante Chansons.

A Paraître :

TOME XXVI

1920. — HÉLÈNE EN FLEUR ET CHARLEMAGNE (*Ballades Françaises*, vingt-sixième série).

Livre I *L'Invite au Pardon (Avis du nouveau Printemps.)*
Livre II *Port-Royal de Paris.*
Livre III *Le Roi de Verrières ou les Enfances. Bourrelier.*
Livre IV *Le Bois Loriot.*
Livre V *Le Pauvre Pêcheur et la Nuit étoilée.*
Livre VI *Hélène en Fleur à la Roseraie.*
Livre VII *L'Automne avait jonché la Terre.*

CHARLEMAGNE.

POÈTES.

TOME XXVII

COMME UNE SOLENNELLE MUSIQUE (*Ballades Françaises*, vingt-septième série).

TOME XXVIII

LOUIS XI, CURIEUX HOMME (*Chronique de France*). — DRAME en six tableaux.

TABLE

BALLADES AUX CHAMPS

BALLADES AU HAMEAU

LIVRE II

BALLADES FRANÇAISES

BALLADES DES SAISONS

LIVRE III

MES LÉGENDES

ORPHÉE CHARMANT LES ANIMAUX

Pages

ENDYMION

BACCHUS INDIEN

GLAUCUS OU LE PÊCHEUR ANTIQUE

HERCULE ET OMPHALE

TERME

★

LOUIS XI, CURIEUX HOMME

II. — MA LÉGENDE

Pages

II

BIBLIOGRAPHIE

Paris — Imprimerie PAUL DUPONT (Cl). —1031.10.20